



SŒUR MARIA ASSUNTA

FRANCISCAINE MISSIONNAIRE DE MARIE

MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ

LE 7 AVRIL 1905

A TONG-EUL-KÉOU (CHINE)

VI
SŒ
DES F

P. BENVENUTO BAZZOCCHINI O. F. M.

VIE DE
SOEUR MARIA ASSUNTA

DES FRANCISCAINES

MISSIONNAIRES DE MARIE

Adaptée de l'italien
par la Comtesse DE LOPPINOT



QUÉBEC 1918
Imprimerie Franciscaine
Missionnaire

BX 4705

M 325

B 313

155670

DECLARATION DE L'AUTEUR ET DU TRADUCTEUR

Conformément au décret d'Urbain VIII, je déclare que tout ce qui est raconté dans ces pages n'a qu'une valeur purement humaine et privée. Je n'entends pas prévenir le jugement du Souverain Pontife auquel je me sou mets de tout cœur et sans réserve.

IMPRIMATUR :

FR. ALBERTUS LEPIDI, O. P., S. P. A. Magister.

IMPRIMATUR :

JOSEPH PALICA, Arch. Philippen., Vicesger.

IMPRIMATUR :

† L.-N. CARD. BEGIN, Arch. de Québec.



De
le mon
" Vous
ordonn
se laiss
ser la
sance d
A
Dieu fo
et hum
core po
nous m
fait ap
De
bienheu
doux, c
souffren
des ont
tous les
âmes, e
les yeux
les déto
jours à
temps e



Depuis le péché originel, l'orgueil a toujours été dans le monde la cause d'une innombrable quantité de chutes. " Vous serez semblables à des dieux " si vous méprisez les ordonnances du Très-Haut, a toujours été l'appât auquel se laissent prendre de pauvres âmes, et au lieu d'embrasser la gloire, elles trouvent leur perte dans leur désobéissance à la loi de Dieu.

Aussi quand Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe de Dieu fait chair, est venu sauver l'humanité, Il s'est anéanti et humilié, non seulement pour nous racheter, mais encore pour nous donner l'exemple sur lequel nous devons nous modeler si nous voulons arriver au salut. Il nous faut apprendre de Lui à être doux et humbles de cœur.

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus proclame bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit, ceux qui sont doux, ceux qui sont humbles, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ses paroles fécondes ont retenti jusqu'aux extrémités du monde et dans tous les siècles, Satan cherche à les faire oublier aux âmes, et il n'y réussit que trop souvent. Il agite devant les yeux des pauvres humains quantité de hochets pour les détourner de leur voie, mais Dieu qui se plaît toujours à couronner les humbles et les doux, veut bien de temps en temps, rendre ses enseignements plus vivants

encore, plus accessibles à nos mentalités que le monde voudrait paganiser, en nous montrant que le bonheur, la sainteté, la gloire véritables ne germent et ne grandissent que dans les âmes qui pratiquent sa loi, avec toutes leurs énergies. Il se plaît à les glorifier afin que nous ressentions parfois ici-bas des impressions de paradis. Il permet aux parfums célestes de venir nous embaumer, afin de forcer nos yeux à se lever plus confiants vers ce beau ciel qu'il nous faut acquérir, qui souffre violence, et auquel ne parviendront que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin, là où il n'y aura plus ni deuils, ni séparations, et où Dieu lui-même essuiera toutes larmes dans les yeux de ses élus en les couronnant de gloire, et en les enivrant de son amour pour toutes les étendues de l'éternité.

Jésus est le grand Contemporain de toutes les âmes ; la sainteté, elle aussi, est une grande contemporaine, bien que beaucoup la croient reléguée très haut, très loin, et devenue tout-à-fait inabordable.

C'est une grave erreur ; accessible aux âmes comme autrefois, la sainteté est toujours, non seulement conseillée, mais encore requise d'elles. La sainteté doit être notre but constant, et si Dieu a fait resplendir la vertu de la chère Sœur Maria Assunta, c'est pour nous prouver que l'humilité a toujours le don de ravir son cœur, et qu'il y a toujours des saints parmi nous.

Il en est qui, pour ne pas se sanctifier, allèguent les difficultés de l'heure présente, l'humilité de leur position, la médiocrité et la pauvreté de leur vie ; alors Dieu pour les confondre, pour les désillusionner, Dieu a pris une petite âme modeste, illettrée, dont la vie était toute de

simplicité
trier que
leuses pu
il ne s'a
cœur",

Il
nous all
la plus
gaires et
nement
ponse à
négligent
glorificat
cœur en

Elle
gieuses
est un p
heureuse.

Sœu
qu'elle a
chercher
parce qu
jour, telle
qu'il s'ag
soigner la
veloppait,
mandé ce
" Je fais
fais sous
vailla en
Que

simplicité, d'obéissance, et il l'a glorifiée pour nous montrer que point n'est besoin de faire des actions merveilleuses pour entrer dans son ciel. La vie commune y suffit ; il ne s'agit que de faire " de petites choses avec un grand cœur ", et pour l'amour de Dieu.

Il n'y a pas de faits extraordinaires dans la vie que nous allons raconter ; elle s'est écoulée dans la simplicité la plus grande, dans le silence, dans des occupations vulgaires et viles aux yeux du monde, mais dans le rayonnement du soleil de la grâce de Dieu. Elle est une réponse à ceux qui, rêvant de faire de grandes choses, négligent de remplir leurs devoirs quotidiens ; elle est la glorification du devoir d'état accompli, les yeux et le cœur en haut.

Elle n'est pas seulement un exemple pour les religieuses qui ont consacré toute leur vie à Dieu ; elle en est un pour toutes les âmes en route vers la patrie bienheureuse.

Sœur Maria Assunta n'est arrivée si haut que parce qu'elle a toujours été fidèle à ses humbles devoirs sans chercher à faire des choses plus grandes ou plus élevées, parce qu'elle a rempli de son mieux sa tâche de chaque jour, telle qu'elle se présentait ou qu'elle lui était ordonnée, qu'il s'agit de prier, de méditer, de laver du linge ou de soigner la basse-cour. Seulement la prière dominait, enveloppait, embaumait tous ses actes, et si on lui eût demandé ce qu'elle faisait, toujours elle eut pu répondre : " Je fais la volonté de mon Père qui est au ciel ; je la fais sous son regard ; mais je ne suis pas seule, je travaille en Jésus, avec Jésus, et pour Jésus . . . "

Que tous ceux qui liront ces lignes comprennent que

dans ces trois mots est le secret de toute sainteté, et que tous, quels qu'ils soient, prennent la résolution d'accomplir, eux aussi, toujours la volonté de Dieu en Jésus, avec Jésus, pour Jésus, et comme Sœur Maria Assunta, ils s'en iront paisibles vers leur éternité, et leur mort sera bénie, car heureux, "bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ; leurs œuvres les suivent".

Aux yeux de Dieu, au poids de l'éternité il n'y a ni grandeur, ni petitesse suivant le sens humain. Les plus grandes actions, faites sans la grâce sanctifiante sont mortes et nulles, tandis que ce qui est fait en état de grâce, si petit soit-il, a une valeur immense, valeur qui ne se mesure pas à ce que l'on en voit, mais au degré d'amour avec lequel on agit, degré d'amour qui correspond au degré de grâce et d'union de l'âme à Dieu.

Quand la Sainte Vierge qui était "pleine de grâce" puisait de l'eau à la fontaine, cet acte si simple était devant Dieu d'un mérite immense, et il dépassait par sa valeur les plus grandes victoires des maîtres de l'univers.

Rien ne vaut ici-bas comme dans le ciel que par la grâce, et c'est une de ces vérités qu'il ne faut jamais se lasser de répéter, parce que trop souvent oubliée, même par les meilleurs qui se laissent aller à juger et à raisonner suivant le temps et le monde, et non suivant Dieu et l'éternité.

C. de L.

Deux séries de documents ont été utilisés dans cette biographie. La première contient les lettres de Sœur Maria Assunta.

La deuxième est formée de tous les autres documents

qui ont
de ceux

Le
trop si
d'expos
très im
tanéité,

Ne
les attes
de foi.
qui vive
et qui o

qui ont pu être recueillis, témoignages, pour la plupart, de ceux qui ont connu cette bonne religieuse.

Les lettres de Sœur Assunta sont écrites simplement, trop simplement, car la Sœur ne connaissait pas l'art d'exposer correctement ses pensées, et pourtant elles sont très importantes, car elles débordent de candeur, de spontanéité, de sincérité.

Nous y ajouterons les documents officiels, c'est-à-dire les attestations, déclarations et autres témoignages dignes de foi. Presque tous ont été donnés par des personnes qui vivent encore, qui ont bien connu Sœur Maria Assunta et qui ont fait leur déposition sous la foi du serment.



Per
toutes l
résumé

Per cru
des Fra
vraimen

Né
douloure
une rap
la créatu
cette gra

C'es
donné à
naires d
mission
une inte
temps q
en même

Dieu
rayon af
communi



INTRODUCTION

Per crucem ad lucem ! telle est la devise de toutes les œuvres qui viennent de Dieu ; elle est le résumé de l'histoire intime de toutes les grandes âmes. **Per crucem ad lucem !** est le programme de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie qui a été vraiment voulu par Dieu.

Né d'une manière merveilleuse auprès de la croix douloureuse, il s'est répandu dans le monde entier avec une rapidité extraordinaire. Considérons brièvement la créature choisie et formée par Dieu Lui-même pour cette grande œuvre, et la tâche qu'elle a accomplie.

C'est la Révérende Mère Marie de la Passion qui a donné à l'Eglise l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. Suscitée par Dieu pour la sublime mission de fondatrice, Il lui infusa pour l'y préparer une intelligence si extraordinaire des besoins de son temps que, pour elle, voir le point douloureux était en même temps discerner le remède à y appliquer.

Dieu lui mit au front un charme divin, un céleste rayon afin d'attirer à elle de grandes âmes pour leur communiquer de son ardeur. Il lui donna une abon-

dance et une surabondance de vie parce qu'il ne suffisait pas d'attirer les cœurs, il fallait les modeler, les former, leur imprimer un caractère indélébile.

Par la tendresse de son âme, par la pureté de son cœur, par la sainte élévation de ses affections, la Très Révérende Mère Marie de la Passion semblait née pour séduire et fasciner saintement les cœurs nobles et généreux. Dieu lui donna un enthousiasme chevaleresque, une connaissance profonde des âmes, avec je ne sais quelle soif ardente de sacrifice et d'immolation, une vocation spéciale pour secourir tout particulièrement les malheureux assis à l'ombre de la mort.

La Révérende Mère de la Passion n'a pas eu dès le commencement le pressentiment de sa grande mission, mais quel fondateur a-t-il jamais deviné ce que deviendrait son entreprise ?

Dieu qui a créé la grande armée de l'Eglise en forme également les phalanges. Il détermine l'heure de leur vocation ; il leur indique l'endroit où elles auront à travailler ; il leur prépare leur chef, et la grande chose qu'Il réclame de ce dernier est un absolu renoncement, la mort complète à lui-même. Il le prend, lui met un bandeau sur les yeux ; il lui dit : " Travaille, et que le monde voie que tu n'es qu'un instrument ! "

La Mère Marie de la Passion avait eu de sa vie une conception bien différente de ce qu'elle a été. Quand elle abandonna tout ce qui forme l'idéal, la joie et le bonheur d'un jeune cœur, pour se consacrer au service des pauvres, elle pensait vivre cachée dans la vie du cloître, mais Dieu qui l'avait réservée pour une plus sublime mission, mit devant elle des obstacles imprévus.

Combien
tard,
son Vi
qu'elle

D
quit l'
le 6 ja
n'avait
donnée
Marie
œuvre
fut pas
pauvre
à la pr
de " F

L'
lontiers
les reg
Le
reté de
ces reli
âmes ;
rie Imm
titut et

Co
naires d
sions où
ou d'él
formule
l'Eglise
du Très

Combien elle dut souffrir et pleurer ! Mais aussi, plus tard, Dieu la consola en lui disant par la bouche de son Vicaire que son apostolat devait être plus grand qu'elle ne l'avait rêvé.

De son cœur brisé, et de son amour pour Dieu naquit l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, le 6 janvier 1877. Jusqu'alors, la très Sainte Vierge n'avait pas eu de filles missionnaires ; elles lui furent données par la fondation de la Très Révérende Mère Marie de la Passion qui se sentit le besoin d'appuyer son œuvre sur quelque institut religieux, et le choix ne lui fut pas difficile. Sa fondation étant née dans la grande pauvreté, ce fut presque instinctivement qu'elle ajouta à la première dénomination de Missionnaires l'épithète de " Franciscaines. "

L'Ordre religieux du Stigmatisé accueilli bien volontiers sous sa protection ces dignes filles de Marie, et il les regarde comme un de ses plus splendides joyaux.

Leur habit entièrement blanc est l'image de la pureté de leur vie toute de zèle, et la seule présence de ces religieuses si blanches, inspire de la vénération aux âmes ; elles sont bien les filles du Seigneur et de Marie Immaculée. Pie IX bénit et approuva et leur Institut et leur habit.

Comme le dit leur nom, les Franciscaines Missionnaires de Marie sont exclusivement consacrées aux Missions où elles se rendent, sans distinction de lieu, de péril ou d'éloignement, car voici comment se termine la formule de leur profession : " Je m'offre en victime pour l'Eglise et pour les âmes, et je me consacre à l'adoration du Très Saint Sacrement, et au labour des Missions."

Et, dans les Missions, elles acceptent toutes les œuvres, et s'adaptent à toute espèce de travail. Même en Europe où elles possèdent des maisons pour le recrutement des vocations, pour recueillir leurs moyens de subsistance, pour préparer les jeunes postulantes à leur futur labeur, elles ne refusent pas leur concours aux œuvres de charité qu'on leur propose.

Aussi, comprend-on qu'avec cette diversité d'occupations et d'œuvres, il y ait place dans l'Institut pour toutes les aptitudes possibles. Aucun don naturel n'est mis de côté ; aucune inclination n'est méprisée ou négligée ; tout est utilisé pour le plus grand bien des âmes et la gloire de Dieu.

Les religieuses s'occupent de dessin, de peinture, de broderie, de musique, de typographie et phototypie ; elles étudient, font la classe, et elles s'adonnent aussi bien aux soins ménagers qu'aux travaux des champs. En un mot, chaque sujet est conduit dans la voie pour laquelle il montre de l'inclination et des capacités. Cette grande diversité de vie prouve que la grâce loin de détruire la nature, la seconde et l'ennoblit ; elle explique l'accueil fait aux nombreuses postulantes qui se présentent venant des classes les plus élevées comme des plus humbles.

On rend chaque religieuse capable de remplir tous les emplois, elle y est initiée durant les deux années de noviciat, ce qui réclame un parfait détachement de la volonté propre et un véritable esprit de sacrifice.

Prière, travail, abnégation de soi-même pour gagner toutes les âmes à Jésus ; tel est le programme de l'Institut.

Il
ner tou
société.
du récc
de Mari

Elle
de leur
païenne.
rité du
sauver e
à suppo
et en do
prépare

Les
et sont
missionn
a partou
conversio
à la pau
sant mir
malades e

Les r
des Missi
dre son ré
du christi

Leurs
fants et le
vres vieilla
hôpitalux d
les religion
et elle dev

Il est impossible de calculer et même de soupçonner tout le bien qu'il a déjà produit au sein de la société. Toutes les misères de la terre ont trouvé du réconfort auprès des Franciscaïnes Missionnaires de Marie qui partout sont des Mères.

Elles n'oublient pas qu'un des principaux motifs de leur fondation a été le relèvement de la femme païenne. Se servant de toutes les industries de la charité du Christ, elles se sont approchées d'elle pour la sauver en gagnant son cœur, en l'assistant, en l'aidant à supporter le poids d'une existence souvent cruelle, et en donnant à ses enfants l'instruction religieuse qui prépare les générations chrétiennes.

Les Franciscaïnes Missionnaires de Marie ont été et sont les auxiliaires les plus vaillantes des prêtres missionnaires dont elles partagent le labeur, et Dieu a partout encouragé leurs efforts par de nombreuses conversions. Souvent la Vierge de Lourdes a suppléé à la pauvreté de la pharmacie missionnaire en guérissant miraculeusement par son eau bénie les pauvres malades et infirmes qui y recouraient pleins de foi.

Les miracles ne manquent pas au commencement des Missions, et Dieu les octroie volontiers pour étendre son règne, comme Il le faisait aux premiers temps du christianisme.

Leurs écoles, leurs orphelinats accueillent les enfants et les jeunes filles ; leurs asiles protègent les pauvres vieillards abandonnés ; elles reçoivent dans leurs hôpitaux des malades de toutes les nations et de toutes les religions. La charité chrétienne se fait ingénieuse, et elle devient toute puissante pour arracher les âmes

au démon. Chaque mois les *Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie* racontent en six langues différentes, aux amis de l'Institut, les travaux accomplis, les œuvres entreprises, et cette lecture est d'un haut et captivant intérêt (1).

En Europe, en présence des grands besoins de la société moderne, ces religieuses ne sont pas restées indifférentes ou inactives. Dignes filles de Saint François, elles ont été au peuple et aux petits ; Missionnaires de la Vierge, elles ont embrassé avec elle la vie de labeur de Nazareth, et sont devenues ouvrières avec le peuple et pour lui. Elles ont ouvert dans maints endroits de nombreux ateliers où les jeunes filles reçoivent une formation technique, un salaire convenable et une bienfaisante influence chrétienne.

Elles ont aussi pensé à la femme mariée, et lui ont envoyé de l'ouvrage à domicile ; cette œuvre serait nécessaire, et les résultats partout en sont admirablement féconds.

Que dire des asiles ouverts pour les jeunes filles dans toutes les maisons d'Europe, des réfectoires pour les ouvrières qui, n'ayant pas le temps de retourner dans leur famille pour le repas de midi, seraient exposées à des périls de toutes sortes, des écoles du soir pour les femmes, des cours de langues étrangères pour les jeunes employées, les ouvrières des catéchismes et des patronages ?

L'œuvre par excellence dans les Missions, celle qui est la plus chère aux Franciscaines Missionnaires de Marie, est le soin des lépreux auquel Saint François

(1) Pour l'édition française s'adresser à l'Imprimerie Franciscaine, 16 route de Clamar, à Vanves (Seine).

se con
aux lé
deman
ne sul
servant

Qu
mière l
filles en
disposés
tait qu'

Plu
mais si

Les
de misè
vaillanc
se sert l
la vie n

Les
servir, s
çois, Celi
un lépreu
plus horri
pelait av

La cl
des ; cet
est cathol
les langue
nations qu
lantes Fra
de tendres
entier. C

se consacra à partir de sa conversion. On n'envoie aux léproseries que les religieuses qui en ont fait la demande expresse, mais celles que possède l'Institut ne suffisent pas à satisfaire le zèle des nombreuses servantes des lépreux qui désirent cet apostolat.

Quand, en 1896, la Mère Fondatrice accepta la première léproserie, elle adressa aussitôt un appel à ses filles en demandant quelles étaient celles qui seraient disposées à s'y consacrer et à s'y sacrifier ; elle ajoutait qu'elle ne voulait que des volontaires.

Plus de mille religieuses s'offrirent spontanément, mais six seulement furent les heureuses élues.

Les lépreux sont les bien-aimés parmi les trésors de misère et de pauvreté que Dieu a confiés à leur vaillance, et souvent ils sont le puissant aimant dont se sert Notre-Seigneur pour attirer des jeunes filles à la vie missionnaire.

Les âmes passionnées de Jésus-Christ aspirent à servir, sous la bannière de Marie et de saint François, Celui qui, par amour, voulut être considéré comme un lépreux, sous les traits de ces êtres dévorés par la plus horrible des maladies, et que le Moyen-Age appelait avec affection " nos frères chrétiens ".

La charité et la bienfaisance de l'Institut sont grandes ; cette bienfaisance n'a pas de patrie parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle ; elle parle toutes les langues, car elle est polyglotte ; c'est de toutes les nations que l'on accourt pour s'inscrire parmi les vaillantes Franciscaines. Leur langue n'a que des accents de tendresse, et le théâtre de leur action c'est le monde entier. Ces blanches vierges se trouvent partout où il

y a une larme à essuyer, une douleur à consoler, une faim à rassasier, une misère à soulager ; elles revêtent les pauvres, elles protègent les enfants ; leur présence apporte la paix, l'espérance et la joie.

Tous les besoins, si nouveaux ou inconnus qu'ils soient, trouvent auprès d'elles du secours. De même que chaque homme a son ange gardien, de même chez les Franciscaines Missionnaires de Marie, il y a toujours un chœur plus ou moins considérable de vierges prêtes à soulager et à consoler chaque douleur.

Le ciel a sanctionné tant de zèle et de travaux en donnant à l'Institut, si jeune encore, la fécondité et la consécration de la sainteté.

Prodigieuse, en effet, a été sa fécondité ; depuis le 6 janvier 1877, ce sont des milliers de jeunes filles qui, attirées par ce splendide idéal de charité, se sont faites Franciscaines Missionnaires de Marie. A l'âge de la jeunesse, à l'heure des espérances les plus brillantes, elles ont tout abandonné pour se consacrer dans leur virginité au seul amour de Dieu, et à la charité envers les âmes dans les Missions.

Animées de cette ardeur propre aux âmes prédestinées, nous les trouvons partout ; elles vont, parlent, souffrent, agissent au milieu des circonstances les plus diverses, mais toujours dans la plus grande paix, qu'elles se trouvent dans les temps de guerre, de peste ou que le martyr leur soit présenté, elles vont toujours de l'avant, portant entre leur mains le flambeau sacré de l'immolation. Victimes du sacrifice, elles servent le Seigneur dans ses créatures.

Pour faciliter son gouvernement, l'Institut est di-

visé en
du glo
la Trè
centre

Il
quaran
Le
cations
pement

Q
Francis
tions ;
geuses

sants d
le règn
soient e
sauve u

L'I
sang. I
sept de
cours de
les Fran
vaient a

La
de mart
peu, les
pouvoir
titut, dès

Il es
martyrs
rer de l

visé en onze provinces répandues sur toute la surface du globe, et qui sont en communication directe avec la Très Révérende Mère Générale qui réside à Rome, centre et siège de toutes les belles œuvres.

Il compte dix noviciats florissants, et plus de cent quarante maisons.

Le champ de son activité est si vaste que les vocations malgré leur rapide et extraordinaire développement sont encore insuffisantes pour le labeur.

Que le Seigneur continue de combler l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie de Ses bénédictions ; qu'Il leur suscite toujours plus d'âmes courageuses afin qu'elles puissent suffire aux besoins croissants des Missions, et étendre toujours plus loin ici-bas le règne de Jésus-Christ. Que les nouvelles recrues soient encouragées par cette pensée que : " Celui qui sauve une âme assure son propre salut ! "

L'Institut a reçu solennellement la consécration du sang. La gloire du martyr s'est reposée en 1900 sur sept de ses religieuses, à Tay-uïen-fou, en Chine, au cours de la violente persécution des Boxeurs ; toutes les Franciscaines Missionnaires de Marie qui s'y trouvaient alors reçurent la palme si désirée du martyr.

La cause de ces héroïnes ainsi que celle de beaucoup de martyrs franciscains de Chine est introduite, et sous peu, les chères Sœurs Franciscaines auront le bonheur de pouvoir honorer leurs consœurs protomartyres de l'Institut, dès qu'on leur rendra les honneurs des autels.

Il est vrai, très vrai, incontestable, que le sang des martyrs est fécond, aussi que ne devons-nous pas espérer de l'avenir ?...

Tandis qu'en Chine on travaille activement à la cause des sept martyres, qu'en Italie on prépare leur procès et qu'on réunit les écrits de la Mère Fondatrice comprenant près de cent volumes, il semble que la divine Providence veuille hâter la glorification de Sœur Marie Assunta dont nous présentons la vie aux lecteurs.

Le Procès informatif sur la réputation de sainteté, les vertus et les miracles de la Servante de Dieu a été ouvert solennellement à Frascati par Son Eminence le Cardinal Cassetta, le 17 mai 1917 (1).

Cette jeune Sœur est une petite fleur qui vécut cachée comme une humble violette, sa mort fut enveloppée de circonstances extraordinaires et depuis son intercession obtient continuellement des merveilles par lesquelles Dieu se complaît, une fois de plus, à exalter son humilité.

Non seulement la vie de Sœur Maria Assunta glorifiera Dieu, mais encore elle fera du bien aux âmes, surtout à ses Sœurs en religion, à qui elle montrera l'idéal à atteindre et un modèle à imiter.

Les quelques années qu'elle passa dans l'Institut furent un continuel mystère d'immolation dans un paisible apostolat. Sœur Marie Assunta était intimement pénétrée de son néant, et ne professait pour elle-même que du mépris. Désireuse de passer inaperçue, elle ne parlait jamais d'elle, et cachait les dons surnaturels dont Dieu la favorisait. Aussi, grand fut l'étonnement de plusieurs religieuses quand on commença de parler de ses vertus extraordinaires, car elle était parvenue

(1) Le Décret nommant le Cardinal Cassetta Ponen de la Cause a été rendu par la S. C. des Rites le 20 juin 1917.

à se fi
vrai, n
T
étaient
semblé
mais a
ne sem
l'étudie
chose d
C'
vent le
siste pa
sont de
bres art
une int
chaient
quait n
voirs de
étaient
hommes
tenant v
servaien
merie, d
Il es
le plus g
Frères co
La j
dans l'hu
La s
vées et h
ment att

à se faire regarder comme une religieuse, bonne il est vrai, mais sans rien de remarquable.

Tous reconnaissent que l'humilité et le silence étaient le cachet de la servante de Dieu. Elle avait semblé une Sœur bonne et d'une grande exactitude, mais au premier abord, cette bonté et cette exactitude ne semblaient que communes et ordinaires, et il fallait l'étudier de plus près pour deviner en elle quelque chose de particulier.

C'est une grande consolation pour les âmes qui servent le Seigneur dans le cloître : La perfection ne consiste pas dans les choses extraordinaires, et beaucoup sont devenus saints, non parce qu'ils étaient de célèbres artistes, des religieux estimés, parce qu'ils avaient une intelligence remarquable, mais parce qu'ils se cachaient tranquillement, et que le monde ne les remarquait ni dans l'accomplissement des plus humbles devoirs de leur état, ni dans leurs travaux qui, souvent, étaient très ordinaires. Combien de religieux, dont les hommes ne connaissaient même pas le nom, sont maintenant vénérés sur les autels. Et parmi eux, beaucoup servaient seulement à la cuisine, au jardin, à l'infirmerie, dans les charges les plus modestes.

Il est à remarquer que dans les ordres religieux, le plus grand nombre de saints se trouvent parmi les Frères convers.

La petite Sœur Maria Assunta plut au Seigneur dans l'humilité de sa vie cachée.

La sainteté n'est pas le privilège des charges élevées et honorifiques, elle est, au contraire plus facilement atteinte au milieu des occupations modestes.

Faire tout pour l'amour de Dieu, travailler fidèlement, souffrir avec patience : voilà ce qui constitue la sainteté. Les actions spéciales et extraordinaires ne sont pas le pain quotidien, tandis que la sanctification au moyen des petites choses se présente à chaque instant.

Le but de Sœur Maria Assunta ne fut ni de plaire aux hommes, ni d'en rien obtenir, mais d'aimer Dieu et de devenir une sainte. Toujours contente de son état et de ses emplois, parce qu'ils lui étaient imposés par l'obéissance, elle ne désira jamais être ailleurs que là où elle était, ni avoir d'autre tâche que la sienne ; jamais elle n'a rêvé à la manière d'acquérir des vertus plus brillantes, sinon plus profondes, que celles qu'elle avait à pratiquer. Jamais elle n'eut de ces dangereuses tentations, et en suivant sa voie droite, sûre, tout unie, elle arriva aux sommets. A la fin de sa vie, elle n'eut pas à s'écrier comme tant d'âmes : " J'ai travaillé toute la nuit, et je n'ai rien pris. "

La vie de Sœur Maria Assunta nous montrera qu'elle se sanctifiait par les petites choses, parce qu'elle les accomplissait toutes avec les quatre conditions requises pour la sainteté : l'exactitude, la ferveur, la persévérance et l'intention droite.

Dès son entrée en religion, elle imita les exemples de vie cachée laissés par Jésus et Marie dans l'humble et pauvre petite maison de Nazareth, et parce qu'elle sut y conformer parfaitement sa vie, on peut dire d'elle qu'elle a bien fait toutes choses. C'est parce qu'elle n'a jamais cherché qu'à s'humilier que Dieu a daigné l'élever et rendre son sépulcre glorieux.

FR. SEVERINE MAMBRINI O. F. M.



M
Sœur
naires
à Forc
El
l'église
Maria
somp
Qu
mena a
territo
Ascensi
qu'elle
en était
champs
Ass
petite,
qu'elle
tence, n



CHAPITRE I

Premières années

Maria Assunta Pallotta, qui devait devenir Sœur Maria Assunta des Franciscaines Missionnaires de Marie naquit en Italie le 20 août 1878, à Force, village du diocèse de Montalto.

Elle fut baptisée, le lendemain même dans l'église paroissiale sous les noms de Assunta Maria Liberata, en l'honneur de l'octave de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

Quelques semaines plus tard, sa mère l'emmena avec elle à Castel di Croce, petit village du territoire de Rotella sur les pentes du Monte Ascensione, dans la région de Pisceno. C'était là qu'elle habitait d'ordinaire avec son mari qui en était originaire, et qui y possédait deux petits champs dont il tirait sa subsistance.

Assunta fut l'aînée de cinq enfants. Toute petite, elle avait déjà le calme et la douceur qu'elle conservera pendant toute sa courte existence, mais à ces qualités naturelles s'ajouteront

de plus en plus, à mesure qu'elle avancera dans la vertu, cette suavité et cette paix que peuvent seulement connaître et faire rayonner les âmes parfaitement abandonnées au bon plaisir divin.

Jamais elle n'eut ni caprices, ni colères ; son égalité d'humeur était parfaite, et jamais la moindre contestation ne s'éleva entre elle et ses frères et sœurs.

A six ans, on l'envoie à l'école du village. Elle n'y apprend pas grand'chose, seulement un peu à lire et à écrire, mais elle est si docile, si respectueuse envers sa maîtresse, si gentille et si complaisante envers ses petites compagnes que toutes l'aiment à l'envi.

De retour à la maison paternelle, elle y remplit ses devoirs avec cette conscience, ce soin, cette gravité sereine qui la caractériseront toujours. Sa vie était celle de toutes les petites paysannes pauvres quant à l'extérieur, mais déjà alors, elle était tout entière orientée vers Dieu. Elle demeure sous l'influence des grâces de son Baptême, car elle ne les a pas gaspillées, elle en vit, elle se meut dans leur rayonnement.

La piété a toujours été la moëlle de sa vie, et tout y était mû par le feu intérieur. Regardant la Sainte Vierge comme sa Mère du ciel, elle a envers elle une grande dévotion ; elle aime réciter son chapelet ; il est son compagnon fidèle en toutes rencontres, et jamais elle ne le quitte.

En
heures
cremen
sans se
il est c
dit au
prises,
expose
lui exp
El
visite à
duit au
petites
Sor
" Le dir
l'église
petite A
à ses d
au catéc
première
Elle
grand a
jamais c
dresse.
Son
mille se
mère ne
pain à to
jeunesse

Encore toute petite fille, elle reste de longues heures en adoration devant le Très Saint-Sacrement ; elle prie avec une grande ferveur, et sans se lasser. C'est déjà une âme d'oraison, car il est certain qu'elle ne se sert pas de livre ; elle dit au bon Dieu toutes les prières qu'elle a apprises, puis elle lui parle cœur à cœur ; elle lui expose ses désirs, ses besoins, et surtout, elle lui exprime son amour.

Elle ne manque pas, le soir, d'aller faire sa visite à l'église, et déjà petite apôtre, elle conduit aux pieds du Seigneur ses petits frères, ses petites sœurs, ses compagnes.

Son curé parlant de cette époque écrit : “ Le dimanche, quand aux heures de l'après-midi, l'église restait déserte, on y trouvait toujours la petite Assunta qui, à genoux, recueillie, se livrait à ses dévotions particulières, puis elle assistait au catéchisme, et aidait son curé à en donner les premières notions aux plus petits. ”

Elle aura toujours un profond respect et un grand amour pour ses parents ; elle ne parlera jamais de sa mère qu'avec la plus grande tendresse.

Son curé nous dit encore : “ Quand la famille se trouvait dans la gêne, que le père et la mère ne savaient comment faire pour donner du pain à toute leur nichée, Assunta qui arrivait à la jeunesse pleine de santé et de vigueur se multi-

pliait pour venir en aide à sa pauvre maman.”

Jamais elle n'aura honte de son humble origine, et, plus tard, elle parlera très simplement à ses compagnes des jours durs qu'il lui a fallu vivre quand la pauvreté s'était installée au foyer paternel.

“ J'ai connu Sœur Maria Assunta quand elle passa à Che-Fou pour se rendre en Mission, dira plus tard une de ses sœurs en religion, et j'ai appris par elle qu'elle avait dû attendre longtemps avant de pouvoir satisfaire son désir de se faire religieuse. Elle me disait qu'autrefois sa mère n'avait pas besoin de beaucoup travailler, mais qu'il en avait été tout différemment quand tous les enfants étaient petits, et qu'il lui avait fallu alors aider sa mère pour procurer à ses frères et sœurs ce dont ils avaient besoin. ”

Aimant profondément son père, elle lui rappellera dans ses lettres tous les sacrifices qu'il a dû faire pour élever sa famille. Elle lui est surtout très reconnaissante de ce que, lorsqu'elle était petite enfant, “ il faisait tout pour ne pas lui déplaire ”.

Son amour filial est aussi éclairé que profond ; il ne lui ferme pas les yeux dans sa vie de missionnaire sur les torts que son père peut avoir, et en fille pieuse et aimante, elle l'en avertit discrètement. Elle souffre de penser que cet homme, si bon pour elle et qui a eu tant de cha-

grin d
sorber
en out
gence
qui a t
pleure
marché
elle lui

“ (

je com
fants q
cette p

“ r

tu es m
même
convers
de qua

De
voudrai
de Dieu
nel, elle
vation :
enseigne

S'il
ou préoc
ment de
tience,
elle ne
injustes

grin de son éloignement, se laisse tellement absorber par le souci des besoins temporels qu'il en oublie ceux de son âme, qu'il met de la négligence à remplir ses devoirs de chrétien. Elle qui a tout sacrifié pour donner des cœurs à Dieu, pleure de voir celui qui lui est si cher, faire bon marché des intérêts de son âme, et de Chine, elle lui écrira :

“ Cher père, c'était la volonté de Dieu... je connais toute ta peine d'être éloigné des enfants que tu aimais tant, mais il faut que tu offres cette peine à Dieu qui te consolera.

“ Tu dis que Dieu ne t'écoute pas parce que tu es mauvais ; cela n'est pas vrai, et quand bien même cela serait... Dieu a plus de joie de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.”

De Chine, elle lui écrit ainsi parce qu'elle voudrait rapprocher plus intimement cette âme de Dieu, mais tant qu'elle resta au foyer paternel, elle ne se permit jamais la plus petite observation : son muet exemple était pour tous un enseignement.

S'il arrivait parfois à sa mère tourmentée ou préoccupée de se laisser aller à quelque mouvement de colère ou à dire quelques paroles d'impatience, Assunta ne s'excusait en aucune façon ; elle ne cherchait pas à échapper aux reproches injustes qui lui étaient faits, mais dès que sa

mère avait retrouvé son calme et son sang-froid, dès qu'elle était de nouveau bonne envers elle et ses petits frères, elle lui faisait doucement quelque observation, et lui faisait promettre de ne plus s'irriter à l'avenir.

Aînée de ses frères et sœurs, elle s'en faisait la petite maman ; elle en remplissait tous les devoirs, et n'épargnait ni ses peines ni ses sacrifices. Elle les initiait au bien et à la vertu ; elle leur apprenait à prier, les conduisait vers Dieu, et quand elle fut entrée au couvent et partie en Mission, elle ne regarda pas sa tâche comme terminée, mais elle continua de les encourager par ses lettres et ses sages conseils.

Elle cherchait en toutes circonstances à leur faire connaître et aimer le bon Dieu ; ils répondaient à ses soins, car plus tard, faisant allusion à ce temps de leur enfance, elle leur dira qu'ils " étaient alors comme des petits anges ".

Leur bonne conduite, leur persévérance et le salut de leur âme, la préoccupent ; elle leur en parle toujours dans les petits mots qu'elle écrit au foyer. Elle recommande à l'un de fréquenter de bonnes compagnies ; elle encourage l'autre qui va faire son service militaire. Elle lui dit de supporter les fatigues et les ennuis qu'il rencontrera " par amour pour le bon Dieu " qui le protégera.

Elle écrit à celui qui travaille en Amérique

que ja
doivent
ont fa

A
tous d
les att
n'impo
d'appr
elle a
obtenit
ferme

Re
elle fai
et dou
était le
prières
des lar
naissan
prière

Pe
ment,
siens, o
et mon
chaux.

Sa
cher un
le taille
chrétien
Elle l'a

que jamais les bons enfants, où qu'ils soient, ne doivent oublier les sacrifices que leurs parents ont faits pour eux.

A différentes reprises, elle recommande à tous d'être bons chrétiens, de penser au ciel qui les attend ; elle leur affirme que leur pauvreté n'importe en rien, mais qu'elle ne pourrait souffrir d'apprendre qu'ils offensent le Seigneur, et comme elle a entendu dire " qu'une bonne religieuse peut obtenir le salut de toute sa famille ", elle a la ferme espérance de les retrouver tous en paradis.

Revenons à l'aurore de sa vie. A douze ans, elle fait sa première communion avec une forte et douce piété. Depuis longtemps ce grand acte était le but de toutes ses pensées, de toutes ses prières. Elle passe toute cette journée bénie dans des larmes de joie et dans l'effusion de sa reconnaissance ; ce fut vraiment pour elle un jour de prière et de paradis.

Peu après, elle commence à travailler rudement, et comme il lui faut venir en aide aux siens, on la voit servir de manœuvre aux maçons et monter sur les échafaudages les pierres et la chaux.

Sa mère l'aimait trop pour ne pas lui chercher un labeur moins fatigant, et c'est alors que le tailleur du village, un brave homme très bon chrétien, offre de la prendre comme apprentie. Elle l'accompagnait dans les maisons où il allait

travailler, et tous deux s'entendaient à merveille.

Le soir, lorsqu'ils revenaient ensemble, ils récitaient leur chapelet ; rencontraient-ils quelque passant, le tailleur s'interrompait par respect humain, mais sans s'émouvoir la bonne Assunta continuait ses *Ave* de la même voix.

De retour au village, elle posait derrière la porte de sa maison son petit panier, et sans même monter dire bonsoir à sa mère, elle se rendait directement à l'église pour y faire sa visite au Très Saint-Sacrement.



L'
entend
Son pr
" T
de l'esp
âme pr
Nature
de la g
du mon
un terr
évangél
Ass
se cons
eut fall
pas la f
face à
pour le
lieu de s



CHAPITRE II

La vocation

L'appel du Maître à une vie parfaite se fait entendre tout naturellement à l'âme d'Assunta. Son premier directeur dira d'elle :

“ Une vie telle que la sienne, toute pénétrée de l'esprit de piété et de sacrifice, orientait cette âme prédestinée vers un noble et lumineux avenir. Nature simple et préparée au sublime travail de la grâce, âme non contaminée par le contact du monde, pure comme un lis, elle était vraiment un terrain bien préparé pour recevoir la semence évangélique et lui faire rendre cent pour un. ”

Assunta confia à sa mère son très vif désir de se consacrer au Seigneur, mais pour cela il lui eut fallu abandonner les siens ; elle ne se sentait pas la force de laisser sa pauvre mère seule faire face à tout son travail, et elle se persuada que pour le moment son devoir était de rester au milieu de sa famille, mais comme elle connaissait son

but, c'est vers lui que convergeront désormais toutes ses pensées et tous ses désirs.

Suivant fidèlement le conseil de l'apôtre saint Pierre, elle s'applique à confirmer sa vocation par la prière, la mortification et les bonnes œuvres. Elle fréquente encore davantage l'église et les sacrements. La maison de Dieu, qu'elle a toujours tant aimée, semble exercer sur elle une fascination encore plus irrésistible depuis qu'elle a résolu de se consacrer à Jésus.

Elle noua quelques amitiés avec des jeunes filles renommées pour leur vertu. Elles se réunissaient pour travailler, récitaient le chapelet, lisaient des vies de Saints, des livres de dévotion, et elles ne parlaient que de Dieu et de choses spirituelles, parce que " toute autre conversation eut été pour Assunta ennuyeuse et insupportable ", nous dit une de ses compagnes, qui ajoute : " Nous fréquentions ensemble l'église, et quels n'étaient pas sa foi et son amour quand elle recevait Notre-Seigneur ! Elle passait à l'église des heures entières, et quand elle priait, elle restait immobile, toute absorbée en Dieu, et dans un recueillement tel qu'elle semblait avoir perdu l'usage de ses sens. "

Sa vie paraissait être toute céleste.

Le temps passait ; les semaines, les mois, les années même s'écoulaient, et le beau rêve d'Assunta semblait toujours bien loin de pouvoir se

réaliser
core é
circons
tendre
volonté

As
vait rie
le dit s
tude fû
il serait
joie qui
caractè
manifes
sonnes
times.
le mal,
eût pu c

On
temps,
mère et
laissa m

Loir
que ce c
mais ce
sunta n'
était bie
peut ren

La p
faire la

réaliser. Qui sait combien de temps se serait encore écoulé si Dieu ne s'était pas servi d'une circonstance un peu singulière pour lui faire entendre plus fortement et plus distinctement sa volonté divine.

Assunta, bien que d'un caractère réservé, n'avait rien de sauvage. " Au contraire, comme nous le dit son curé, Don Martini, quoique son attitude fût fort différente de celle de ses compagnes, il serait injuste de croire qu'elle n'avait pas cette joie qui est la caractéristique de la jeunesse. Son caractère était aimable, gai, joyeux, mais elle ne manifestait cette gaieté et cette joie qu'aux personnes de sa famille ou à ses amies les plus intimes. Son âme n'avait d'éloignement que pour le mal, et elle s'appliquait à éviter tout ce qui eût pu offusquer le pur miroir de son esprit. "

On ne sera donc pas étonné que de temps en temps, elle se soit permis de prendre avec sa mère et ses amies quelques distractions. Elle se laissa même conduire deux ou trois fois au bal.

Loin de nous la pensée de vouloir soutenir que ce divertissement soit absolument innocent, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'Assunta n'avait aucune connaissance du mal, et était bien loin de soupçonner les écueils qu'on peut rencontrer dans ce genre de distractions.

La pauvre petite ne devait pas tarder à en faire la triste expérience. Fût-elle éclairée par

un rayon de lumière intérieure de la grâce qui lui montra combien ce divertissement était en opposition avec le genre de vie auquel elle aspirait, ou échappa-t-elle à quelque grave péril ? nous ne pouvons le dire, car elle fut toujours très réservée sur ce point.

Nous savons seulement qu'un soir, elle quitta précipitamment le bal, les larmes aux yeux, et qu'elle se promit de ne plus jamais y retourner.

A partir de ce jour, Assunta comprit encore mieux qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors le sérieux et la profondeur de sa vocation. Elle avait déjà éprouvé pour le monde et ses futilités un sentiment d'ennui et de tristesse, mais à dater de ce moment-là, elle ne ressentit plus pour lui, et pour tout ce qu'il appelle plaisirs, distractions, divertissements, qu'une répugnance invincible, et elle n'eut plus qu'un désir, celui de s'abriter le plus tôt possible dans le port bienheureux de la vie religieuse.

Le rapport de son curé nous dit : " Pour obtenir de Dieu la grâce d'être religieuse, elle s'adonna à de dures pénitences. Elle jeûnait plusieurs fois par semaine, et en ces jours, elle ne mangeait qu'un morceau de pain. Quelquefois elle se contentait d'une assiette de soupe assaisonnée d'un peu de sel. Elle passait des nuits entières à prier et à se torturer. Sa mère découvrait dans le lit de sa pauvre fille de grosses

pierres
étenda
dien q
ment.

sang p

Sa

sunta

ou à la

la vie d

Benoît-

vers to

mercre

geait s

çus que

et, sou

une pro

" J

enlever.

que nou

" Vois

Elle

des sain

" M

garda é

organisa

cuisine.

" D

siter son

des mor

pierres, des morceaux de bois sur lesquels elle étendait ses membres fatigués du labeur quotidien qui eussent mérité un tout autre traitement. Souvent son linge portait des taches de sang produites par son cilice. ”

Sa mère le dit à son tour en ces termes : “ Assunta était presque toujours occupée au travail ou à la prière. Elle lisait des livres de dévotion, la vie de saint Louis de Gonzague et celle de saint Benoît-Joseph Labre. Humble et respectueuse envers tous, elle jeûnait trois jours par semaine, les mercredi, vendredi et samedi ; souvent elle mangeait sa soupe sans assaisonnement. Je m’aperçus que son lit était très dur ; un jour, je l’ouvris, et, sous les draps, dans le matelas, je découvris une provision de pierres bien alignées.

“ J’en demeurai stupéfaite, et je me mis à les enlever. Rose Pucci, qui habitait la même maison que nous, arriva au même instant, et je lui dis : “ Vois comment ma fille dort. . . ”

Elle me répondit : “ C’est la lecture de la vie des saints qui lui a donné cette idée. . . ”

“ Ma fille rentra à ce moment-là ; elle me regarda étonnée de voir que je bouleversais ses organisations, et, sans rien dire, elle alla à la cuisine.

“ Dans la suite, j’allais de temps en temps visiter son lit dans lequel je continuais de trouver des morceaux de bois ou des pointes de fer ; je

les enlevais, puis elle les remettait sans que nous y eussions fait ensemble la moindre allusion.

“ Pendant la nuit, je l’entendais dire son cha-pelet ; elle tenait toujours dans sa main une petite croix de bois qu’elle avait faite elle-même, et qu’elle a laissée sous son oreiller quand elle est partie. C’est après son départ que je me suis aperçue qu’elle devait avoir des plaies, parce que j’ai retrouvé des chemises qu’elle avait cachées et qui étaient tachées de rouille et de sang. ”

Dieu ne pouvait pas résister aux désirs d’une âme qui s’offrait à lui avec tant de foi et de générosité.

Ses parents eux-mêmes qui d’abord avaient été contraires à ses projets, se convinquirent qu’elle n’était pas destinée à rester au milieu du monde, et lui donnèrent leur consentement. Mais elle devait rencontrer encore bien des difficultés. Dans un village éloigné de tout centre, ne connaissant personne, n’ayant aucune ressource, la pauvre Assunta ne savait à qui s’adresser pour trouver un couvent qui voulût l’accueillir. De plus, bien que ne doutant pas de l’appel de Dieu, elle ne savait pas s’orienter, ni se rendre compte elle-même de ses attrait. Voulait-elle entrer dans un monastère de clôture rigoureuse pour s’adonner à une vie toute de prière et de contemplation ou, au contraire, devait-elle se livrer aux œuvres de charité et d’apostolat ?

Elle l’
en aid

“

de mo
de sa

Oi

lique.

tipliées

époque

sainte

recueill

moisson

crer à

teur de

pandez

grâce n

Plu

ces alla

talier, i

alors to

lement

et peut-

elle-mên

Au

docte pi

lations t

dans sa

distance

se présen

Elle l'ignorait, et personne ne pouvait lui venir en aide.

“ Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, ” a dit Notre-Seigneur au cours de sa vie mortelle.

On peut dire la même chose de l'Eglise catholique. Les institutions monastiques se sont multipliées, et chose d'autant plus admirable, à notre époque si stérile pour la foi en apparence, la sainte Eglise de Dieu peut se réjouir, car elle a recueilli et continue de recueillir une immense moisson de jeunes filles désireuses de se consacrer à ses œuvres, et elle peut s'écrier avec l'auteur de l'Ecclésiaste : “ Fleurissez, ô fleurs, répandez votre parfum comme les lis, et que la grâce multiplie vos rameaux. ”

Plus tard Assunta a avoué que ses préférences allaient vers un Institut mendiant ou hospitalier, mais il est bien probable qu'elle ignorait alors tout de la vie religieuse ; elle savait seulement qu'on y sert et aime Dieu dans la paix, et peut-être dans la joie. Ce fut la Providence elle-même qui choisit pour elle.

Au courant de l'été 1897, un charitable et docte prélat habitant Rome, où il avait des relations fort étendues, se trouva en villégiature dans sa maison paternelle à Force, à peu de distance de Castel di Croce. Assunta, invitée à se présenter à lui, s'arma de courage, vint, parla

au bon prélat, lui exposa sa situation, ses désirs, et le pria de s'intéresser à elle.

Comme il est d'usage de le faire en de semblables occurrences, Monseigneur Canestrari loua ses intentions, l'assura de son intérêt, mais crut devoir lui mettre en même temps devant les yeux l'importance de l'acte qu'elle voulait accomplir, et lui exposa les nombreuses et sérieuses difficultés de la vie religieuse. Il le fit d'autant plus qu'il lui avait été aisé de s'apercevoir dès le premier instant de la complète inexpérience de la jeune fille. Il lui conseilla de beaucoup prier le Seigneur afin d'être éclairée sur sa vocation.

Cet entretien ne satisfit nullement Assunta qui, après avoir tant prié, tant espéré, se voyait obligée d'attendre encore qui sait combien de temps.

Elle avait cru remarquer dans la manière d'être du prélat quelque défiance au sujet du sérieux de sa résolution, aussi pria-t-elle plusieurs personnes de bien vouloir témoigner en sa faveur.

Le bon évêque fut aisément convaincu de la piété de la jeune fille, et quand elle se présenta de nouveau pour implorer son appui, elle le fit cette fois avec tant d'insistance, de ferveur et d'émotion que le prudent prélat se rendit compte de ce qu'était vraiment cette petite paysanne. Il comprit qu'elle était un trésor de bonté et d'innocence très rare dans le monde, et d'une très grande valeur pour la vie religieuse.

I
plus t
titut
et, pe
except
petite
sunta,
dre en
obstac
difficile
trousse

Ce
petite
sunta.
crainte
lettre :
gneur
tite au
très pa
ressour
vait être
sunta.

Pe
Monsei
obtenu
et qu'e
ment p
Qu
tant ph

De retour à Rome, il obtenait quelques jours plus tard l'admission de sa protégée dans l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, et, persuadé qu'il avait affaire à une vocation exceptionnelle, il voulut la soumettre à une autre petite épreuve. Il écrivit donc à la famille d'Assunta, lui disant qu'il était nécessaire d'attendre encore quelque peu, afin qu'il pût écarter les obstacles qu'il rencontrait, car il lui était bien difficile de la faire entrer dans un couvent sans trousseau et sans la moindre dot.

Ce que le prélat ne croyait devoir être qu'une petite épreuve en fut une très grande pour Assunta. Impossible de rendre les inquiétudes, les craintes, les découragements que lui causa cette lettre : " Le Seigneur ne me veut pas, le Seigneur ne me veut pas, " répétait la pauvre petite au milieu de ses larmes. Ses parents étant très pauvres avaient besoin de toutes leurs petites ressources pour nourrir leurs enfants, et il ne pouvait être question de rien en détourner pour Assunta.

Peu après, une seconde lettre la consola, car Monseigneur Canestrari lui annonçait qu'il avait obtenu son acceptation sans aucune condition, et qu'en conséquence, elle pouvait immédiatement partir pour la Ville éternelle.

Quelle joie pour la pauvre Assunta, joie d'autant plus grande qu'elle venait de tant souffrir ;

à partir de ce moment-là, elle commença d'éprouver une immense gratitude pour ces Sœurs inconnues qui lui ouvraient leurs bras pour l'accueillir dans leur Institut **à titre de charité** suivant son expression.

Rapidement, elle se hâta de faire ses petits préparatifs, puis rien ne put la retenir, ni les larmes de ses parents attristés de perdre un trésor qu'ils appréciaient si bien, ni la crainte d'un voyage qui pouvait être dangereux, car on était alors, en mai 1898, à une période d'agitation.

En cours de la route, le démon voulut la tenter. Ayant confié avec sa simplicité habituelle, à ses compagnons de voyage, ce qui l'appelait à Rome, ceux-ci voulurent la faire revenir sur sa décision. Peut-être étaient-ce de ces personnes si imbues des principes du monde qu'il leur est impossible de comprendre la beauté du geste qui en éloigne. Elles n'éprouvent que de la compassion pour les âmes avides de sacrifices, persuadées qu'elles vont au-devant d'une mort prématurée en suivant leurs attraites pour la vie religieuse.

Heureusement, les pensées, le cœur et l'âme d'Assunta étaient trop élevés pour qu'aucune considération humaine pût l'ébranler.

Elle arriva à Rome et franchit avec joie le seuil du couvent le 5 mai 1898 ; elle avait vingt ans.



Vo
quel el
sirs sor
la reter
teté qu
Sir
cile, re
vers ses
gagné l'
" J
d'alors,
mois de
s'harme
cueilli e
tresse :
rons Cé
San
" E
elle ven



CHAPITRE III

Vie religieuse

Voici enfin Assunta arrivée au port après lequel elle soupirait depuis si longtemps ; ses désirs sont réalisés ; elle a rompu tous les liens qui la retenaient loin de cet asile de paix et de sainteté qu'elle pressentait sans le connaître.

Simple et modeste avec ses compagnes ; docile, respectueuse, d'une obéissance absolue envers ses supérieures, l'humble enfant eut bien vite gagné l'estime de sa nouvelle famille.

“ Je la vois encore, dira une de ses maîtresses d'alors, je la vois encore comme aux premiers mois de son postulat, dans son costume bleu qui s'harmonisait si bien avec son air heureux et recueilli et qui faisait dire d'elle à la Mère Maîtresse : “ C'est une bonne enfant ; nous l'appellerons Céleste. ”

Sans le savoir, elle prophétisait un peu.

“ Elle était d'une délicieuse simplicité quand elle venait se faire initier aux détails de la vie

de communauté ; et dès le commencement, elle se montra obéissante, ponctuelle, silencieuse. On pouvait tout lui demander, le service le plus humble, le labeur le plus écrasant ; tout était accepté avec plaisir, et fait avec joie." (Mère Marie de Saint Lambert).

En réalité, Assunta se trouvait dans sa nouvelle existence comme dans son propre élément ; c'était bien là l'ambiance qui lui était nécessaire.

Cette vie de recueillement, de travail, de sacrifice avait été tellement désirée par elle que les premiers pas qu'elle y fit, au lieu de la décourager et de la fatiguer, comme il arrive parfois pour les meilleures, ne firent que stimuler son zèle, son ardeur, et exciter l'étonnement et l'admiration de ses compagnes tout heureuses de rencontrer une postulante aussi généreuse.

L'œil si simple d'Assunta vit immédiatement le but sublime qu'il lui fallait atteindre.

" Remerciez Dieu et la Sainte Vierge, écrivait-elle à ses parents, et priez pour moi afin que je profite de la grâce que j'ai reçue ; sans quoi il eût mieux valu que je reste avec vous."

Dès le commencement, elle comprit pour ne jamais plus l'oublier au cours de sa si courte vie, qu'elle avait reçu un bienfait dont elle ne percevait pas tous les détails, mais dont elle présentait la grandeur ainsi que la nécessité d'y

corresp
mais qu

La
âmes p
est un
corresp
même c
sance.

Cer

même
existenc
la sublin
les expr
des fave
la gén
cueillie
à comp
avaient
si heure
humble,
que d'ét

Que
deviné c
heureuse
sentaient
religieuse
tulat se r

Que
noviciat,

correspondre par une vie qui ne fût plus désormais qu'une action de grâces et un holocauste.

La vocation religieuse, cet appel de Dieu aux âmes privilégiées qu'Il s'est choisies entre mille, est un mystère ineffable qui exige une entière correspondance, une absolue consécration de soi-même dans un esprit d'amour et de reconnaissance.

Certes, la petite Assunta n'aurait jamais pu, même aux heures les plus solennelles de son existence, rendre les pensées que lui suggérait la sublimité de son état, mais elle les sentait et les exprimait à sa manière en se disant indigne des faveurs reçues. Jamais elle n'oublia non plus la générosité avec laquelle elle avait été accueillie par l'Institut, et elle ne parvenait pas à comprendre, disait-elle, pourquoi ses sœurs avaient envers elle autant de charité. Elle était si heureuse de se trouver au milieu d'elles, si humble, qu'elle disait qu'elle n'aurait demandé que d'être gardée comme servante...

Quel étonnement elle eût éprouvé si elle avait deviné que ses Sœurs, elles aussi, étaient bien heureuses de l'avoir parmi elles, car elles présentaient à quelle hauteur devait s'élever une religieuse qui, dès le commencement de son postulat se montrait une élève si docile et si bonne.

Quelques mois plus tard, elle fut admise au noviciat, et elle reçut cette robe blanche qu'elle

devait porter si fidèlement jusqu'à la mort. Son nom ne fut pas changé suivant la coutume habituelle, et elle conserva celui de son baptême qui l'avait toujours rendue enfant de la Sainte Vierge.

Sœur Maria Assunta fit son noviciat dans la grande maison de Grottaferrata, dans la campagne romaine, et voici ce qu'en dit la Mère Marie des Archanges qui fut sa maîtresse :

“ Je puis dire en conscience que je ne lui ai pas vu mériter la plus petite observation pour sa conduite, ni pour l'observance de la Règle et de ses devoirs. Je la vois toujours, le sourire sur les lèvres, remplissant avec beaucoup de soin les devoirs de sa charge, observant toujours le silence, le recueillement, la modestie ; il suffisait de la regarder pour se convaincre qu'elle vivait continuellement en présence de Dieu, et qu'elle faisait toutes choses pour lui plaire. Tout le temps qu'elle a passé à Grottaferrata comme novice, et comme professe des premiers vœux, elle a été pour moi et pour les autres un sujet d'édification par la manière dont elle pratiquait l'obéissance, la mortification, la charité, l'humilité, et bien d'autres vertus. ”

Dans tous les couvents, le noviciat est un temps d'épreuve ; c'est celui où les jeunes sujets se forment à leur nouvelle vie, tant extérieure qu'intérieure, en prenant le caractère et l'esprit

religieu
de la v
turellen
en est q
ne don
pour les
Assunta

Son
son me
ses Sup

Une
commen
sance de
à faire t
quer un

Tou
souriant
rieures e
obéissan
plus pro
donné de

Parf
eussent s
et bien q
ainsi, ell
qu'il fût.

“ L'
dit la S
parfaite

religieux. Parmi les âmes qui ont reçu la grâce de la vocation, il en est beaucoup qui sont naturellement portées au bien et à la vertu. Il en est qui, déjà formées par le Créateur lui-même, ne donneront aucune peine à leurs supérieurs pour les mettre en pleine valeur, et dès l'abord, Assunta se révéla une de ces âmes.

Son caractère doux et patient, son humilité, son merveilleux esprit d'obéissance rendirent à ses Supérieures leur tâche bien facile.

Une de ses maîtresses dit encore : " Dès le commencement, j'ai été frappée de l'esprit d'obéissance de Maria Assunta. Elle était toujours prête à faire tout ce qui lui était ordonné sans répliquer une parole. "

Toujours d'humeur égale, toujours douce et souriante, elle fut la consolation de ses Supérieures et l'édification de ses compagnes. " Son obéissance était telle qu'elle n'eût pas pu obéir plus promptement si Dieu lui-même lui avait donné des ordres. "

Parfois, on lui commandait des choses qui eussent semblé à d'autres de pures plaisanteries, et bien qu'elle comprît parfaitement qu'il en était ainsi, elle n'hésitait pas devant un ordre, quel qu'il fût.

" L'homme obéissant comptera ses victoires, " dit la Sainte Ecriture. C'est à cet esprit de parfaite obéissance qu'il faut faire remonter les

grands progrès de cette petite religieuse dans la voie de la perfection.

Sœur Maria Assunta apprit l'amour de la Règle et de l'Institut, l'esprit de sacrifice et de prière qu'elle pratiquait déjà depuis si longtemps, les vertus de silence et de mortification, enfin toutes celles qui sont le fondement de la vie religieuse, et qui ne lui avaient jamais été inconnues.

On ne lui a jamais vu prendre arbitrairement une permission ; et personne ne lui a jamais entendu proférer une parole qui ne fût l'expression de son respect et de son amour envers ses Supérieures.

Mortifiée dans ses paroles, elle était une âme cachée, disent toutes les notes qui la concernent. Exemple vivant du silence, non seulement elle ne parlait pas aux moments défendus, mais elle reprenait encore doucement les Sœurs qui le faisaient par inadvertance.

“ Nous travaillions ensemble dans le jardin, dit une de celles-ci, et je lui demandai ce qu'il fallait faire. Sœur Maria Assunta m'expliqua tout avec beaucoup de complaisance, puis après, avec un accent de mécontentement, elle me dit que nous avions manqué au silence. Je lui fis observer qu'il n'y avait pas de faute puisque nous n'avions parlé que par nécessité, mais elle me répondit que nous aurions dû le faire plus brièvement. ”

Ce
cret et
sait la
aux pl
édifiée.

Jar
grin à p
pénible,
nitences
initiativ
se résig
sance ét

Elle
lement.
cœur, la
rayonna
voir qu'
de Dieu
yeux co
ment cro

Son
foi et l'a
elle ne c
fatigue ;
respectue
Sacremen
communi
l'entenda
Quand e

Ce n'était pas là l'expression d'un zèle indiscret et inopportun, et la religieuse qui connaissait la vertu de sa compagne et son attachement aux plus petits détails de la Règle en fut très édifiée.

Jamais Sœur Assunta ne causait de chagrin à personne ; recherchant pour elle ce qui était pénible, elle faisait des mortifications et des pénitences volontaires, mais jamais de sa propre initiative ; si la permission lui était refusée, elle se résignait, le sourire aux lèvres, car l'obéissance était son guide et sa paix.

Elle était passionnée de prière et de recueillement. Le calme de son esprit, la paix de son cœur, la joie d'une vie innocente et vertueuse rayonnaient au dehors. Il était aisé de s'apercevoir qu'elle vivait continuellement en la présence de Dieu à sa gravité, à son recueillement, à ses yeux constamment baissés, à ses bras modestement croisés sur sa poitrine.

Son attitude à l'église montrait une grande foi et l'ardeur de son amour pour Dieu. Jamais elle ne donna à la chapelle le moindre signe de fatigue ; jamais elle n'y prit une position peu respectueuse. Très pieuse envers le Très Saint-Sacrement, elle faisait plusieurs fois par jour la communion spirituelle. Pendant le travail, on l'entendait souvent prier seule et à haute voix. Quand elle se trouvait avec d'autres Sœurs, elle

demandait à ses compagnes de réciter quelque prière, et surtout le chapelet. Elle le disait sans cesse comme aux jours de son enfance, et on le lui voyait toujours et partout en main. Entendait-elle sonner les cloches, elle invitait ses Sœurs à se rappeler la présence de Dieu. Souvent elle prononçait le nom de Dieu et de la Sainte Vierge.

“ Quand nous parlions de nos petites misères, dit une Sœur, Maria Assunta s'écriait : “ Mon Dieu! . . . et nous savions bien ce que cela signifiait.”

Elle demandait toujours au Seigneur la grâce de mourir plutôt que de commettre le plus petit péché. Souvent on la trouvait dans des endroits solitaires occupée à faire oraison, et fréquemment la nuit, on la voyait se lever doucement, prier et pleurer longuement, agenouillée au pied de son lit.

Que de choses on pourrait raconter de sa piété, des grâces d'oraison dont il lui était donné de jouir ; qu'il nous suffise de dire que la piété fut la moëlle de sa vie qui était toute de sacrifice et de bonté.

Toutes les religieuses qui l'ont connue sont unanimes pour affirmer que Sœur Maria Assunta était remplie d'abnégation, qu'elle s'oubliait elle-même, tandis qu'elle était pleine de sollicitude pour la maison et de charité pour ses sœurs.

N'ayant aucune instruction, elle était naturellement employée aux offices les plus humbles

de la c
elle eut
des chi
du cour

Ell
tigante
vail pla
et avec
étaient

“ J
Sœur M
jamais
je me ra
cette Sc

“ U
Sœur M
une ban
peu attr
les yeux
je fus fi
et du c
cette fle
devant

Plus
mencem
titut, ell

“ Sc
chaque
rendais

de la communauté : à la cuisine, à la lessive ; elle eut pendant longtemps le soin du poulailler, des chiens, des porcs et de tous les animaux du couvent.

Elle était contente de cette tâche rude et fatigante ; elle aimait à dire que son humble travail plaisait à Jésus. Elle le faisait bien pour Lui, et avec tant de soin et d'exactitude que tous en étaient dans l'admiration.

“ Je ne puis rien rapporter de particulier sur Sœur Maria Assunta, dit une religieuse, n'ayant jamais eu d'office en rapport avec le sien ; mais je me rappelle la douce impression que m'a laissée cette Sœur quand nous nous trouvions ensemble.

“ Un jour, en passant devant l'écurie, je vis Sœur Maria Assunta très occupée à faire rentrer une bande de porcs ; elle remplissait cette tâche si peu attrayante avec calme et douceur. En levant les yeux, elle m'aperçut et eut un bon sourire ; je fus frappée de son aspect vraiment angélique et du contraste entre ces immondes animaux et cette fleur virginale qui ne s'épanouissait que devant Dieu. ”

Plus tard, envoyée à Florence presque au commencement de la fondation d'une maison de l'Institut, elle sut se rendre très utile.

“ Sœur Maria Assunta était mon refuge ; chaque fois que j'avais besoin de secours, je me rendais auprès d'elle, dit Sœur Marie Salvator.

Oui, ma Sœur, répondait toujours la pauvre petite qui se serait multipliée pour travailler encore davantage et épargner une fatigue à ses Sœurs.

“ Etant chargée de la lingerie, j'avais souvent besoin du concours de Sœur Maria Assunta qui était repasseuse, et lorsque je m'adressais à elle, j'étais sûre que l'ouvrage était fait promptement et bien. Je pouvais voir jusqu'au fond de son âme que ses plus petites actions étaient faites avec pureté d'intention, avec de la joie dans le cœur, et le sourire sur les lèvres.

“ Rencontrait-elle parfois une difficulté ou es-suyait-elle un refus, elle disait : Ma Sœur, aidez-moi pour l'amour de Dieu, et cela avec tant de grâce et de douceur qu'il était impossible de ne pas la contenter. Mais, le plus souvent, c'était les autres qui avaient recours à elle.

“ Toutes connaissaient la grande charité de Sœur Maria Assunta, continue la même religieuse, et il se peut qu'on en ait profité un peu trop.

“ Souvent elle recevait plusieurs ordres à la fois et comme, suivant son expression, il lui était impossible de se mettre en morceaux, elle répondait : Ma Sœur, je ferai ce que je pourrai pour vous contenter, et si je n'y parviens pas, j'irai vous en prévenir afin que vous ne soyez pas prise au dépourvu. Elle avait un grand esprit

de charité
convainc
tile de

Elle
sentimen
jamais,
tuels, el
religieus
origine ;
la pauv
les trav
Maître.

Ce
pour les
plus élér
conte qu
étant en
tante, fa
avait pri
onze heu
Maria A
sait habi
et relava
demanda
tout simp
dis alors
avaient é
mais elle
fois, je p

de charité, de sacrifice et d'abnégation ; elle était convaincue d'être la plus indigne et la plus inutile de toutes."

Elle avait eu, dès le commencement, de bas sentiments d'elle-même qui ne la quittèrent jamais, même quand, après ses vœux perpétuels, elle fut plus intimement unie à sa famille religieuse. Jamais elle n'oublia sa modeste origine ; elle se souvint toujours que, née dans la pauvreté, elle avait passé sa jeunesse dans les travaux pénibles, à l'exemple du Divin Maître.

Ce mépris d'elle-même et sa grande déférence pour les autres lui firent négliger les soins les plus élémentaires pour sa santé. Une Sœur raconte qu'un jour de fête toute la communauté étant en récréation, elle dut, comme sous-assistante, faire le tour des écuries pour voir si l'on avait pris soin des animaux. " Il était près de onze heures, et il pleuvait un peu. Je vis Sœur Maria Assunta faire seule l'ouvrage que l'on faisait habituellement à trois ; elle balayait, lavait et relavait encore, le tout sous la pluie. Je lui demandai qui devait l'aider, et elle me répondit tout simplement que personne n'était venu. Je lui dis alors que j'allais lui appeler les aides qui lui avaient été désignées, que je savais où les trouver, mais elle répondait invariablement : Pour une fois, je puis faire la besogne seule.

“ Une autre fois, elle rentrait du jardin toute mouillée, et quand on lui dit d’aller vivement se changer, car autrement elle prendrait du mal, elle répliqua : “ Eh bien ! ce sera pour l’amour de Dieu ! ”

“ Tout pour l’amour de Dieu, tout pour Jésus, ” étaient les belles expressions qu’elle avait constamment sur les lèvres. Un jour qu’elle faisait la lessive, une aiguille cassée qui se trouvait dans le linge lui entra profondément dans la main. Au commencement, elle ne dit rien, mais la main ayant enflé, elle fut obligée de recourir au médecin qui déclara qu’il fallait l’ouvrir immédiatement. Pendant l’opération, Sœur Maria Assunta souffrit beaucoup, les larmes coulaient de ses yeux, mais elle ne se plaignit pas, et le médecin lui ayant demandé si ce n’était pas trop douloureux, elle répondit à sa grande édification, et à celle des assistants que ce n’était rien, et que Notre-Seigneur avait souffert bien davantage pendant sa Passion. ”

Malgré l’opinion que Sœur Maria Assunta avait de sa propre indignité, et précisément à cause de cela, elle commençait d’être regardée comme un modèle par ses Sœurs, et ses Supérieures la citaient en exemple.

Elle aimait profondément la Règle, dont elle remplissait scrupuleusement les plus petites obligations. Elle travaillait beaucoup, parlait peu, et toutes l’aimaient.

So
chapell
servée
et de c
mais qu
“ S
Sœur M
vaux à
suivant
tais tou
si bonn
à elle-n
To
deur, d
piété at
cée. L
personn
rien qu
même j
Et
novice
compagn
Maria A
soin mé
et ayan
quelle e
naient f
petits, e
pouvoir

Son attitude au réfectoire, au dortoir, à la chapelle était devenue légendaire. Modeste et réservée en récréation, elle parlait souvent de Dieu et de choses spirituelles, et on ne la voyait jamais que le sourire sur les lèvres.

“ Souvent, dit une religieuse, je rencontrais Sœur Maria Assunta occupée de ses humbles travaux à Grottaferrata. La chère enfant me saluait, suivant son habitude, avec un bon sourire, et j'étais toujours édifiée à l'aspect de cette religieuse si bonne, si douce, toujours gaie, toujours égale à elle-même. ”

Tout ce qui était en elle de modestie, de candeur, de simplicité lui faisait une ambiance de piété attirante, et démontrait une perfection avancée. L'âme rayonnait au dehors, et il y eut des personnes qui la regardèrent comme une sainte rien qu'après l'avoir entrevue, et sans lui avoir même jamais parlé.

Et cela, dès le premier abord : “ Comme cette novice est bonne, ” s'écriait, un jour, une de ses compagnes. Elle avait observé plusieurs fois Sœur Maria Assunta durant son travail, et ayant vu le soin méticuleux qu'elle prenait de la basse-cour, et ayant surtout remarqué la facilité avec laquelle elle approchait certains animaux qui devenaient furieux lorsqu'ils étaient entourés de leurs petits, elle disait que la Sœur devait avoir un pouvoir particulier sur eux.

“ Quand Sœur Maria Assunta était novice, et plus tard professe, dit Mère Marie Bonaventure, je n'étais que probaniste, et maintes fois, avec mes compagnes, nous avons exprimé l'admiration que nous professions pour elle, et bien que son attitude réservée ne nous ait jamais permis de lui parler, nous nous mettions pourtant exprès sur son chemin afin de la rencontrer, tant son aspect religieux avait d'attrait pour nous. Son humilité était si grande que, bien que plus ancienne, lorsque je la rencontrais, elle me céda toujours le pas. Le souvenir de cette âme si humble et si simple m'est demeuré présent comme une douce image de paix et d'union à Dieu. ”

Sa profession fut retardée de quelques mois pour des raisons de santé, je crois. Quand elle reçut la nouvelle de son admission aux premiers vœux, elle écrivit à la Mère Générale de l'Institut la lettre que voici :

“ Vive Jésus, Vive Marie.

“ Grottaferrata, 25 novembre, 1900.

“ Très Révérende Mère Générale,

“ Je ne puis vous exprimer la consolation que j'ai éprouvée le jour où notre Supérieure m'a dit que je serai bientôt admise aux saints vœux. Je vous remercie beaucoup, bien que je sache en être

indigne,
qui m'a

“ J
veille, e
core po

“ Q
avez fai
rien. Je
belle co

“ J
sainte l

“ J
Notre P

“
Sœu
à Rome
le jour c
elle revie
deux ans

La l
ce dans
sont aut
tion rel

1^o I

indigne, mais je me confie dans la bonté de Jésus qui m'admettra à devenir son épouse.

“ Je rêve que je suis en retraite, je me réveille, et ce n'est plus vrai : je ne vois pas encore poindre l'aurore de ce jour fortuné.

“ Que vous rendrai-je pour tout ce que vous avez fait pour moi ? Je ne puis rien, je ne vauds rien. Je demande à Jésus qu'Il vous donne une belle couronne en Paradis.

“ Je vous salue de cœur ; je demande la sainte bénédiction.

“ Je signe au nom de Jésus, Marie, Joseph, Notre Père Saint François.

“ Votre indigne fille,

“ Sœur Maria Assunta,

“ Franciscaïne Missionnaire de Marie. ”

Sœur Maria Assunta fit sa première profession à Rome dans la maison Sainte-Hélène, via Giusti, le jour de l'Immaculée-Conception, en 1900, puis elle revint à Grottaferrata où elle passa environ deux ans.

La Franciscaïne Missionnaire de Marie avance dans la vie de l'Institut par quatre degrés qui sont autant d'étapes jusqu'à sa complète formation religieuse :

1^o Le Postulat qui dure trois mois.

2^o La vêtue, avec laquelle commence le noviciat qui est de deux années. Pendant ce temps, la religieuse travaille **pour elle**, c'est-à-dire qu'elle est formée aux habitudes et aux vertus de la vie à laquelle elle est destinée ; elle passe de charge en charge, non, à proprement parler, pour les exercer toutes, mais pour n'être étrangère à aucune ; bref, elle est formée à une vie d'action et de prières.

3^o Ces deux années terminées, la novice est admise à la profession des premiers vœux. Aux deux années de la préparation **personnelle** succède la formation à l'apostolat pour les Missions. Se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ est la devise et le but de la Franciscaine Missionnaire de Marie.

4^o Par la profession des vœux perpétuels, elle se lie définitivement à l'Institut, et généralement, elle est envoyée dans les Missions.



La v
son humi
auréolée
perçue.

Auss
tinuer ce
toire d'un

Mais
répanden
on les de
très diffic
cachent.

Assu
principale
qua const

A pe
la dernièr



CHAPITRE IV

De quelques vertus particulières de Sœur Maria Assunta

La vie de Sœur Maria Assunta fut courte, et son humble figure, qui nous apparaît aujourd'hui auréolée de sainteté, passa pour ainsi dire inaperçue.

Aussi, nous est-il quelque peu malaisé de continuer ce récit qui pourrait être intitulé : *Histoire d'une âme cachée.*

Mais les saints sont comme les fleurs ; ils répandent un parfum spécial qui ne trompe pas : on les devine si on ne les voit pas, et il n'est pas très difficile de les trouver, même lorsqu'ils se cachent.

Assunta fut une humble petite violette. Sa principale vertu était l'humilité, et elle la pratiqua constamment, profondément, sincèrement.

A peine entrée dans l'Institut, elle y choisit la dernière place pour y demeurer jusqu'à la fin

de sa vie, et se regarder comme inutile et indigne au milieu de ses vertueuses compagnes.

D'humble origine, elle avait été pauvre pendant toute sa jeunesse, et c'est à titre de **pauvre** qu'elle avait été reçue dans l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, ce qui n'est nullement une condition d'infériorité, mais elle y trouva un motif continuel pour rester là où elle voulait être, afin de servir ses Sœurs, non seulement comme la dernière d'entr'elles, mais même comme leur servante.

Sœur Maria Marcellina dit d'elle : " Quand j'étais chargée du vestiaire, et que Sœur Maria Assunta y venait, elle semblait vraiment une pauvre qui demandait l'aumône. Comme elle était la première des Sœurs qui travaillaient au jardin ou à la lessive, je savais pourquoi elle venait. Elle me disait : " Ma Sœur, voulez-vous me donner des vêtements pour mes compagnes ?

" Et vous, n'avez-vous besoin de rien ? lui répondais-je.

" Elle m'assurait que non, aussi parfois la voyant toute mouillée, je la grondais. Pourquoi ne vous changez-vous pas, lui disais-je ; vous voulez donc tomber malade et ruiner votre santé ?

" Sœur Assunta s'excusait alors humblement, disant que c'était inutile, qu'elle était pauvre, qu'elle n'avait rien apporté à la communauté,

qu'elle ét
lui fallait

" Co
lui disais
étions tou
elle avait
D'autres
tiaire sans
si timide
me faisait
bien. "

Charg
gnes les p
sait avec
les avait f
à cause de
elle était t

Sœur
dit qu'elle
dre la voix
sunta. A
Sœur qui
odeur telle
rer en tout

Pour
elle en rem

Etant
reçut la vis
tout en pa

qu'elle était habituée à être mouillée, mais qu'il lui fallait penser à ses compagnes.

“ Comme je n'étais pas contente de cela, je lui disais qu'elle avait tort, attendu que nous étions toutes Sœurs ; je lui donnais tout ce dont elle avait besoin, et elle le recevait avec plaisir. D'autres fois, je la voyais arriver jusqu'au vestiaire sans vouloir avancer ; elle était si petite, si timide qu'elle attendait à la porte, et cela me faisait beaucoup de peine, car je l'aimais bien. ”

Chargée, comme nous l'avons vu, des besognes les plus humbles de la maison, elle les faisait avec ardeur, exactitude et **dignité**, car elle les avait fort à cœur. Ses Sœurs la plaignaient à cause des lourds travaux qu'elle assumait, mais elle était toujours contente et souriante.

Sœur Maria Cesarina di San Francesco nous dit qu'elle fut, un jour, toute surprise d'entendre la voix bien peu brillante de Sœur Maria Assunta. Attirée par ce chant, elle vit la bonne Sœur qui nettoyait le poulailler au milieu d'une odeur tellement suffocante qu'il lui fallût se retirer en toute hâte.

Pour elle, cette souffrance était une joie, et elle en remerciait le Seigneur à sa façon.

Etant à Grottaferrata, Sœur Maria Assunta reçut la visite de ses parents. Ravie et heureuse, tout en parlant et en se promenant, elle les con-

duisit dans sa charge, ce qui faisait dire à une de ses compagnes : “ Pour ma part, jamais de la vie je n’aurais voulu faire voir que j’étais chargée de soigner les porcs .”

Non seulement elle montrait son champ d’action avec plaisir, mais quand on lui demandait ce qu’elle faisait, elle le disait avec la plus grande simplicité, et grand eût été son étonnement si on lui avait dit que d’autres l’eussent avoué moins facilement.

Il ne faudrait pourtant pas croire que les fatigues et les humiliations ne lui coûtassent rien ; d’une nature très sensible, les larmes lui montaient facilement aux yeux. Elle assumait les travaux les plus rudes avec un véritable plaisir, mais ce plaisir était voulu, surnaturel, et “ l’on voyait les efforts qu’ils lui demandaient, surtout lorsque débordée de besogne, elle n’y pouvait suffire. Alors, il lui arrivait de pleurer, mais elle ne se plaignait jamais. ”

Non seulement elle acceptait avec joie les sacrifices et les humiliations, mais encore elle allait au devant d’eux. Quand elle voyait ses Sœurs occupées, elle s’unissait à elles, et comme elle était forte, elle aidait volontiers les plus faibles. “ Y avait-il un gros ouvrage, et n’avait-elle pas été appelée, dès qu’elle s’en apercevait, elle accourait avec la rapidité qui la caractérisait, dès qu’elle pensait pouvoir être utile. ”

Son
qu’on lui
de peine
qu’elle
des saint
et je ne
offices le

Elle
ments, n
s’était-ell
qu’elle p
nait-elle
rouge, et
une jolie
heureuse,

Voic
milité. A
il avait
vaient à
assister à

toutes en

Dieu
conduire
Arrivée d
tresse s’a
Assunta,
tres avec
cation de
victime.

Son humilité voulue était éclairée. Un jour qu'on lui demandait pourquoi elle se donnait tant de peine, elle répondit : " Mère Générale m'a dit qu'elle voulait que toutes ses filles deviennent des saintes. Je ne suis qu'une pauvre ignorante, et je ne peux me sanctifier qu'en remplissant les offices les plus bas. "

Elle ne pouvait pas supporter les compliments, ni même que l'on parlât d'elle ; peut-être s'était-elle aperçue de l'affectueuse admiration qu'elle provoquait chez ses Sœurs, et en surprénait-elle quelque expression, elle devenait toute rouge, et s'éloignait en répétant son refrain : " Ah ! une jolie bienheureuse que je fais, une jolie bienheureuse, " et elle riait d'elle-même.

Voici un tout petit exemple de sa paisible humilité. A l'occasion de la fête des saints Apôtres, il avait été permis aux postulantes qui se trouvaient à Rome d'aller avec quelques religieuses assister à la messe solennelle à Saint-Pierre, et toutes en étaient fort heureuses.

Dieu permit que la religieuse chargée de les conduire oubliât Sœur Assunta à la maison. Arrivée dans la rue avec ses postulantes, la Maitresse s'apercevant de l'absence de la pauvre Assunta, l'envoya chercher ; elle rejoignit les autres avec joie, mais elle ne demanda aucune explication de l'oubli dont elle avait failli être la victime.

La veille d'une fête, toutes les Sœurs se trouvaient être débordées d'occupations, et particulièrement Sœur Assunta qui, n'ayant même pas eu le temps de venir au repas, mangeait seule plus tard au réfectoire.

A ce moment-là arriva une personne qui, je ne sais vraiment à quel propos, se mit à lui faire de violents reproches. La pauvre petite, sans répondre une seule parole, se lève de table, baise la terre, et se retire. " Et moi, je pensais, dit Sœur Maria di Nostra Signora di Fede, qui était témoin de la scène, combien il lui avait fallu de vertu pour supporter ainsi une telle humiliation. "

C'était toujours par un **merci** et un sourire qu'elle répondait à un reproche ou à une observation quels qu'ils fussent, et quand elle était réprimandée pour une faute ou une erreur commise par d'autres, elle ne répondait rien. Les choses s'éclaircissant, si on lui demandait pourquoi elle n'avait rien dit, elle répondait : " Il est inutile de s'excuser. "

Cette soif d'humiliations et de pénitences remontait, comme nous l'avons vu, à sa première jeunesse.

Si l'obéissance le lui avait permis, Sœur Maria Assunta aurait voulu s'adonner à de grandes pénitences. Elle se mortifiait suffisamment en se soumettant, comme elle le faisait, à tant de sacrifices

et de tra
attachem

Bien
souffrants
ses Supé
rement d
Supérieur
qu'elle sa
tion. Ceti
être, nous
religieuse,
le dit sai
aller loin
sent à la r

De te
permission
tences cor
disait-elle,
sé. Elle r
pas à reve

Pour
l'épreuve
avec insta
périeure lu

" Sœu
gnes s'ape
et immorti
vous mang
ront servis

et de travaux pour l'amour de ses Sœurs, et par attachement pour son Institut.

Bien que jeune et forte, elle était souvent souffrante, aussi malgré ses demandes réitérées, ses Supérieures ne lui autorisèrent-elles que rarement des mortifications extraordinaires, et sa Supérieure Provinciale dit que c'est volontiers qu'elle sacrifiait à l'obéissance sa soif d'immolation. Cette joyeuse obéissance, plus que tout peut-être, nous révèle le véritable esprit de la jeune religieuse, et ses tendances, s'il est vrai, comme le dit sainte Thérèse, que les âmes destinées à aller loin dans la voie de la perfection se reconnaissent à la manière dont elles se laissent conduire.

De temps en temps, elle allait demander la permission de faire des jeûnes ou d'autres pénitences corporelles **en expiation de ses péchés** disait-elle, et presque toujours cela lui était refusé. Elle ne se troublait nullement, et ne tardait pas à revenir à la charge.

Pour juger de son esprit, elle fut soumise à l'épreuve suivante. Un jour qu'elle demandait avec instance de faire un certain jeûne, sa Supérieure lui répondit :

“ Sœur Maria Assunta, il faut que vos compagnes s'aperçoivent combien vous êtes gourmande et immortifiée, aussi aujourd'hui, par obéissance, vous mangerez des plats spéciaux qui vous seront servis. ”

“ Oui, ma Mère, reprit Sœur Maria Assunta, je le ferai pour Jésus. ”

Et de fait, au réfectoire, la bonne Sœur mangea tranquillement les mets qui lui furent servis en particulier.

Pour Jésus, elle eût fait n'importe quoi, et à chaque consolation comme à chaque contrariété, elle avait coutume de dire : “ Ce que Jésus veut, et comme Jésus veut. ”

Ces paroles, qui n'étaient que l'expression de sa pensée, prouvaient sa vertu ; elles montraient une âme qui se possède, et l'ardente charité dont elle était embrasée.

La charité a été la compagne de toute sa vie ; elle la possédait dès sa plus petite enfance ; elle la développa au cours de ses jeunes années, alors que sa vertu se formait dans le silence et le recueillement, alors que son âme s'orientait vers Dieu à mesure qu'elle se détachait du monde.

La loi divine, les préceptes de l'Eglise étaient gravés dans son cœur en caractères indélébiles, et formaient la norme de sa vie avec la Règle de son Institut qui vint s'y ajouter.

Comme nous l'avons dit, sa vie ne renferme pas de grandes choses dans le sens que l'on donne habituellement à ce mot ; on n'y voit ni miracles, ni actions prodigieuses, et pourtant, dans son humble carrière, Sœur Maria Assunta a vécu et est morte dans l'intime amitié du Seigneur. Quelle

leçon po
tenter d
rappelle
les enfa
ressembl
et la sin

Sœu
d'humbl
pira jam
l'amour
secret de

Sa c
constanc
part des
jusqu'au
à la fin
fera con

Que
gneur ?
ment de
lui dema
cation, e
pour moi

Il su
son rega
son visag

Ses l
gnie, par
Dieu et c

leçon pour tant d'âmes qui ne savent pas se contenter de leur position, et comme cette vie nous rappelle la prédilection de Notre-Seigneur pour les enfants, pour les petits, pour ceux qui leur ressemblent et qui Le servent dans l'innocence et la simplicité de leur cœur !

Sœur Maria Assunta vécut de petites choses, d'humbles désirs, de sacrifices intimes ; elle n'aspira jamais qu'à passer cachée et inaperçue. " Pour l'amour de Dieu, " disait-elle à tout, et voilà le secret de la fécondité de sa vie.

Sa charité se manifestait bien en toutes circonstances ; il est néanmoins certain que la plupart des actes qu'elle en fit resteront inconnus jusqu'au jour des éternelles récompenses, quand, à la fin du monde, Notre-Seigneur Lui-même les fera connaître à tous.

Que se passait-il entre son âme et Notre-Seigneur ? Nous l'ignorons, mais c'était certainement des choses ineffables, car, un jour qu'on lui demandait si elle était heureuse dans sa vocation, elle répondit : " Le Seigneur est si bon pour moi qui ne suis pas digne de tant d'amour ! "

Il suffisait de lui parler de Jésus pour que son regard prît une expression de joie, et que son visage s'enflammât.

Ses Sœurs cherchaient volontiers sa compagnie, parce qu'avec elle on parlait sans cesse de Dieu et de choses saintes.

Un soir qu'il y avait un repassage considérable à terminer, Sœur Maria Assunta demanda, ainsi qu'une autre Sœur, la permission de veiller jusqu'à ce que tout fût fini. Et Sœur Maria Consolata, sa compagne, rappelle ainsi cette soirée :

“ Tour le jour, nous avons travaillé à mettre en ordre la lessive, à repasser. Nous étions toutes deux bien fatiguées, et Sœur Maria Assunta me disait d'aller me reposer, qu'elle pouvait bien terminer seule. Il est vrai qu'il était fort tard, mais je ne voulus pas céder, d'autant plus que je me sentais toute ranimée et réconfortée par ses paroles, ses exemples et l'expression de son visage qui montrait si clairement la consolation qu'elle éprouvait en offrant ses fatigues et son repos à Notre-Seigneur, et c'est en travaillant de tout notre cœur, et en priant ensemble que nous passâmes la plus grande partie de la nuit. ”

Une autre Sœur dit : “ Nous recherchions volontiers la société de Sœur Maria Assunta, surtout dans les récréations, je tâchais toujours de me mettre auprès d'elle, quitte pour cela à sortir de mon rang. A peine cette chère compagne me voyait-elle qu'elle me disait : “ Ma Sœur, racontez-moi quelque chose du Bon Dieu !... ”

Mère Marie Alexandre, Supérieure de la maison de Florence, qui a beaucoup connu et aimé Sœur Maria Assunta, déclare :

“ E
et elle
grande
ne pas a
elle me
qu'elle é
mer, l'a
elle, car
roles éta
Elle
toujours
“ El
filiale en
pour les
casion, h
à rendre
choisir de
En 1
trée en r
“ Qu
faite, je s
core com
devrais t
cela n'est
très bon
sœur, la
comme sa
fusion, et
tude. ”

“ Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses, et elle manifestait surtout cet amour par la grande crainte qu'elle avait de l'offenser ou de ne pas assez travailler pour Lui. Plus d'une fois, elle me parla de cette grande crainte, et bien qu'elle éprouvât une certaine difficulté à s'exprimer, l'amour de Dieu devait être très fort en elle, car tout son aspect révélait ce que ses paroles étaient insuffisantes à rendre. ”

Elle fut toujours ferme dans les épreuves, toujours fidèle dans la piété et la ferveur.

“ Elle avait un grand respect et une dévotion filiale envers sa Supérieure, une charité illimitée pour les Sœurs. Je l'ai toujours vue en toute occasion, humble, patiente, déférente, toujours prête à rendre quelque service à la communauté, et à choisir de préférence ce qui était le plus fatigant. ”

En 1902, dans la cinquième année de son entrée en religion, elle écrivait à ses parents :

“ Quand je pense à la grâce que Jésus m'a faite, je suis toute confuse, car je ne sais pas encore comment je me trouve dans le cloître. Je devrais toujours être un modèle pour toutes mais cela n'est pas possible, parce que les autres sont très bonnes. Toutes me regardent comme leur sœur, la Révérende Mère Supérieure me traite comme sa fille ; c'est pour moi une véritable confusion, et je ne sais comment montrer ma gratitude. ”

Dans une autre lettre, elle dira à sa mère qu'il ne faut pas croire qu'elle ait à souffrir parce que toutes sont bonnes envers elle, et que depuis qu'elle est au couvent, elle n'a jamais essuyé de reproche, ni éprouvé de contrariété.

“ Je serais bien contente, ajoute-t-elle, si Dieu permettait pour moi la peine, parce qu'alors je souffrirais quelque chose pour son amour. ”

Et, pour montrer toujours davantage sa gratitude, elle s'efforce d'être docile, respectueuse, de se rendre utile autant qu'elle le peut. Dans maintes circonstances, elle fut le bras droit de sa Supérieure, et en toutes occasions, elle était le refuge de ses Sœurs. La charité de Sœur Maria Assunta était si connue que toutes recourraient à elle pour n'importe quel service, et à toutes elle répondait de son mieux.

Pour éprouver sans doute sa vertu, Dieu permit qu'elle eût à souffrir du caractère de quelques personnes qui étaient en charge avec elle; mais jamais on n'entendit sortir de ses lèvres une accusation ou une plainte.

Une Supérieure qui avait appris qu'une Sœur était trop exigeante vis-à-vis de Maria Assunta, et qu'elle la reprenait même parfois à tort, sut en même temps que la bonne Sœur ne voulait pas que personne reçût d'observation à cause d'elle, et qu'elle eût eu beaucoup de peine si cela avait été connu.

Scœ
d'or vis
montrai
elle ne
sent-elle
trouvai
Elle
mourut
Sœur q
votion
“ V
création
elle leu
distrain
“ C
l'une d'
de mou
Assunta
laver les
solumen
sion, et à
j'ai hont
pieds, et
“ T
saient, c
son : c'é
qui mon
porter d
du soir,

Sœur Marie Salvator nous parle de son cœur d'or vis-à-vis des religieuses. Quelle charité ne montrait-elle pas pour les Sœurs malades ! Jamais elle ne se lassait d'être à leur chevet, et lui eussent-elles demandé cent fois son aide, elles la trouvaient toujours aussi tranquille et souriante.

Elle soigna longtemps une vieille Mère qui mourut contente et résignée, " grâce à notre bonne Sœur qui l'assista avec une patience et une dévotion édifiantes. "

" Volontiers, elle se privait de repos et de récréation pour aller tenir compagnie aux malades ; elle leur racontait des histoires gaies pour les distraire. "

" Comme je me trouvais très fatiguée, dit l'une d'entre elles, des bains de pieds avec farine de moutarde me furent ordonnés. Sœur Maria Assunta m'apporta l'eau et voulait elle-même me laver les pieds. Je refusai, je ne voulais pas absolument y consentir ; ce fut une vraie discussion, et à la fin, je dus me laisser faire. Maintenant j'ai honte de penser que cette sainte m'a lavé les pieds, et peut-être se le rappelle-t-elle en paradis.

" Tandis que le soir, ses compagnes se reposaient, on entendait aller et venir dans la maison : c'était Maria Assunta qui faisait l'infirmière, qui montait et descendait les quatre étages pour porter de la tisane aux malades : à onze heures du soir, elle n'était pas encore couchée. "

Quand elle était chargée de la cuisine, elle s'appliquait à servir les repas bien chauds, et il y avait des soirs où elle était tellement fatiguée qu'il lui était impossible de manger. Mais si sa Supérieure le lui ordonnait, elle essayait aussitôt de le faire par obéissance.

Elle fut pour ses compagnes, et surtout pour les plus jeunes, une sage conseillère. Une de ces dernières raconte que les premiers jours après son départ de la maison paternelle et son arrivée au couvent, elle avait été fortement tentée de quitter l'Institut pour retourner dans sa famille ; elle en parla à Sœur Maria Assunta qui était alors également postulante. " Celle-ci, comme une bonne religieuse, essaya avec beaucoup de raison, de me détourner de cette vilaine résolution. Avec l'aide de Dieu, l'horizon ne tarda pas à s'éclaircir, et nous fîmes ensemble nos premiers vœux.

" Ce jour-là, Sœur Maria Assunta me demanda si j'étais contente : " Maintenant, ajouta-t-elle, il nous faut travailler de toutes nos forces à rester bien fidèles à Jésus comme nous le Lui avons promis ce matin. Prions toujours l'une pour l'autre. "

Une autre religieuse parlant de la charité de Sœur Maria Assunta dit : " Travaillant avec une Sœur à un même ouvrage, une difficulté s'éleva entre nous, et nous eûmes une petite discussion. Assunta qui était présente n'avait pas ouvert la

bouche, sentimer Sœur ma altéré. "

" D mement sonne d animaux

Son principe d'années

" So d'obéissament el à tous ce l'occasion pas en ell aucun ca opinion,

pre. Tou elle fut térieures

Quar par Sœur roïque.

Florence, leur mieu qu'elle et des jupor

bouche, mais on voyait aisément que ce léger dissentiment lui avait énormément déplu, et une autre Sœur me fit observer que son visage en était tout altéré. ”

“ D’un cœur très sensible, elle aimait extrêmement ses Sœurs ; elle n’excluait d’ailleurs personne de sa charité séraphique, pas même les animaux qui lui étaient confiés. ”

Son admirable obéissance fut certainement le principe des immenses progrès qu’elle fit en peu d’années dans la vie religieuse.

“ Sœur Maria Assunta pratiquait le vœu d’obéissance avec une rare perfection ; non seulement elle obéissait aux Supérieures, mais encore à tous ceux qui se trouvaient avoir le pouvoir ou l’occasion de lui commander. On ne distinguait pas en elle le moindre indice d’amour-propre, et en aucun cas, elle ne se permettait d’exprimer son opinion, de crainte de faire par là sa volonté propre. Toujours elle eut une prompte obéissance, et elle fut toujours admirablement soumise à ses Supérieures. ”

Quand au vœu de pauvreté, il fut pratiqué par Sœur Maria Assunta d’une manière presque héroïque. Au commencement de la fondation de Florence, comme les Sœurs devaient pourvoir de leur mieux à leurs vêtements, il arriva souvent qu’elle eût de vieilles robes, des tabliers rapiécés, des jupons qui n’étaient plus que des mosaïques

de couleurs, et même peu convenables disent les notes, mais peu lui importait.

L'endroit où elle couchait ne pouvait vraiment pas porter le nom de chambre, car ce n'était qu'une espèce de vestiaire où les Sœurs déposaient leurs vêtements de travail avant de se rendre aux exercices de la vie commune. Sœur Maria Assunta était enchantée de cet étrange réduit parce qu'il lui rappelait l'étable où Notre-Seigneur avait voulu naître.

Bien qu'elle fût très soigneuse et qu'elle aimât la propreté, qui était une de ses petites vertus, elle ne s'occupait que peu d'elle-même, surtout, comme nous l'avons laissé entrevoir, en ce qui concernait le vêtement. Sous ce rapport, elle acceptait tout ce qui lui était donné, et elle pensait que ce qui lui était enlevé ou refusé ne l'était que par justice envers elle.

Personne ne se souvient de lui avoir entendu rien réclamer ni pour la nourriture, ni pour le vêtement, ni pour aucune autre chose, et si parfois, en vue de ses charges, on lui ordonnait ce qu'il y avait de plus vieux et de plus usé, elle l'acceptait, non seulement sans difficulté, mais encore, elle semblait croire que c'était précisément ce qu'il lui fallait.

“ Savez-vous que dans mon office, je gâche tout, ” disait-elle, si on lui offrait quelque chose en bon état, et elle demandait comme une grâce

qu'on n
Po
vation,
même
offert.

A
donné
compag
lui avai
toujours
immédia
peut-être
fication.

Lor
les prov
Elle tra
faire des
petits.
et elle r
quinze c
professe
Sœur M
mande c
de fil. ”

Sœu
elle un é
cienne q
perfectio
état.

qu'on mît pour elle de côté ce qui était au rebut.

Pour la nourriture, jamais la moindre observation, que ce fût bon ou mauvais, elle semblait même ne faire nulle attention à ce qui lui était offert.

A une fête de l'Institut, le repas ayant été donné par une pieuse bienfaitrice, une de ses compagnes lui demanda, au *Deo gratias*, s'il lui avait plu. Elle répondit : " Oui, oui, c'est toujours bon ; mais qu'y avait-il donc ? " Mais immédiatement, elle rougit à la pensée qu'on allait peut-être s'apercevoir de son esprit de mortification.

Lorsqu'elle était à la cuisine, on eût dit que les provisions se multipliaient entre ses mains. Elle traitait bien la communauté, car elle savait faire des économies en utilisant les restes les plus petits. Elle ne laissait absolument rien perdre, et elle ramassait jusqu'aux petits bouts de fil de quinze centimètres de longueur seulement. Une professe l'ayant remarqué dit, un jour, devant Sœur Maria Assunta, en la regardant : " Je me demande ce qu'elle veut faire avec tous ces bouts de fil. "

Sœur Maria Assunta se tut, mais ce fut pour elle un étonnement de voir une religieuse plus ancienne qu'elle, qui ne connaissait pas encore la perfection d'une des principales vertus de son état.

Au moment du grand concours des pèlerinages à Rome pour l'Année Sainte en 1900, les Franciscaines Missionnaires de Marie eurent la charité d'hospitaliser cinq cents pèlerins portugais dans leur vaste maison de la Via Giusti, mais comme pour tant de personnes, le linge faisait défaut ainsi que le couchage, la Supérieure dut recourir à la maison de Grottaferrata, et pendant quelques jours les Religieuses du Noviciat durent faire le sacrifice de leurs couvertures et de leurs oreillers. La Sœur qui rappelle ceci ajoute : " Comme j'étais peu mortifiée, je commençai par récriminer quand je vis qu'on emportait mon oreiller. Sœur Maria Assunta s'en aperçut, et me dit à voix basse : " Patience, ma Sœur, notre Père saint François a reposé sa tête sur une pierre dure, ne pourrions-nous pas dormir sur une paille ? "

Tous ceux qui ont connu Sœur Maria Assunta peuvent dire que la pureté était son plus bel et admirable ornement. Il suffisait de la regarder pour s'en rendre compte ; elle avait un œil si limpide, un sourire si pur. Elle rougissait pour la moindre chose, " et en écoutant ses confidences ingénues, dit une de ses Supérieures, on imaginait aisément qu'une telle créature ne devait pas avoir perdu l'innocence baptismale. "

Dans sa jeunesse, alors qu'elle vivait dans le monde, elle s'était soumise à une discipline sé-

vère, et tences e chez un

Ent croître. coup de à notre : la rendi puisqu'Il année.

Deu mière pr désignée Nom de récente. car il es cements éprouvée.

vère, et elle avait adopté un régime de pénitences et d'austérités qui eût semblé admirable chez un vieux cénobite.

Entrée en religion, sa perfection ne fit que croître. Elle mourut à la fleur de l'âge ; beaucoup de vertus ont rendu sa vie admirable, mais, à notre avis, l'humilité et la pureté sont celles qui la rendirent digne d'aller si rapidement à Dieu puisqu'Il l'appela à Lui dans sa vingt-septième année.

Deux années s'étaient écoulées depuis sa première profession quand Sœur Maria Assunta fut désignée par l'obéissance pour la maison du Saint Nom de Jésus, à Florence, qui était de fondation récente. Ce choix n'était pas l'effet du hasard, car il est naturel de prendre pour les commencements d'une maison les religieuses d'une vertu éprouvée.



Sœur
en novembre
spécial,
de la vie
en elle
qu'elle p
deur et u
complisse

Dur
à Floren
aida à la
du jardin
enfants à
bre de la
son ; elle
considéra
faisait to
remarqu



CHAPITRE V

Progrès dans la vie religieuse

Départ pour la Chine

Sœur Maria Assunta partit pour la Toscane en novembre 1902. Ici non plus sa vie n'a rien de spécial, et ses actions ne sortent pas du cadre de la vie commune. Il n'y avait d'extraordinaire en elle que son humilité, sa simplicité, le soin qu'elle prenait de rester cachée, une grande ardeur et un admirable esprit de sacrifice dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

Durant les deux ans et demi qu'elle passa à Florence, elle eut une quantité d'offices. Elle aida à la lessive ; elle fut chargée du repassage, du jardinage, de l'infirmierie. Elle conduisait les enfants à l'école ; elle avait la charge de la chambre de la Supérieure et du nettoyage de la maison ; elle mettait la main à tout : la besogne était considérable, et les Sœurs peu nombreuses. Elle faisait tout avec un zèle ardent et une habileté remarquable, sans lesquels il serait impossible

de comprendre comment elle pouvait arriver à tout.

Les Sœurs, qui en étaient dans l'admiration, lui demandaient comment elle pouvait suffire à tant de choses, alors elle répondait en souriant que "pourtant elle ne faisait jamais qu'une chose à la fois".

"Ce qui est certain, dit une de ses compagnes, c'est que, le samedi soir, tout était en ordre ; on voyait tout de suite qu'on était à la veille d'une fête."

Outre ces vertus extérieures qui rendaient sa conduite si édifiante, elle cultivait aussi la vie intérieure dans laquelle elle était très avancée. Malgré sa jeunesse, son attitude de vraie religieuse frappait tout le monde, surtout à la chapelle où elle était si recueillie, si pieuse, sans affectation, et où sa ferveur devant le Très Saint-Sacrement était admirable.

Pendant la récitation du Saint Office, elle était parfois si lointaine, elle avait un visage si animé, que celles qui l'observaient supposaient qu'elle devait avoir quelque céleste vision.

Une personne qui a connu Sœur Maria Assunta pendant son séjour à Florence, déclare l'avoir vue absorbée comme si elle eût été vraiment en extase ; elle n'en dit rien alors, de crainte que la Sœur pût en avoir de la peine si cela lui revenait aux oreilles.

On
entre les
indiffère
sonnelles
lation q
fatigants
cesse so
mis tout
Sœu
méritait
rieure, et
préférenc

Aya
demanda
donna c
Elle allai
son inca
tandis q
douceur e
vée le cc
rut comm
infirmière

A F
l'obéissanc
consolatio
la pauvre
vie de pér
cordé, ma
sens de tou

On remarquait en elle un abandon complet entre les mains de la Providence, et sa parfaite indifférence dans tout ce qui la concernait personnellement prouvait sa grande foi. La consolation qu'elle rencontrait dans ses humbles et fatigants offices faisait penser qu'elle agissait sans cesse sous le regard de Celui en qui elle avait mis toute son espérance.

Sœur Maria Assunta fut très aimée, et elle le méritait bien par son attitude envers sa Supérieure, et sa manière d'être envers ses Sœurs sans préférence, ni acception de personnes.

Ayant eu à s'occuper d'une Sœur dont l'état demandait des soins difficiles, Maria Assunta donna de remarquables preuves d'abnégation. Elle allait jusqu'à s'accuser d'avoir provoqué, par son incapacité, les impatiences de la malade; tandis qu'au contraire, il est certain que sa douceur et sa charité obtinrent à la pauvre éprouvée le courage et la résignation, car elle mourut comme un ange entre les bras de sa bonne infirmière.

A Florence, comme partout, elle pratiqua l'obéissance de si remarquable façon qu'elle fut la consolation de toutes ses Supérieures. Elle aimait la pauvreté et désira beaucoup s'adonner à une vie de pénitence, ce qui ne lui fut pas toujours accordé, mais on voyait qu'elle savait mortifier ses sens de toutes manières et commander à la nature.

Elle n'avait pas encore vingt-cinq ans que déjà elle était une religieuse exemplaire et parfaite.

Ce fut durant son séjour à la maison du Saint Nom de Jésus qu'elle fut reçue à la profession des vœux perpétuels. Date mémorable dans sa vie religieuse, et à laquelle elle s'était préparée avec tous ses soins. Voici ce qu'elle écrivit alors à sa Mère Générale :

“ Florence, 8 décembre 1903.

“ Très Révérende Mère Générale,

“ Il y a aujourd'hui plus de trois ans du jour de ma profession première, et j'espère de la bonté de Dieu et de la charité de la Très Révérende Mère qu'elle voudra bien m'admettre aux vœux perpétuels.

“ Je connais mon indignité, mais j'écris ceci parce qu'autrement je craindrais de ne pas faire ce que Dieu veut de moi, tandis que je Le remercie toujours de m'avoir appelée à la vie de l'obéissance. Ce que je ressens, je le dis aussitôt à ma Supérieure, et je suis contente. C'est pourquoi je veux dire encore autre chose. En pensant à l'amour que Jésus m'a montré en m'appelant à l'état religieux, et en me faisant recevoir par votre charité, je crains de ne pas correspondre aux grâces reçues, et je désire faire un autre vœu.

Je dema
Mère, p
c'est fai
lation.

toutes r
même le
sible po
voudrais
de Dieu
plaira le

“ Je
l'Enfant
que vou

“ Et
vous de

“ F

C'es
tenu l'a
prière po
après sa

“ M
par l'int
je fais v
me conse
Jésus, av
que je fe

Je demande la permission à la Très Révérende Mère, parce que faire la volonté des Supérieurs, c'est faire la volonté de Dieu, et c'est ma consolation. Je voudrais consacrer au Cœur de Jésus toutes mes pensées, mes paroles, mes actions, même les plus ordinaires, et faire tout mon possible pour correspondre aux grâces reçues. Je voudrais me mettre tout entière entre les mains de Dieu afin qu'Il dispose de moi comme il Lui plaira le mieux.

“ Je demande à la Vierge Immaculée et à l'Enfant Jésus de vous accorder toutes les grâces que vous désirez.

“ En baisant affectueusement votre main, je vous demande de me bénir.

“ Votre indigne fille,

“ Sœur Maria Assunta,

“ Franciscaine Missionnaire de Marie. ”

C'est sans doute en ce moment qu'ayant obtenu l'autorisation désirée, elle écrivit cette prière pour la réciter chaque jour. On la retrouva après sa précieuse mort :

“ Mon Dieu, aidée de votre sainte grâce et par l'intercession de l'Immaculée Vierge Marie, je fais vœu de faire tout par amour pour Dieu, me consacrant pour toujours au Sacré-Cœur de Jésus, avec toutes les pensées, toutes les actions que je ferai durant ma vie, ainsi que toutes les

prières qui se feront pour moi après ma mort, afin que le Sacré-Cœur de Jésus en dispose comme Il lui plaît.

“ S. Maria Assunta, F. M. M. ”

Nous ne sommes pas étonnés de l'édification que sa lettre causa à la Mère Générale, et la bonne conduite de Sœur Maria Assunta étant connue de tous, son désir de s'attacher définitivement à l'Institut fut promptement exaucé. La cérémonie de la profession eut lieu dans la maison de Florence où elle se trouvait, le 13 février 1904, jour où l'on célébrait alors la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes.

Il est aisé d'imaginer les sentiments et la joie de ce cœur qui avait tant désiré de s'unir à Jésus, au jour de sa consécration perpétuelle.

Quand sa Supérieure lui avait dit d'entrer en retraite pour se préparer à cette grande solennité, elle avait éprouvé une telle émotion qu'elle s'était presque évanouie.

Ses compagnes se rappellent que le jour de sa profession, elle était comme hors d'elle-même de bonheur. Sœur Maria Cesarina di San Francesco nous dit : “ Nous étions sept à faire partie de la cérémonie, et Sœur Maria Assunta disait que nous devons être les sept allégresses de la Vierge, et beaucoup d'autres belles choses sur le nombre sept. J'étais la plus jeune ; je prenais le voile

de post
jamine,
Voi
ses pare

“ Je
belle nou
et une g
depuis l
toujours
de chaste
exprimer
l'imaginer
Sainte V
nérale et
à la prof
qui a tant
le fruit
cette bon
moi ; et
votre fille
Hier, je
et j'ai de
le champ
faute vol

de postulante ; elle me disait que j'étais la benjamine, et les autres des privilégiées.”

Voici en quels termes elle annonce sa joie à ses parents :

“ Florence, 14 février 1904.

“ Très chers Parents,

“ Je viens avec cette lettre vous apporter une belle nouvelle. Jésus m'a accordé une grande joie et une grâce que je désirais, et que je demandais depuis bien longtemps : hier, je me suis pour toujours unie à Lui par les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Je ne peux pas vous exprimer ma joie, et vous ne pouvez pas vous l'imaginer. Je remercie Dieu d'abord et la Très Sainte Vierge, puis la Très Révérende Mère Générale et ma bonne Supérieure qui m'ont admise à la profession religieuse. Je remercie notre curé qui a tant fait pour moi, aujourd'hui je récolte le fruit de ce qu'il a semé. Faites-lui part de cette bonne nouvelle ; j'espère qu'il priera pour moi ; et vous aussi, très chers parents, priez pour votre fille, afin qu'elle reste fidèle jusqu'à la mort. Hier, je me suis offerte en victime pour l'Eglise, et j'ai demandé à Dieu de me faire mourir sur le champ si je devais commettre la plus petite faute volontaire. Il est vrai que je suis bien

faible, mais j'attends tout de l'aide de Dieu par l'intercession de la Très Sainte Vierge. Quant à vous, très chers parents, soyez certains que Dieu vous récompensera de m'avoir rendue à LUI.

“ Je vous salue de cœur ainsi que mes frères, mes sœurs, et tous ceux qui demandent de mes nouvelles.

“ Je vous baise la main, et je demande votre bénédiction.

“ Je vous laisse avec Jésus, Marie, Joseph, et Notre Père, saint François.

“ Votre fille très affectionnée,

“ Sœur Maria Assunta,

“ Franciscaine Missionnaire de Marie. ”

Pendant ce temps-là mûrissait dans l'esprit d'Assunta une idée qui y était entrée depuis longtemps, et qui y avait pour ainsi dire germé en même temps que sa vocation. Déjà à diverses reprises, elle avait manifesté le désir d'être envoyée en Mission ; elle disait qu'elle se sentait appelée à consacrer toute sa vie au service du prochain.

Dans une lettre adressée à la Mère Générale aussitôt après son admission dans l'Institut, Sœur Maria Assunta s'accuse d'une faute, c'est d'avoir désiré d'aller faire la quête et de soigner les malades, parce qu'elle ne se jugeait pas digne d'une telle grâce : “ Mais maintenant, je suis tranquille, disait-elle, parce que si Dieu veut, Il inspirera

aux Sup
et où ce

Bie

Dieu, e
des Sup
désir à
Maria

sions ;
enverrie
rante. .
ment où
pétuels,
sûre de
reprit :

Dep

mulé sa

“ Je

poser un
mon ent
jusqu'à
mon ind
viens vo
quand il
pour le

aux Supérieures de m'envoyer dans les Missions, et où ce sera le meilleur pour mon âme. ”

Bien qu'absolument soumise à la volonté de Dieu, et qu'elle attendît patiemment la décision des Supérieures, elle parlait continuellement de son désir à ses compagnes ; l'une d'elle dit : “ Sœur Maria Assunta nous entretenait souvent des Missions ; elle disait, en soupirant, que vous ne l'y enverriez jamais, parce qu'elle était trop ignorante... Je l'encourageais à espérer, et au moment où elle se préparait à prononcer ses vœux perpétuels, je lui dis que dorénavant, elle pouvait être sûre de partir ; alors ouvrant ses deux bras, elle reprit : “ Si c'était vrai ! ... ”

Depuis quelque temps déjà, elle avait formulé sa demande dans cette lettre :

“ Florence, 1^{er} janvier 1904.

“ Très Révérende Mère Générale,

“ Je viens avec un respect tout filial vous exposer un désir que j'ai eu dès les premiers jours de mon entrée dans l'Institut. Je n'ai pas osé l'écrire jusqu'à ce jour, mais je m'y décide enfin, malgré mon indignité. Je prends donc courage, et je viens vous demander de vous souvenir de moi quand il y aura un départ, et tout particulièrement pour le soin des lépreux... ”

Les léproseries sont, comme nous l'avons dit, le champ d'action le plus ardemment désiré par les Franciscaines Missionnaires de Marie, et leurs léproseries ne sont pas assez nombreuses pour satisfaire leur soif de dévouement et de sacrifice.

La Mère Générale, qui avait déjà ses vues sur Sœur Maria Assunta, accueillit sa demande qui venait fort à propos, car on préparait précisément alors un départ de Franciscaines pour la Chine, pour cette Mission qui tient tant au cœur de l'Institut depuis qu'elle a été consacrée par le sang de sept de ses membres.

Quelques jours après sa profession, sa Supérieure, la Mère Marie-Alexandre, lui communiqua l'ordre de départ :

“ J'attendis, dit-elle, l'heure de la récréation, et je fis deviner le nom de la Sœur qui avait été choisie pour les Missions. Les compagnes de Maria Assunta qui connaissaient son désir, la nommèrent aussitôt, mais elle n'y pouvait croire. Quand elle en fut bien certaine, afin de dissimuler son émotion et les larmes qui lui montaient aux yeux, elle se mit à déclamer une petite chanson qu'elle avait composée pour ma fête, avec un entrain et une ardeur dont personne ne l'eût crue capable. ”

“ Ses compagnes qui s'amusaient de l'entrain qu'avait ce soir-là Sœur Maria Assunta, cherchèrent alors à lui faire croire que tout cela n'était qu'une plaisanterie, que sa Supérieure avait voulu

la taquie

partir,

“ Comme

Mission

l'autre. ”

sincère

Après

part, et

“ E

où nos S

“ E

“ Certain

mais si l

j'aurais

Cette

une des

et elle la

tances le

Ce 1

Sœurs qu

de la rela

une de s

“ Le

à Floren

Sœur Ma

Missions

dernière,

nous par

ma comp

la taquiner, que ce n'était pas elle qui devait partir, etc. Elle ne s'en troubla nullement : " Comme Dieu veut, disait-elle, ou ici ou dans les Missions, je suis contente d'une façon comme de l'autre." Et l'on voyait bien que c'était l'expression sincère de sa pensée. "

Après la récréation, la Supérieure l'appela à part, et lui dit :

" Etes-vous contente d'aller à l'endroit même où nos Sœurs ont été martyrisées ?

" Et Sœur Maria Assunta de répondre : " Certainement, ma Mère, je suis bien contente, mais si Dieu avait voulu que je reste à Florence, j'aurais été tout aussi contente. "

Cette union parfaite à la volonté divine était une des grandes vertus de Sœur Maria Assunta, et elle la manifesta constamment dans les circonstances les plus importantes de sa vie.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle quitta les Sœurs qui l'aimaient beaucoup. Voici un passage de la relation de Mère Maria Angelina de la Croix, une de ses compagnes de voyage :

" Les premiers jours de mars 1904, je me rendis à Florence avec une Sœur destinée à remplacer Sœur Maria Assunta qui devait partir pour les Missions de la Chine. Je ne connaissais pas cette dernière, mais elle me plut dès l'abord. Quand nous partîmes ensemble pour Rome, j'observai ma compagne qui prenait congé de ses Sœurs.

Toutes vinrent l'embrasser ; elle les salua avec simplicité et tendresse, et jusqu'à la fin, elle écouta avec beaucoup de respect les derniers avis de la Supérieure. Au réfectoire, tandis que nous déjeûnions, un peu avant notre départ, j'aperçus deux grosses larmes qui descendaient le long de ses joues ; je la regardai et elle me sourit au travers de ses larmes. Puis je ne la vis plus pleurer. Durant le voyage, elle se montra d'une si agréable simplicité que je me sentis immédiatement de la sympathie pour elle. Je lui fis diverses demandes en cherchant de savoir si elle était contente d'aller dans les lointaines Missions de Chine. Elle me répondit qu'à Florence sa Supérieure et ses compagnes l'aimaient bien, mais que depuis longtemps elle désirait aller en Mission, et que du reste puisque les Supérieures en avaient ainsi décidé, c'est que ce devait être la volonté de Dieu.

“ Comme je l'ai déjà dit, je n'avais pas le bonheur de connaître Sœur Maria Assunta, mais j'ai conservé d'elle et de ce voyage une impression qui n'est pas encore évanouie. Je me rappelle même avoir écrit à ma Supérieure un petit mot pour lui dire que je regardais comme une grâce d'avoir été pendant quelque temps en compagnie d'une Sœur comme celle-là. ”

A Rome, ses anciennes compagnes lui firent grande fête, et la comblèrent de médailles, de statuettes et d'autres petits cadeaux. Quelques-

unes lui
d'aller a
nos Sœur
sunta ne
gnait bi
faire cor
que l'ita

Que
pour par
de guerr
me-Orier
Japonais
le visage
leurs Su
sans préc
d'envie c
avec le f
du mart

Avan
par le S
qu'elles a
des Missi
vant s'en
seph, elle
de l'Eglise
accueillit

Avan
tes. Sœur
elle tenait

unes lui demandaient si elle n'avait pas peur d'aller au milieu des Chinois, et là précisément où nos Sœurs avaient été massacrées. Mais Maria Assunta ne s'agitait pas pour si peu; ce qu'elle craignait bien davantage c'était de ne pouvoir pas se faire comprendre des Chinois, car elle ne parlait que l'italien et un peu le français.

Quelques compagnes l'attendaient à Rome pour partir avec elle, le 19 mars. Malgré les bruits de guerre et de révolution qui arrivaient d'Extrême-Orient, car c'était pendant la guerre Russo-Japonaise, les bonnes religieuses se mirent en route, le visage joyeux et le cœur plein d'espérance, mais leurs Supérieures et leurs Sœurs n'étaient pas sans préoccupation, et c'est avec une crainte mêlée d'envie qu'elles voyaient partir ces chères Sœurs, avec le front auréolé de l'apostolat, et peut-être du martyre.

Avant de quitter Rome, elles furent reçues par le Saint-Père qui, en les bénissant, leur dit qu'elles allaient au-devant de la tribulation. Un des Missionnaires répondit à Sa Sainteté que devant s'embarquer le jour de la fête de saint Joseph, elles offriraient leur sacrifice pour la gloire de l'Eglise et le Souverain Pontife. Sa Sainteté accueillit avec bénignité cette offrande.

Avant le départ on photographia les partantes. Sœur Maria Assunta ne voulait pas poser; elle tenait la tête baissée, et pour lui faire lever les

yeux, on lui fit regarder une image de l'Enfant-Jésus.

Les péripéties et les impressions de ce long voyage sont racontées ingénûment dans une lettre de Sœur Maria Assunta à ses Sœurs de Florence. Elle n'est pas datée, mais d'après son contenu, on voit qu'elle a été écrite à Bombay dans les premiers jours d'avril. En voici une partie :

“ Révérende Mère et chères Sœurs,

“ Je pense que mes barbouillages vous feront un peu rire pendant la récréation. Maintenant que nous voici arrêtées, je veux vous donner quelques nouvelles. Avant de partir de Rome, nous avons été voir le Saint-Père et beaucoup d'églises. Puis la Révérende Mère Vicairé nous a donné un souvenir à chacune ; elle nous a lu le coutumier des voyageuses, en nous recommandant d'obéir à la Mère Lucienne qui dirige notre voyage et qui est très bonne. Nous sommes parties de Rome, le 19 mars au matin, et le soir, nous nous embarquions sous la protection de saint Joseph. Quand j'ai vu la mer pour la première fois, j'ai fait un bon acte de contrition, et assise dans la petite barque qui nous conduisait au bateau, j'ai pris dans mes mains l'image de saint Antoine et de saint François en me recommandant à eux. La première journée sur le

bateau s
gea ; en
et j'en f
l'effet qu
quand je
la tête n
les côtés.
où je sui
muer et s
et nous a
l'air. Il f
Nous av
bateau ;
ne trava
vent l'Av
mauvaise.
chez les
orphelinat
suis confe
français, j
n'y avait
avoir de n
se sera co
“ Con
demi-vêtu
ner pour
Nous avo
des pierre
ques fleurs

bateau se passa très bien, mais le soir, cela changea ; en un instant tout le monde devint malade, et j'en fus tout étonnée, car je ne savais pas l'effet que faisait la mer. Mais le lendemain, quand je me suis levée, je ne me tenais pas debout ; la tête me tournait, et le bateau allait de tous les côtés. Aussi, je suis retournée dans la cabine où je suis restée pendant quelques jours sans remuer et sans pouvoir manger. Puis la mer changea, et nous avons pu monter sur le pont pour prendre l'air. Il faisait un peu chaud dans la Mer Rouge. Nous avons passé en tout dix-sept jours sur le bateau ; nous priions, nous parlions, mais nous ne travaillions presque pas ; nous récitons souvent l'*Ave Maris Stella*, surtout quand la mer était mauvaise. Maintenant nous sommes aux Indes, chez les Sœurs de la Sainte-Croix qui ont un orphelinat, et qui font beaucoup de bien. Je me suis confessée ici un peu en italien, un peu en français, pour faire mes Pâques. Sur le bateau, il n'y avait pas de prêtre, et nous n'avons pas pu avoir de messe, même le jour de Pâques. Jésus se sera contenté de notre désir.

“ Comme c'est étrange de voir ici les gens à demi-vêtus. Nous avons été un jour nous promener pour prendre l'air, car il y a la peste ici. Nous avons été sur une colline où se trouvent des pierres couvertes de vernis rouge, et quelques fleurs sous une cabane faite de bâtons. Les

gens d'ici disent que cette cabane est leur église, et que les pierres sont leur dieu. Je ne pouvais pas le croire, quand voici quatre Hindous qui arrivent, et qui font de grandes génuflexions devant cette pierre en baisant la terre, et en se frottant le front avec le vernis rouge. Cela fait de la peine de voir cela, et en même temps cela excite la ferveur. Quand nous voyons le recueillement avec lequel ils baisent ces pierres, nous devons nous dire : que ne devrions-nous pas faire pour Jésus ?

“ Le bateau part le 16 courant (d'avril), mais auparavant il nous faut voir le médecin à cause de la peste.

“ La Mère Supérieure avait raison de me dire qu'en Chine le démon avait un grand pouvoir ; je m'aperçois déjà qu'il voudrait bien mettre ses cornes dans mes affaires en me faisant m'imaginer que je n'arriverai pas en Chine, que je dois rester en route ou retourner en Italie. On dit aussi qu'en Chine, il y a la guerre. Mais je ne veux pas m'inquiéter à l'avance ; et puis, ce que Jésus voudra, je le veux aussi, surtout maintenant qu'il m'a accordé la grâce de m'unir à Lui pour la vie. Je remercie les Sœurs des prières qu'elles ont faites pour moi pendant le voyage ; je prierai pour elles, afin qu'elles deviennent toutes saintes.

“ Que la Mère Supérieure veuille bien oublier

le mauve
Je la pri
chacune

“ Tr

“

Après
les Missi
s'y repos
prirent le
Maria As
au Nord

La d
cienne de
Sœur Ma

“ Je
notre dép
de trois
constance
humble e
tion de p
rence, et
fatigues
contra.
entendue
reuse et
à porteurs

le mauvais exemple que j'ai donné à ses filles. Je la prie de me bénir encore une fois. Je salue chacune des Sœurs.

“ Très affectueusement en J. M. J. N. P. S. F

“ Sœur Maria Assunta,

“ Franciscaïne Missionnaire de Marie. ”

Après un long voyage de quarante-six jours, les Missionnaires arrivèrent à Tché-Fou, et elles s'y reposèrent environ une semaine, puis elles reprirent le chemin de leur destination qui était pour Maria Assunta le lointain Chan-Si, presque tout au Nord de la Chine.

La directrice du voyage, la Mère Marie Lucienne de Jésus nous donne cette appréciation sur Sœur Maria Assunta :

“ Je connaissais à peine cette Sœur avant notre départ. Pendant ce si long voyage de près de trois mois, elle s'est montrée en toutes circonstances, parfaite religieuse ; mais elle était si humble et si silencieuse qu'elle n'attirait l'attention de personne. Ce fut toujours avec indifférence, et même avec joie qu'elle accueillit les fatigues et les nombreux sacrifices qu'elle rencontra. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendue se plaindre, même pendant la douloureuse et pénible étape de huit jours en chaise à porteurs qu'il fallait faire alors pour arriver à

Tai-yuen-fou. Une seule fois, je la vis pleurer, et je sus par une autre religieuse que sa compagne de chaise lui avait fait de la peine, mais la bonne Maria Assunta ne dit rien pour accuser la Sœur en question, et encore bien moins pour demander de changer de compagne. Je remarquais qu'elle souffrait beaucoup dans les auberges chinoises, mais elle ne le disait à personne. Elle venait seulement m'avertir de ce qui lui arrivait ainsi qu'à ses compagnes, mais sans jamais se plaindre. Bref, je peux déclarer que pendant notre voyage en Chine, Sœur Maria Assunta s'est montrée religieuse édifiante et compagne agréable avec sa simple et constante bonne humeur."

La destination définitive de Sœur Maria Assunta fut la maison de saint Pascal Baylon à Tung-eul-keou, où elle passa les derniers mois de sa courte vie.



Les

évang
ciscail
la fin
I
sionn
elles
posto
La de
en 19
chréti
et se
dans
de M
elles
temps
L
leva c
rent c



CHAPITRE VI

Les dernières nouvelles de Sœur Maria Assunta

Le Chan-Si, région éloignée de la Chine, évangélisé depuis des siècles par les Pères Franciscains, a été érigé en Vicariat Apostolique vers la fin du dix-huitième siècle.

En 1898, les religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie allèrent y rejoindre les Pères ; elles y partagèrent avec eux les fatigues de l'apostolat qui furent couronnées par le martyre. La dernière révolution ou persécution des Boxeurs en 1900, dans laquelle périrent des milliers de chrétiens, trois évêques, quelques missionnaires et sept religieuses, a écrit une page admirable dans l'histoire des Franciscaines Missionnaires de Marie. En effet, le 9 juillet 1900, sept d'entre elles versèrent leur sang pour la foi, en même temps que des évêques et des prêtres.

La tempête s'étant éloignée, la mission se releva de ses ruines, et de nouveaux ouvriers vinrent combler les vides.

Sœur Maria Assunta y rejoignit ses Sœurs dans l'été de 1904, et aussitôt elle se mit à l'œuvre, pleine de courage et d'espérance.

Mais sa couronne était déjà prête, et les notes de ses Sœurs vont nous faire connaître sa vie qui, bien que le cadre en fût changé, fut la même qu'en Europe, bien que plus parfaite et plus perdue en Dieu.

Arrivée à Tung-eul-keou, en juin 1904, elle devait y mourir le 7 avril suivant. Elle ne passa donc que peu de mois en Mission, mais ce peu fut suffisant pour lui faire gagner l'estime, l'affection, et même la vénération de tous ceux qui la connurent.

Là non plus, elle ne fit rien d'extraordinaire, rien n'attira particulièrement l'attention sur elle, mais sa vertu était remarquable en tout, si remarquable qu'elle ne pouvait plus passer inaperçue.

Employée à divers offices, elle les remplit avec son soin accoutumé ; toujours modeste et silencieuse, elle cherchait à rester cachée.

A la cuisine, où elle fut occupée aussitôt après son arrivée, on lui donna pour aide une femme du pays avec laquelle elle s'exerçait à apprendre la langue chinoise, afin d'être à même de remplir d'autres charges où elle pouvait être plus utile encore.

Sa Supérieure, Mère Marie de Saint-Symphorien du Sacré-Cœur nous dit d'elle : " Notre bonne

Sœu
dans
et ja
com
son
se fa
dât

seule
sou
avait
tait
délic
dre
règle
Supé
toute
illimi
beau
Volo
âmes
les t

ges re
qui n
faisai
nom
après
des

Sœur vécut peu, et ne fit pas beaucoup de bruit dans la Mission. Elle cherchait plutôt à se cacher, et jamais elle ne parlait d'elle qu'en termes de compassion et de mépris. Elle était attentive dans son travail, charitable pour tous ; jamais elle ne se fatiguait de personne, quoi qu'on lui demandât ou ordonnât.

“ Elle se croyait une grande pécheresse, digne seulement d'être foulée aux pieds par tous et bien souvent, elle venait s'accuser de scandales qu'elle avait, disait-elle, donnés à la communauté. C'était tout le contraire qui avait lieu, mais sa grande délicatesse de conscience lui faisait toujours craindre d'offenser le Seigneur et de manquer à la règle. Aussi demandait-elle continuellement à ses Supérieures de faire des pénitences corporelles. En toutes circonstances, elle montrait une confiance illimitée dans la divine Miséricorde ; elle aimait beaucoup le Bon Dieu ainsi que ses compagnes. Volontiers, elle eût donné sa vie pour sauver les âmes qu'elle voyait autour d'elle cheminer dans les ténèbres. ”

Il est aisé de voir, d'après tous les témoignages recueillis, que la vertu de Sœur Maria Assunta, qui n'avait cessé de grandir pendant toute sa vie, faisait alors des pas de géant. Parmi le petit nombre de choses lui appartenant, on a trouvé après sa mort quelques maximes, des promesses, des résolutions écrites par elle, probablement

dans des moments de ferveur. En voici quelques lignes qui montreront bien ses dispositions :

“ Je promets, avec la grâce de Dieu, par l’intercession de la Très Sainte Vierge et à l’imitation de saint Jean Berchmans, ce qui suit :

“ Je suis venue au couvent pour devenir une sainte ; à quoi me servira de vivre longtemps si je ne parviens pas à mon but ? Au prix de tout l’univers, ne rien sacrifier de ce qui peut profiter à mon âme.

“ Traiter ma vie spirituelle comme un marchand traite une affaire. Je veux être avare en ces choses, et toujours me souvenir de la grâce que Jésus m’a accordée en m’appelant à l’état religieux, moi qui ne suis qu’une créature indigne, pleine de péchés, et qui n’ai mérité que l’enfer . . .

“ Remercier Dieu de m’avoir fait naître chrétienne.

“ Renouveler souvent les promesses du Baptême.

“ Me rappeler toujours que lorsque Jésus m’a accordé la grâce de la vocation religieuse, je me fusse estimée heureuse d’entrer dans un Institut religieux, même à titre de servante. Et, au lieu de cela, Jésus m’a accordé d’entrer par charité dans ce grand Institut.

“ Jésus m’a donné la grâce de prendre le saint habit, de vaincre, quand j’étais postulante, beaucoup

de
été
m’a
cord
l’aie
de J
cord
enco
tions
Alex
au r
pens
Sain
faire
mon
sirais
vant

ces
ces,
l’inte
Père
trans
néglig

sité e

auror
tout

de tentations au moyen de l'obéissance. J'ai été souffrante pendant mon noviciat, et on ne m'a pas renvoyée dans le monde ; on m'a accordé de faire mes premiers vœux sans que je l'aie demandé ; pourtant, j'espérais de la bonté de Jésus que, malgré mon ingratitude, Il m'accorderait de devenir son épouse. Puis, Il m'a encore accordé de vaincre beaucoup de tentations par mon obéissance à la Révérende Mère Alexandre. Il m'a faite pour toujours son épouse, au moyen des derniers vœux. Parce que je ne pensais à rien d'autre qu'à l'aimer et à faire sa Sainte Volonté, Il m'a accordé la grâce de me faire partir pour les Missions de la Chine, malgré mon indignité. Il m'a accordé tout ce que je désirais ; je crois qu'Il ne pouvait pas faire davantage.

“ Maintenant, je dois correspondre à toutes ces grâces ; je ne peux rien par mes seules forces, mais je peux tout par la grâce de Dieu, par l'intercession de la Très Sainte Vierge et de notre Père saint François. Je promets de ne jamais transgresser les Constitutions par la plus petite négligence volontaire.

“ Ne jamais laisser les exercices sans nécessité et sans permission.

“ Obéir toujours promptement à ceux qui auront autorité pour me commander, faire en tout aveuglément l'obéissance, en tenant pour

certain que ce qui m'est commandé par mes Supérieures m'est commandé par Dieu.

“ Observer la pauvreté, me rappeler que tout est trop pour moi ; faire attention à ce que rien ne se perde.

“ Me rappeler toujours que le meilleur moyen pour conserver la belle vertu de la chasteté est la dévotion envers la Très Sainte Vierge, la garde des sens, particulièrement des yeux, la mortification intérieure et extérieure. Je promets de me mortifier en tout ce que me permettra l'obéissance, et d'accepter les mortifications que le Bon Dieu m'enverra. Ne pas parler sans nécessité ou ne le faire que par charité, et après en avoir reçu la permission. Garder le mieux possible la modestie des yeux, et mortifier tous mes sens. . .
Si tu veux devenir sainte, touche ta langue et rends-la muette.

“ Etre charitable envers tous ; me rappeler le plus possible la présence de Dieu. Regarder mes Sœurs comme autant de saintes épouses de Jésus : imiter leurs vertus, excuser leurs défauts en me rappelant que je ne suis pas digne d'être avec elles. Quand l'obéissance m'ordonnera quelque chose dont je suis incapable, je penserai qu'avec l'aide de Dieu, je peux tout.

“ Observer le **Coutumier**, les avis, les habitudes de l'Institut.

“ Ne m'excuser jamais ; ne jamais parler de

moi,
milit
proc

sang

voul
qui
les t
ne le
fidèle

desse
avaie
devir
vie.

témo
nière

faite
mais
tance
petit
qui h
la con
donne

moi, en imitant la Très Sainte Vierge dans l'humilité, dans la charité envers Dieu et envers le prochain. Faire tout pour l'amour de Dieu.

“ Je voudrais écrire ces résolutions avec mon sang.

“ Sœur MARIA ASSUNTA. ”

Ces résolutions que Sœur Maria Assunta eût voulu signer de son sang, constituent le code qui régla la dernière période de sa vie, et tous les témoignages concordent pour nous dire qu'elle ne les prit pas en vain, mais qu'elle les tint très fidèlement.

En les considérant de près, on y retrouve le dessein de pratiquer toutes les vertus qui lui avaient toujours été familières, mais qui lui devinrent de plus en plus chères à la fin de sa vie.

Elle y parle surtout d'obéissance, et voici le témoignage que donne sa Supérieure sur la manière dont elle pratiqua cette vertu en Mission :

“ Je peux dire que son obéissance était parfaite ; elle obéissait toujours à la lettre sans jamais un mot de réplique. Dans aucune circonstance, je n'ai jamais remarqué en elle le plus petit signe de contrariété, quel que fût l'ordre qui lui était donné. Elle faisait par cette vertu la continuelle édification de la Communauté. Pour donner un exemple aux autres, plus d'une fois,

je lui ai ordonné de faire des choses ridicules, comme de conduire chaque jour le chien à la promenade, de visiter les salles de l'orphelinat, comme si elle eut été la Supérieure. L'humble Assunta le faisait avec tant de simplicité, et un tel soin que les Sœurs, que j'avais prévenues, en étaient profondément édifiées.

“ Un soir, à la récréation, on parlait de la peur. Persuadée que l'obéissance peut la faire vaincre, j'en voulus donner une preuve, et j'ordonnai à Maria Assunta d'aller seule au jardin chercher une pierre. Il faisait nuit, et nuit noire. Elle partit aussitôt et revint avec un gros moëllon dans les bras.

“ Vers le 15 novembre, elle vint me dire qu'il n'y avait plus de graisse à la cuisine que pour deux ou trois jours. Je lui répondis que je pensais qu'elle pourrait suffire jusqu'au 8 décembre, moment où nous pouvions en recevoir d'autre, et mi-sérieusement, mi en plaisantant, j'ajoutais qu'il fallait la faire durer jusque-là.

“ Sœur Maria Assunta s'en alla comme de coutume, sans répliquer, et je m'attendais à la voir promptement revenir me faire la même demande. Mais il n'en fut rien et, à ma grande surprise, la graisse dura jusqu'au jour indiqué, sans que ni la communauté, ni moi nous nous fussions aperçues qu'il en manquât. ”

Jusqu'à son dernier jour, Sœur Maria As-

sun
d'ot
nier
reus
gle,
mar
par
sanc
dans
cont
avai
elle
temp
der
relle
car,
mên
sa s
de j
nait
l'obé
pren
mun
moy

coup
des
mais
tatio

sunta donna des preuves de ce merveilleux esprit d'obéissance ; on peut dire que jusqu'à son dernier soupir, elle a parfaitement exécuté sa généreuse promesse : " Faire en tout l'obéissance aveugle, tenant pour certain que ce qui m'est commandé par mes Supérieures m'est commandé par Dieu. " La plus grande épreuve pour l'obéissance de la Sœur fut le sacrifice de sa volonté dans l'ardent désir d'immolation qui la dévorait continuellement. La soif de pénitence qu'elle avait éprouvée dès sa jeunesse, se réveilla en elle avec une intensité extrême dans les derniers temps de sa vie. Sans cesse, elle allait demander la permission de faire des pénitences corporelles, permission qui lui était toujours refusée, car, peu après son arrivée en mission, on dut même lui recommander d'avoir des égards pour sa santé. Elle suppliait qu'on lui permît au moins de jeûner au pain et à l'eau, ce qu'elle n'obtenait pas davantage ; et ce n'était qu'au nom de l'obéissance qu'on pouvait lui faire accepter de prendre la même nourriture que toute la communauté, mais elle s'ingéniait pour trouver le moyen de faire d'autres pénitences.

Délicate comme elle l'était, elle avait beaucoup à souffrir de la chaleur de la cuisine, et des autres inconvénients inhérents à sa charge, mais on remarquait que jamais la moindre lamentation ne sortait de ses lèvres.

De jour en jour, elle avait de plus bas sentiments d'elle-même : elle se regardait comme indigne de vivre auprès de ses Sœurs, et ne se comparait qu'aux créatures les plus misérables. Comme nous l'avons déjà dit, c'est certainement dans cette grande humilité qu'il faut trouver le principe de sa si parfaite obéissance, non seulement vis-à-vis de ses Supérieures, mais encore envers ses Sœurs, et envers tout le monde ; elle fut plus d'une fois humiliée par ses inférieures, ce qu'elle souffrait avec calme et dans le silence ; ce qui la faisait souffrir et lui causait une peine indicible, c'était lorsqu'elle rencontrait quelqu'un qui ne pouvait pas s'empêcher d'admirer sa vertu ou de la louer. Lorsqu'elle avait à rendre, par contre, les services les plus bas, il semblait toujours que c'était elle l'obligée. Elle avait toujours un aimable remerciement et un gracieux sourire pour répondre à une observation, à un reproche...

Comme elle avait à la cuisine une Chinoise dont le travail était loin d'être parfait, il se trouvait que Sœur Maria Assunta, qui en était responsable, recevait les réprimandes, sans que jamais elle ne se plaignît de cette femme.

Parmi ses compagnes, il en était une qui, bien que d'une bonne nature, avait un caractère quelque peu brusque et facilement irritable ; souvent elle faisait des reproches à Maria Assunta

qu
jou
la
de
ain

apri
d'a
à u
je
exc
les

mer
pau
acc
c'ét
pun
d'ac

dont
une
renf
pas
lui c
j'esp
avait
geno
tence

qui les recevait le mieux du monde. Mais, un jour, elle alla un peu trop loin, et insulta même la pauvre-Assunta. La Supérieure, Mère Marie de Saint-Symphorien, qui en fut avisée, raconte ainsi ce qui suivit :

“ J'appelai aussitôt la religieuse coupable, et après lui avoir montré la gravité de sa faute, d'autant plus sérieuse que l'offense avait été faite à une Sœur plus âgée qu'elle et très vertueuse, je lui ordonnai d'aller immédiatement faire des excuses à Sœur Maria Assunta, et de lui baiser les pieds.

“ La Sœur qui se repentait de son mouvement d'humeur, obéit sans difficulté, mais la pauvre Assunta en fut tellement émue, qu'elle accourut vers moi toute en larmes, disant que c'était elle la vraie coupable, et demandant d'être punie en place de l'autre, ce qui me remplit d'admiration.

“ Une autre fois, faisant la visite de la dépense dont Sœur Maria Assunta était chargée, je vis une boîte fermée et je lui demandai ce qu'elle renfermait. Elle me répondit qu'elle n'y avait pas regardé. “ Vous n'êtes donc pas curieuse ? lui dis-je en souriant. — Avec la grâce de Dieu j'espère que non, ” reprit la Sœur. Mais à peine avait elle prononcé ces mots qu'elle tomba à genoux, à mes pieds, en me demandant une pénitence pour avoir ainsi péché par orgueil. ”

Son humilité était telle, nous disent plusieurs religieuses " que non seulement elle obéissait au plus petit signe, mais même aux fantaisies de tous ceux qui voulaient lui commander quelque chose. Elle était heureuse d'être considérée comme une personne inutile et de peu d'importance, et son désir le plus vif était d'être raillée et maltraitée par tout le monde. Et tout cela avec tellement de naturel qu'on peut dire qu'elle avait atteint le plus haut degré possible d'humilité. "

Dieu qui aimait cette âme voulut, afin d'augmenter sa récompense, la faire passer par une dernière épreuve, car le jour approchait où il allait la rappeler à Lui. Elle fut assaillie de doutes, d'angoisses, de crises de découragement, de scrupules, de toutes ces peines qui souvent torturent les âmes saintes. En s'examinant, elle se trouvait inutile, sans vertu, et capable seulement de donner le mauvais exemple, et cette pensée, cette conviction de son indignité qu'elle avait depuis longtemps, depuis toujours dans l'âme, se développa de manière à la dominer entièrement. Il lui semblait n'avoir jamais correspondu aux grâces reçues, surtout à celle de sa vocation.

Sous cette impression, elle écrivait des billets navrants, causant ainsi, sans le vouloir, de grandes appréhensions à l'autorité. Sa Supérieure

d'a
pa

et
tou
ses
pér
sat
fau

elle
n'e

que
pou
chè
digi
mô
cor
Lui
à-di
beau
pule
de p
Père
m'êt

d'alors, Mère Marie de Saint-Symphorien, dit en parlant de cette époque douloureuse :

“ Parfois, la nuit, je me réveillais en sursaut, et je voyais auprès de moi Sœur Maria Assunta qui, tout en larmes, me demandait pardon de tous ses manquements contre la Règle, contre les Supérieures, contre tout, et dans toutes ses accusations, il n'y avait vraiment pas l'ombre d'une faute. ”

C'est sûrement à cette époque si pénible pour elle que Maria Assunta écrivit cette lettre qui n'est pas datée :

“ Très Révérende Mère Générale,

“ Que Jésus vous récompense pour tout ce que vous avez fait pour moi, et principalement pour m'avoir envoyée dans cette Mission où vos chères filles ont versé leur sang ; je n'étais pas digne de cette faveur. Je vous demande l'aumône d'une petite prière, afin que Jésus m'accorde la grâce de souffrir quelque chose pour Lui, comme je le Lui ai toujours demandé, c'est-à-dire, de ne pas me laisser mourir sans avoir beaucoup souffert pour son amour. J'ai des scrupules, ma Révérende Mère, qui me font beaucoup de peine. Deux fois, j'ai été me confesser ; mon Père spirituel m'a demandé si j'étais sûre de m'être rendue coupable de quelque manquement,

et je ne sais que dire ; j'ai un doute, car il ne me semble pas avoir consenti. Il me répond que je fasse la Sainte Communion, que j'obéisse, et il me renvoie, sans même me faire dire l'acte de contrition. Que la Volonté de Dieu soit faite ! Et puis, j'ai des doutes sur la grâce de la vocation ; il me semble que je n'y ai pas correspondu ; il me semble que je ne fais pas assez pénitence. Peut-être Dieu permet-Il cela pour le bien de mon âme ; et je veux ce que Dieu veut. Je Lui demande seulement la grâce de ne pas L'offenser, et puis, que Jésus fasse de moi ce qu'il Lui plaît. C'est pour moi une vraie confusion d'avoir tous ces doutes après toutes les grâces que j'ai reçues... Peut-être Dieu le permet-Il parce qu'autrement je serais trop heureuse ou que j'aurais de l'orgueil. Je vous prie, si vous en avez la charité, de me répondre quelques lignes. Je ferai tout dans l'obéissance à mes Supérieures ; elle est mon unique consolation.

“ Votre indigne fille,

“ Soeur Maria Assunta,

“ Franciscaine Missionnaire de Marie ”.

Cet état de prostration spirituelle ne dura pas longtemps, mais il fut des plus douloureux pour Assunta, qui ressentit durant tout ce temps un véritable martyr intérieur. C'est une des grandes épreuves que Jésus réserve parfois aux âmes

qui
cel
ses
née
bre
Jés
une
pas
rev

par
sor
fer
plu
ray
pas
Die
mêr
exti
resp
rati
relig
voy
dou
moi
elle
les
fixés
garc

qui se sont entièrement données à Lui . . . Quand celles-ci marchent avec le plus d'assurance sur ses traces, dans une voie splendidement illuminée, elles sont tout-à-coup assaillies par les ténèbres, et elles tombent dans une nuit profonde : Jésus se cache pour être cherché et appelé. C'est une preuve d'amour qui, ordinairement, ne dure pas longtemps ; il en fut ainsi pour Assunta qui revit bientôt son Divin Soleil.

Les derniers mois de sa vie furent marqués par un renouveau de ferveur spirituelle. Elle était sortie de ses dernières épreuves plus forte, plus fervente encore qu'auparavant. Sa foi profonde, plus vivace que jamais, allait splendidement rayonner sur les derniers jours qu'elle devait passer ici-bas. On sentait qu'elle ne vivait qu'avec Dieu ; cela se manifestait en toutes occasions, même dans ses actions extérieures, dans son extrême ponctualité à remplir ses devoirs, dans son respect envers ses Supérieures, dans sa vénération pour toutes les personnes et les choses religieuses . . . Dans la maison, au dortoir, on la voyait les yeux baissés, cheminer doucement, doucement, comme si elle eût craint de faire le moindre bruit. Toujours à genoux à la chapelle, elle restait droite et recueillie, sans s'appuyer, les mains jointes posées sur le banc, les yeux fixés sur le tabernacle ; on eût dit que son regard le pénétrait, et qu'elle voyait le Seigneur :

aucun bruit ne pouvait troubler son recueillement. Pendant le travail, elle ne se distrayait pas de la pensée de Dieu ; elle avait appris des prières en chinois, et elle les récitait continuellement à la cuisine avec sa compagne.

Il lui eut été, à cette époque-là, impossible de dissimuler sa ferveur ; son amour pour Jésus transpirait au dehors ; il remplissait son cœur, son âme, toutes ses pensées. Nous ignorons à quel degré d'union mystique elle était arrivée, les éléments nous manquant pour en juger. S'il nous était permis d'exprimer un sentiment, nous dirions que la charité de Sœur Maria Assunta atteignait les sommets, et qu'elle était près de s'unir à son éternel Principe.



nes
rubr

une
quelc
ancie
pure
Chac
nous
pauv
que j
ont s
tarde
Une g
ter n
public
Tout



CHAPITRE VII

Mort précieuse

Nous lisons dans les Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie d'août 1905, sous la rubrique : **Nouvelles des Missions :**

“Toung-eul-keou, Maison Saint Pascal Baylon.

“Notre maison de Toung-eul-keou passe par une bien dure épreuve. Il y a environ six mois, quelques religieuses étaient venues aider les plus anciennes arrivées ; la paix et la joie la plus pure régnaient dans ce coin éloigné de la Chine. Chacune vivait heureuse dans son labeur, et nous nous occupions tout particulièrement des pauvres petites créatures qu'on nous amène chaque jour. Il en est qui sont si malades ou qui ont subi tant de mauvais traitements qu'elles ne tardent pas à franchir les portes du Paradis. Une grande quantité de malades viennent consulter notre Mère Assistante appelée par l'opinion publique la grande “ Doctoresse de l'Occident. ” Tout prospérait, l'ordre, la propreté, l'activité ré-

gnaient dans les salles bien aérées de l'orphelinat, et c'était un plaisir d'écouter les voix un peu nasillardes de nos orphelines chinoises qui répétaient les chants français et italiens appris à l'école ; mais l'heure de l'épreuve sonna de nouveau pour la Mission : les Sœurs de Mère Marie-Hermine ne pouvaient pas être étonnées de voir réapparaître cette croix qui, seule, comme l'a dit la Mère Fondatrice de l'Institut, peut donner des fruits durables.

“ L'hiver du Chan-Si, toujours froid, fut cette année-là vraiment exceptionnel, et à peine le dégel commençait-il, que le typhus fit son apparition à l'orphelinat. Dans ce pays-ci, le typhus est une maladie très commune dont les indigènes ne font même pas grand cas, et pourtant les effets de cette épidémie sont souvent terribles, surtout pour les Européens. Quelques-unes de nos enfants en furent atteintes, et bientôt de plus faibles ne tardèrent pas à quitter cette terre si ingrate, surtout pour la pauvre femme chinoise.

“ En soignant les malades, des Sœurs prirent la contagion, et ce furent précisément celles qui, arrivées les dernières, n'étaient pas encore habituées au climat. ”

L'article continue :

“ A partir de ce moment, les lettres des Missionnaires se font plus fréquentes, plus angois-

san
si
et
sup
des

a q
tion
Sœ
qui
est
Mè
tein
est
pas

leur
jou

Fili
la p
vict
les

santes. On eut dit que ce petit groupe de Sœurs si éloignées, dont nous connaissons le courage et l'énergie, se sentant attaquées par un ennemi si supérieur en forces, poussaient de temps en temps des cris, comme pour nous appeler à l'aide."

" Tong-eul-keou, 2 mars 1905.

" Le Bon Dieu nous a envoyé sa croix. Il y a quinze jours que le typhus a fait son apparition dans notre petite communauté. Parmi nos Sœurs, ce sont les plus fortes, les plus jeunes, qui sont atteintes. Mère Marie de N.-D. de Foye est très mal. Hier, elle a reçu l'Extrême-Onction. Mère Maria Alberto est moins gravement atteinte ; l'état de notre chère Mère Maria Filippa est très grave, bien que jusqu'à présent, il ny ait pas de danger proprement dit."

Le 4 mars, les nouvelles sont un peu meilleures, mais l'état de Mère Maria Filippa va toujours s'aggravant, et l'on prévoit le dénouement.

" 10 mars 1905.

" Nos prévisions au sujet de notre chère Mère Filippa ne se sont que trop réalisées ; elle qui était la plus jeune d'âge et de religion a été la première victime de la communauté. Après avoir reçu tous les sacrements, et avoir fait sa profession *in*

articulo mortis, elle a expiré doucement ce matin, avec les noms de Jésus et de Marie sur les lèvres. ”

“ 29 mars 1905.

“ Hélas ! chère Mère et chères Sœurs, le typhus continue de s'acharner sur nous ! Le 15 mars, Mère Marie Alberto se sentant très fatiguée dut se mettre au lit ; le lendemain, apparaissaient les signes de la terrible maladie, et peu de jours après, le 24 mars, elle avait rejoint sa Sœur Marie Filippa en paradis.

“ Et tandis que nous veillions auprès de ce lit d'agonie, Sœur Maria Assunta a été prise à son tour... Que la volonté de Dieu soit faite. Mais qui sait si je ne devrai pas vous annoncer encore une douloureuse nouvelle ?...

“ 8 avril 1905.

“ Oui, encore une triste nouvelle ! Sœur Maria Assunta, notre chère et douce Sœur, n'est plus... Hier, au crépuscule, elle est passée comme un ange. ”

Sœur Maria Assunta est tombée malade le 19 mars, premier anniversaire de son départ pour les Missions. Depuis quelques jours, elle ne se sentait pas bien ; elle était pâle, et ne semblait se tenir debout qu'à grand'peine, mais toujours

rem
util
Cor
mal
s'ali

typl
pens
mèn
gnos

viol
béné
simp
ques
vait
son
rieur

rece
men

de n
tête,

man
de c
cher
fessic

remplie d'abnégation, et désireuse de se rendre utile dans les moments difficiles que traversait la Communauté. Elle résista tant qu'elle put à la maladie, si bien que lorsqu'elle fut contrainte de s'aliter, elle avait déjà une très forte fièvre.

Comme deux Sœurs étaient alors malades du typhus, et qu'une troisième en était morte, on pensa que Sœur Maria Assunta était atteinte du même mal, et le médecin appelé confirma ce diagnostic.

Heureusement, après un premier accès très violent, la fièvre baissa, et la maladie s'annonça bénigne ; il sembla même que ce n'était qu'une simple fièvre typhoïde qui céderait après quelques jours de soins. Quant à la malade, elle n'avait pas cette espérance, et à peine atteinte de son mal, elle avait fait demander la Mère Supérieure, et lui avait dit :

“ Dans quelques jours, je mourrai ; je désire recevoir le plus tôt possible les derniers sacrements. ”

La Supérieure chercha à la dissuader, lui dit de ne pas s'impressionner, de ne pas se monter la tête, parce qu'elle n'était que faiblement atteinte.

“ Mais Sœur Maria Assunta continua de demander les sacrements avec tant d'insistance et de conviction qu'il fallût la contenter. On alla chercher son directeur spirituel qui écouta sa confession, mais qui ne crut pas devoir l'administrer.

“ Quelques jours passèrent sans amener de symptômes alarmants ; il semblait même que la Sœur allait mieux, tandis que sa pauvre compagne, Mère Marie Alberto, s'éteignait dans la chambre voisine.

“ Le jour où mourut Marie Alberto, dit la Supérieure, Mère Marie Symphorien, Sœur Maria Assunta, qui était sa voisine de chambre, était très attentive et écoutait tout. Ayant compris que toute espérance avait disparu pour sa compagne, elle me fit appeler, et me dit :

“ Ma Mère, je voudrais demander au Seigneur de mourir à la place de Mère Marie Alberto ; elle pourrait rendre encore tant de services à l'Institut si elle guérissait, tandis que si je meurs ce ne sera pas une grande perte... ”

Je répondis vivement :

“ Ne demandons rien ; ne refusons rien ; faisons la volonté de Dieu, ” et bien vite, je retournai auprès de Maria Alberto qui entraît alors en agonie, et qui mourut peu après.

“ Le lendemain, Sœur Maria Assunta demanda le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Etait-elle émue du décès de sa Sœur, la seconde victime en peu de jours ou, plutôt avait-elle un mystérieux pressentiment, comme pourraient le faire croire ses paroles. Mais le fait est que la conviction de sa mort prochaine s'affermisssait en elle de plus en plus.

elle
tan
c'es

tun
et i

cha
van

tous
qu'e
de
tous
éloi

tue
gieu

giqu
piét
Onc

dev
com
s'éta
Bor

“ Dans quelques jours, je mourrai, assurait-elle, je voudrais recevoir tous les sacrements, tandis que j’ai encore toute ma connaissance; c’est une grâce que je désire ardemment. ”

“ Le médecin et le confesseur crurent opportun, pour tranquiliser la malade, de la contenter, et ils conseillèrent de l’administrer.

“ Toute la communauté se réunit dans sa chambre pour assister à cette cérémonie émouvante.

“ Sœur Maria Assunta demanda pardon à tous des mauvais exemples et des scandales qu’elle avait donnés, et sa voix avait un accent de conviction si profonde et de telle humilité que tous en furent émus. La pauvre petite était si éloignée d’avoir donné de mauvais exemples ! . . .

“ Fille très respectueuse, compagne affectueuse, elle était notre consolation. Comme religieuse, elle avait été un modèle pour toutes !

“ Elle répondit elle-même aux prières liturgiques, et elle reçut le Saint Viatique avec une piété angélique. Puis on lui administra l’Extrême-Onction.

“ Après ces touchantes cérémonies, son état devint encore moins alarmant, si bien que ses compagnes lui disaient en plaisantant qu’elle s’était trop hâtée de vouloir mourir, et que le Bon Dieu ne l’avait pas voulue.

“ Et pourtant, croyez-le bien, répondait

Sœur Maria Assunta, Jésus me prendra bientôt. ”

“ Effectivement, au moment où tous étaient persuadés qu'elle était vraiment hors de danger, elle fut tout-à-coup assaillie d'une forte fièvre, accompagnée d'un violent délire, et elle perdit entièrement connaissance. Bien que délirant, elle ne cessait pas de prier. Dans les moments les plus douloureux, elle appelait Jésus à haute voix ; elle se recommandait à la Sainte Vierge ; le plus souvent, elle demandait pardon, se disant une grande pécheresse. Une nuit, elle resta longtemps immobile, ravie, les yeux fixes comme dans la contemplation d'une vision ; elle était triste et comme découragée. Elle se tourna vers la Sœur qui la soignait, Sœur Marie Anasthasie de l'Enfant-Jésus, et lui dit avec calme :

“ Ma Sœur, il faut faire attention et être bien fidèle ; si vous saviez comme le purgatoire est terrible pour les religieuses ! ”

“ Pendant une longue semaine, elle souffrit beaucoup ; elle se plaignait d'une manière lamentable, et disait qu'on lui avait mis du feu dans le sang, du feu dans la tête. . .

“ Après cette terrible crise, quand le calme sembla revenir, c'est que Sœur Maria Assunta s'en allait vers sa fin. Elle le savait, et la première chose qu'elle demanda en revenant à elle, fut de se confesser et de communier. Elle reçut de nouveau l'Absolution, mais on ne put pas apai-

ser
ne
po
tît.
qu
été
spi
cui
rai
niè
Eu

son
cœ

plu
fair
rec

elle
rieu
tou
cou
son
ne l
elle
elle
ce r
tait

ser son désir de la Sainte Eucharistie, parce qu'elle ne pouvait avaler la moindre chose. Il est impossible d'exprimer la douleur qu'elle en ressentit. Son Père spirituel la réconforta en lui disant que Jésus regarderait son désir comme s'il eut été réalisé, et il l'exhorta à faire la communion spirituelle. Elle sembla se consoler ; elle se recueillit. Ses Sœurs lui demandèrent si elle mourait contente et elle regarda le ciel... Ses dernières paroles prononcées en chinois furent : Eucharistie !... Eucharistie !...

“ Puis elle perdit l'usage de la parole, mais son regard fixé ver le ciel prouvait que tout son cœur y était déjà...

“ La dernière phase de la maladie fut encore plus douloureuse. La pauvre malade cherchait à se faire comprendre par signes ; elle désirait toujours recevoir Jésus, et on ne pouvait pas la satisfaire.

“ Sœur Assunta ne pouvait plus parler, mais elle avait repris sa connaissance, dit sa Supérieure, et elle semblait heureuse de nous voir toutes autour d'elle. Pourtant elle souffrait beaucoup ; une sueur froide inondait son visage, et son corps paraissait déjà en décomposition. On ne la laissa pas seule la nuit. Peu avant le jour, elle s'assoupit, et parut entrer en agonie, mais elle se réveilla avec la lumière du matin... ce n'est que vers le soir que nous vîmes que c'était la fin. La moribonde fit encore quelques ef-

forts pour parler, mais sa langue ne se mouvait plus, et elle reposa tristement sa tête sur l'oreiller... Puis de nouveau, ce fut un regard consolé qu'elle leva vers le ciel ; elle était calme, serène, presque souriante. A cinq heures et demie, elle entra en agonie. Toutes les Sœurs et quelques vierges chinoises l'entouraient. Le Père commença les prières des agonisants. A ce moment, je me retournai...

“ Qu'était-ce ? Un parfum léger, suave, délicat se répandait autour de nous ; c'était une odeur délicieuse comme de baume, d'encens, de roses, de violettes ; en peu de temps, la chambre et la maison en furent remplies. Je pensais que c'était le Père ou une Sœur qui avaient répandu une poudre ou des eaux parfumées, mais il n'était rien. On interrogea toutes les personnes de la maison ; aucune ne sut que répondre ; aucune ne pouvait expliquer la chose... Que pouvait bien être alors cette odeur mystérieuse ? Nous nous regardions étonnés, émus. **Ce parfum vient du Ciel**, fut la pensée et la parole de tous. Nous nous retournâmes vers Maria Assunta ; elle expirait doucement.

.....

“ Le parfum mystérieux cessa aussitôt après la mort, mais il ne tarda pas à se faire sentir de nouveau dans la chambre de la défunte, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et cela

du
ve
Co
lat
ext
A
pa
Le
ma
cie
ho
fall
exp
sai
pie
ma
me
de

Die
lati
me
vio
der
jou

déli
de
reli

durant toute la nuit. La mort d'une Sœur aussi vertueuse et aussi chère, au lieu de plonger la Communauté dans le découragement et la désolation, semblait avoir apporté avec elle une joie extraordinaire. Personne ne se sentait plus triste. A l'orphelinat, et parmi tous les chrétiens du pays, dès qu'on sût le décès, on eût dit une fête. Le jour suivant, une foule de gens envahit notre maison qui était encore tout imprégnée du délicieux parfum ; ces bons Chinois étaient comme hors d'eux-mêmes de joie et d'enthousiasme. Il fallait voir leur recueillement devant le cadavre exposé de la pauvre morte ; avant d'entrer, ils faisaient le signe de la croix, puis ils s'agenouillaient pieusement. Les funérailles furent imposantes et magnifiques. Tout le village chinois, hommes, femmes, enfants, et beaucoup de personnes accourues de loin accompagnèrent la Sœur au cimetière.

“ Quand nous rentrâmes, les larmes aux yeux, Dieu nous avait encore préparé une autre consolation. Toute la maison était inondée du fameux parfum, mais cette fois, il était plus fort, plus violent, plus durable ; il ne se dissipa que le lendemain vers le soir à l'heure précise où trois jours auparavant Sœur Maria Assunta était morte.

“ Combien le Seigneur est bon ! Avec quelle délicatesse Il a voulu consoler nos cœurs affligés de tant de pertes. Qu'elle est belle la mort d'une religieuse qui n'a vécu que pour Lui Seul ! ”



Do

Let

gne
aim
car
l'un
et e



APPENDICE

I.

**Documents sur les particularités extraordinaires
qui accompagnèrent la mort de Sœur Maria
Assunta.**

*Lettre du Père Benvenuto Marotta, Missionnaire
Apostolique, au très Révérend Père Raphaël
d'Aurillac.*

“ J. M. J. F.

“ Tong-eul-keou (Chine), 11 avril 1905.

“ Très Révérend Père,

“ J'ai le plaisir de vous informer que le Sei-
gneur a montré ces temps derniers combien Il
aime les Franciscaines Missionnaires de Marie,
car Il les a visitées par la tribulation. Cinq Sœurs,
l'une après l'autre, ont été atteintes du typhus,
et en moins d'un mois, trois d'entr'elles se sont

envolées au Paradis. Toutes trois ont donné l'exemple d'une grande patience et d'une grande résignation. Mais pour Sœur Maria Assunta, qui fut la troisième appelée au ciel, il y a eu quelque chose de spécial, et c'est pourquoi je vous écris cette lettre. Le 19 mars, cette Sœur tomba malade. A peine alitée, elle demanda avec instance les derniers sacrements. J'allai la visiter, j'écoutai sa confession, mais je ne crus pas opportun de l'administrer, car il n'y avait pas de danger de mort. Le quatrième jour de la maladie, la Supérieure m'écrivit un billet me disant que le mal de Sœur Maria Assunta s'aggravant, je vinsse la contenter, puisqu'elle continuait de demander le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Je m'y rendis aussitôt, alors la trouvant vraiment plus souffrante, et toujours si désireuse de recevoir les sacrements, je la préparai à les recevoir. Elle alla ensuite toujours plus mal jusqu'au huitième jour. Le neuvième jour, la fièvre cessa tout-à-coup, et elle commença d'aller mieux, si bien que le médecin chinois la regardait comme hors de danger ; et, de fait, on le croyait. Mais la malade disait que l'amélioration ne devait pas durer. En effet, quelques jours plus tard, voici la fièvre qui reprend très violemment, avec un délire tel que durant quelques jours, elle ne comprit plus rien. Le 5 avril, Sœur Maria Assunta reprit conscience, et ses premières paroles furent pour

de
Co
qu
sib
pa
avi
Je
da
sac
mu

tra
elle
jou
exp
se
noi
tai
cho
pai
Sœ
de
lais
dig
Je
et,
ode
Sœ
sen

demander de se confesser et de recevoir la Sainte Communion. Je la confessai de nouveau, mais quant à la Sainte Communion, il ne fut pas possible de la lui donner, car elle ne put avaler une parcelle d'hostie non consacrée que nous lui avions donnée pour voir si elle pourrait la prendre. Je cherchai de la persuader de l'impossibilité dans laquelle elle était de faire la communion sacramentelle, et je lui conseillai de faire la communion spirituelle. Alors elle se calma.

“ Elle se montra tout le temps de sa maladie tranquille et résignée ; lorsqu'on lui demandait si elle était contente de mourir, elle répondait toujours que oui. Deux heures environ, avant qu'elle expirât, elle sembla entrer en agonie ; les Sœurs se trouvaient là, ainsi que plusieurs vierges chinoises. Une demi-heure avant sa mort, je récitais les prières des agonisants, quand se passa la chose remarquable. On commença de sentir un parfum impossible à définir. Je l'ai senti ; les Sœurs l'ont senti. Après la mort, à peu de pas de la chambre de la défunte, tandis que je parlais avec la Supérieure et l'Assistante de ce prodige, nous sentîmes de nouveau le même parfum. Je me retirai à la résidence des Missionnaires, et, le matin, je sentis de nouveau la délicieuse odeur en sortant de ma chambre. J'allai chez les Sœurs qui me dirent la sentir, et l'avoir encore sentie dans divers endroits de la maison, et je

constatai qu'il en était ainsi. On transporta le cadavre à l'église, et sur tout le parcours, c'est le même parfum.

“ Il faut encore vous dire, mon Révérend Père, qu'à partir de l'instant où l'on avait senti la mystérieuse odeur, le cœur de tous s'était rempli d'une joie indicible. Et même, le transport au cimetière ne semblait pas un cortège funèbre, mais une joyeuse procession, tant la joie rayonnait sur tous les visages.

“ Ensuite, pendant trois jours, le parfum continua de se faire sentir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais spécialement dans la chambre où Sœur Maria Assunta était morte, et dans deux autres chambres où elle avait été transportée au cours de sa maladie. Outre les Sœurs et moi, ont été témoins de ce prodige, presque tous les chrétiens de ce village, toutes les personnes petites et grandes de l'orphelinat, le Père Joseph Tcho chinois, et un certain Père Camille, missionnaire ad-extra qui se trouvait ici par hasard, en route pour l'Europe. Beaucoup de chrétiens accoururent des environs pour sentir ce parfum prodigieux, et tous rendaient grâces à Dieu.

“ Je ne doute pas, mon Révérend Père, que ce soit un prodige. Deux autres Sœurs sont mortes de la même maladie, et qui a jamais senti ce parfum auparavant ? On ne peut pas dire que

ce s
par
gelé
mai
la v
sunt
simj
cach
pose
utili
res c
coup

pect,

de tr
nos S
j'épro
la tri
grand

ce soit le vent qui ait apporté un parfum de fleurs parce que tout est encore sec ici, à cause des gelées, et, d'ordinaire, nous n'avons de fleurs qu'en mai. En somme, je crois que c'est un prodige : la vie et les vertus héroïques de Sœur Maria Assunta justifient ma croyance. Dans sa vie d'une simplicité et d'une humilité extraordinaires, il se cachait du sublime. S'il y avait moyen de composer et de publier sa vie, elle serait d'une grande utilité pour les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et pour tous ; on y trouverait beaucoup à imiter.

“ Je vous baise la main avec un profond respect, et en vous priant de me bénir.

“ Fr. Benvenuto Marotta,
“ Missionnaire Apostolique. ”

“ Tong-eul-keou, 10 avril 1905.

“ Révérende Mère Vicairé Générale,

“ Malgré la grande épreuve que nous venons de traverser de la douloureuse mort de trois de nos Sœurs, je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouve en ce moment ; c'est qu'au milieu de la tribulation, le Bon Dieu nous a envoyé une grande consolation. J'espère que ce sera aussi

une joie pour vous et pour notre Vénérée Mère qui, du haut du ciel, ne sera pas insensible à la gloire de son humble fille, notre Sœur Maria Assunta.

“ Comme Mère Supérieure vous l’aura dit, durant l’agonie de notre chère Sœur, sa chambre s’est tout-à-coup remplie d’un parfum d’une douceur inexprimable. Toutes nous le sentions, sans oser en parler ; enfin Mère Supérieure s’est tournée vers moi pour savoir si elle était seule à le sentir.

“ Ne sentez-vous pas, me dit-elle, qu’est ceci ?

“ Oui, certainement, lui répondis-je.

“ Et, au même moment, les Sœurs et les enfants chinoises présentes, et tous ceux qui sentaient la merveilleuse odeur furent remplis d’une joie indicible.

“ Tandis qu’on ensevelissait notre chère défunte, le même parfum se répandit dans la cour, comme si, en volant, un oiseau eut laissé derrière lui un sillage parfumé. En revenant le lendemain du cimetière, toutes nous trouvâmes la maison remplie du même parfum. Le Révérend Père Benvenuto, deux Pères chinois, et presque tous les habitants du village sont venus constater le fait prodigieux, et ils s’en sont retournés pleins de joie et de consolation.

“ On ne parle dans tout le pays que du

mir
rina
lent
Assu
rema
s’eff
mais
parf
d’un

mes

envir
Mari
dans
Mari
pend
odeur
dans
aussi

miracle de la Sœur. C'est dans la maison un pèlerinage continuel de personnes qui parlent et veulent entendre parler des vertus de Sœur Maria Assunta. Dans notre communauté également, on remarque un renouveau de ferveur, et chacune s'efforce d'imiter le modèle de vertu qui a disparu, mais dont l'esprit semble nous encourager par ce parfum... Dieu veuille que nous sachions profiter d'une telle grâce.

“ Bénissez-moi, ma Révérende Mère, et agréez mes plus affectueux et religieux sentiments.

“ Croyez-moi en J. M. J. et N. P. S. F.

“ Marie-Lucienne,

“ Franciscaïne Missionnaire de Marie. ”

“ Tong-eul-keou, 26 avril 1905.

“ Nous, soussignés, attestons avoir senti, environ vingt minutes avant la mort de Sœur Maria Assunta, professe des vœux perpétuels dans l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, une odeur suave et inexprimable. Ensuite, pendant trois jours, nous avons senti la même odeur dans la chambre où elle était morte, et dans d'autres endroits de la maison. Nous attestons aussi avoir entendu dire par Sœur Maria Evasio,

décédée peu de jours après Sœur Maria Assunta, que, pendant qu'elle lavait le linge qui avait servi à cette dernière durant sa dernière maladie, elle aussi avait senti le même parfum, puis qu'elle l'avait senti durant l'agonie de la susdite Sœur, et pendant les trois jours qui ont suivi sa mort.

“ En foi de quoi,

“ Marie de S. Symphorien, Supérieure,
Franciscaine Missionnaire de Marie.

“ Marie Lucienne de Jésus, Francis-
caine Missionnaire de Marie.

“ Maria Giovanni della Croce, F.M.M.
Marie Anastasie, F. M. M.

“ Marie de Notre-Dame de Foye,
F. M. M.

“ Maria Gloria, F. M. M.

“ Maria Albertina, F. M. M.

“ Madeleine Fo,

“ Lucie Kao, vierges chinoises.

“ Anne Fou,

“ Elisabeth.”

à
S.
liqu
qu
M
deu
pal
Ser
l'Ir
rie.

ton
gor
dec
sur
fra
je l
aus
gra
plu

II

Quelques grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Sœur Maria Assunta.

" In Dei Nomine. Amen.

" Tay-uïen-fou, 6 août 1913.

*" L'an du Seigneur 1913, le 6 du mois d'août, à l'orphelinat de Tay-uïen-fou, en présence de S. E. Monseigneur Eugenio Massi, Vicaire Apostolique du Chansi, et de moi, chancelier ecclésiastique, et des deux témoins soussignés, est comparue **Maria Mong**, née **Tsao**, mère de famille de vingt-deux ans, laquelle, sous la foi du serment, nous a parlé d'un miracle obtenu par l'intercession de la Servante de Dieu, Sœur Maria Assunta Pallotta de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie. La susdite Maria Mong a ainsi narré la chose :*

" Mon fils Antoine Ha-cian, âgé de trois ans, tomba un jour malade d'une grosse tumeur à la gorge ; on eut dit qu'il allait étouffer, et le médecin désespérait de le sauver. Moi, très affligée, surtout parce que je le voyais souffrir, je pris un fragment de l'habit de Sœur Maria Assunta, et je le mis sur la gorge de mon fils, qui s'endormit aussitôt, et le lendemain matin, je vis avec grande joie mon fils si bien guéri qu'il n'avait plus la moindre trace de la tumeur.

" Dix jours après ce miracle, le même enfant

tomba malade de la variole : tout son corps n'était plus qu'une plaie ; il avait la tête horriblement enflée et les lèvres si tuméfiées qu'il ne pouvait plus ouvrir la bouche. Le médecin vint le visiter et me dit que le cas était désespéré. Il n'ordonna aucun médicament, parce que l'enfant était presque mort. Désespérée, je pris de nouveau un fragment de l'habit de Sœur Maria Assunta, et je le mis sur la bouche de l'enfant ; le lendemain, il recommença à manger, et deux semaines plus tard, il était guéri.

“ Cet enfant dit toujours qu'il voit une Sœur, et il appelle les autres enfants pour la voir, mais ceux-ci ne voient rien. Moi-même, quand j'ai mis pour la seconde fois le fragment de vêtement sur la bouche de mon fils, j'ai vu une très belle Sœur près de la table de ma chambre ; cette apparition dura environ une minute.

“ Ce que j'ai dit est la vérité, et je suis prête à l'attester en présence de qui que ce soit, et même sous la foi du serment. En attendant, je signe de ma main cette narration faite par moi en présence des témoins soussignés.

“ Maria Mong. ”

“ Je, soussignée, étais présente à ce récit.

“ Marie Symphorien, F.M.M.

“ Je, soussignée, étais présente à ce récit.

“ Marie Lucienne de Jésus, F.M.M

“ Fr. Eugenius Massi, Evêque, Vicaire Apostolique. ”

“ De tout cela, je soussigné, Chancelier, j'ai fait cet acte public, et je l'ai signé de ma main et revêtu de mon sceau.

“ Donné comme ci-dessus,

“ Fr. Giovanni Ricci,

“ Chancelier ecclésiastique. ”

(Traduction de l'original latin).

*Relations parvenues à la Très Révérende Mère
Générale des Franciscaines Missionnaires de
Marie.*

“ Tay-uien-fou, 2 octobre 1913.

“ Très Révérende Mère,

“ Notre Sœur Maria Assunta continue à faire des miracles ; à tout moment m'arrivent des demandes pour obtenir quelques fragments de ses vêtements ou d'autres reliques. Hier encore, une femme est venue me demander un fil de son habit pour le mettre sur le corps de son mari gravement malade. Je veux vous raconter, Très Révérende Mère, la dernière grâce obtenue, par l'intercession de Sœur Maria Assunta, en faveur d'un moribond de notre hôpital.

“ C'est un chrétien qui a subi de graves dommages du fait d'un de ses voisins ; une accusation ayant été portée au mandarin du lieu, l'auteur du dommage avait été mis en prison. Mais

la femme de celui-ci poussa son gendre et d'autres personnes à se venger ; en effet, le pauvre chrétien fut assailli à l'improviste sur le chemin par huit ou dix personnes, et laissé presque mort. Outre plusieurs autres blessures, il avait un tendon coupé, et cette plaie provoqua une crise de tétanos qui le réduisit en peu d'heures à toute extrémité. Comme il était catholique, le Missionnaire vint pour le confesser, mais cet homme ne voulait pas pardonner à son ennemi. Toutes les exhortations furent inutiles, et le Père ne savait plus que faire.

“ Alors, je dis à une Sœur de donner au malade un peu d'eau contenant de la poussière du tombeau de Sœur Maria Assunta. Le moribond but ; peu après, il était redevenu absolument calme, et dit qu'il pardonnait de bon cœur à son ennemi. Il se confessa, communia, et reçut l'Extrême-Onction avec une ferveur édifiante. Il voulait même faire venir le mandarin pour lui demander de ne pas poursuivre les assassins. Il supporta avec grande patience les cruelles souffrances du tétanos, et deux jours après, il mourut dans des sentiments de touchante résignation.

“ Veuillez me croire, Très Révérende Mère, votre enfant respectueuse en J. M. J. et N. P. S. F.

“ Marie Symphorien,

“ F. M. M. ”

qu
ria

reil
cin

ver
il

Qu

par
fois

bor
ma

vai
sais

ma
ma

Le
que

deu
plu

éta

“ Maison de Notre-Dame de la Passion.

“ Lyon, 7 octobre 1913.

“ Je sens le devoir de manifester une faveur que j'ai obtenue par l'intercession de Sœur Maria Assunta.

“ Depuis mon enfance, j'ai toujours eu l'oreille gauche un peu faible, mais depuis environ cinq ans, je n'entendais plus du tout, ce qui souvent m'ennuyait beaucoup... ainsi par exemple, il m'arrivait de ne pas entendre la pendule... Quand la photographie de Sœur Maria Assunta parut dans les **Annales**, je la plaçai plusieurs fois sur mon oreille malade en demandant à cette bonne Sœur de me guérir ; puis, je demandai à ma Supérieure la permission de faire une neuvaine que je commençai le 20 septembre. Je disais chaque jour un *Pater*, *Ave* et *Gloria*, et je demandais à Sœur Maria Assunta d'intercéder pour ma guérison si elle était pour la gloire de Dieu. Le troisième jour de la neuvaine, je m'aperçus que mon oreille était remplie d'eau. Pendant deux jours, j'y ressentis un grand travail, puis plus rien : j'entendais très bien ; mon oreille était guérie.

“ Marie Adolphine,

“ F. M. M. ”

“ St. Peter's House, General Hospital, Colombo.

“ 17 mars, 1912.

... “ Une pauvre fille de vingt-trois ans, nommée Pody (petite) fut reçue à l'hôpital vers la fin d'octobre. Elle était très malade. Un jour, je lui parlai du Bon Dieu. Elle avait quelque notion de la doctrine chrétienne, et même elle savait quelques prières, car elle avait fréquenté l'école de la Mission. J'eus aussitôt l'idée de la gagner à la foi, mais elle me répondait que son Boudha était bon aussi, et qu'elle ne voulait pas l'abandonner. Pody avait bon cœur, et elle était charitable envers les autres malades ; je la confiai à Sœur Maria Assunta, à qui je promis de rendre cette conversion publique si elle était obtenue par son aide. L'enfant était sérieusement malade. Je recommençai le lendemain à lui parler de sa conversion, et elle me répéta que son bouddhisme était bon, et qu'elle irait sûrement au ciel. Je ne cessais pas de la recommander à Sœur Maria Assunta. Pody allait vers sa fin. Un matin, on vint me chercher en toute hâte. J'allai la trouver, et la pauvre petite d'une voix bien faible, me dit qu'elle renonçait à Boudha, qu'elle demandait pardon au vrai Dieu, et qu'elle désirait être baptisée. Je la baptisai, le 8 novembre, sous le nom de Marie Assunta... Trois jours plus

ta
Di
su

reç
ria

à l
tôt
été
sien
dés
vée
les
une
ma
sou
qui
fiu
je r
tait
j'êt
Ma
espi
je c
Ma

tard, elle mourait en se recommandant au Bon Dieu et à sa bonne protectrice, Sœur Maria Assunta.

“ Sœur Marie de Sainte-Irène,
“ F. M. M. ”

“ Il me semble que je dois dire comment j'ai reçu deux grâces par l'intercession de Sœur Maria Assunta.

“ Quand j'ai reçu la première, j'étais encore à Rome, mais je n'en ai jamais rien dit. Aussitôt après la mort de Sœur Maria Assunta, j'ai été prise de forts maux d'yeux ; on essaya plusieurs remèdes, mais sans aucun succès. Il y avait déjà un mois que je souffrais, et j'en étais arrivée à un tel point que je ne pouvais pas ouvrir les yeux sans ressentir des douleurs aiguës. Après une nuit de souffrances, je me levai, un matin, mais je ne pouvais pas voir ; je ne pouvais pas soulever mes paupières. Je dormais alors au cinquième étage. Je descendis avec de grandes difficultés les escaliers et, arrivée à l'avant-chœur, je m'assis toute découragée et en larmes. Il m'était impossible d'entrer à la chapelle. Tandis que j'étais ainsi toute douloureuse, la pensée de Sœur Maria Assunta se présenta tout-à-coup à mon esprit. Dans un élan de douleur et de confiance, je dis alors : “ Si ce que l'on dit de vous, Sœur Maria Assunta est vrai, vous êtes certainement une

sainte ; faites-moi la grâce que ces douleurs cessent, et que je puisse au moins faire la communion. ”

“ A peine avais-je fini de prononcer ces paroles que les douleurs cessèrent ; je pus très bien entrer à la chapelle, et faire la Sainte Communion. A partir de ce jour, j’allai de mieux en mieux, et en peu de temps, je fus complètement guérie. Et pourtant, ma vue avait tellement baissé que je ne pouvais plus lire dans un livre de prières.

“ J’étais à Florence quand je reçus la seconde grâce. N’ayant alors aucun office, je parcourais la maison avec Mère Assistante. Un jour, j’arrivai à une vieille serre où, sur un tas d’instruments de travail abandonnés là, se trouvait un chapeau de paille. Je le pris et je vis qu’il portait le nom et le numéro de Sœur Maria Assunta. Je pensai aussitôt le porter à Mère Supérieure, mais comme je désirais pourtant en avoir un morceau pour moi, et comme il se trouvait un peu déchiré, il me fut facile d’en garder un petit brin. Je ne me rappelle plus combien de jours plus tard, j’eus un fort mal de dents ; la nuit, je ne pouvais pas trouver de repos. Pensant à Sœur Maria Assunta, et me rappelant la guérison de mes yeux, je pensai aussi au fragment de chapeau que j’avais, et je le mis sur ma joue ; la douleur cessa immédiatement, et je m’endormis tranquillement.

et j
pas

(19
dan
pou
fair
La
seill
sun
Deu
Lyc
reus
Sœu
che
il e
sunt

“ Maintenant, je demande une troisième grâce et je pense que Sœur Maria Assunta ne trouvera pas ma confiance excessive.

“ Sœur Maria Gaudenzia della Croce,
“ F. M. M. ”

“ Maison de Notre-Dame de la Passion,

“ Lyon, 12 août, 1913.

“ Dans le mois d'août de l'année dernière (1912), je me trouvais en commission auprès d'une dame ; elle me parla d'un de ses gendres qui ne pouvait plus marcher, et qui était obligé de se faire conduire en petite voiture à son travail. La bonne dame était très affligée, et je lui conseillai de faire une neuvaine à Sœur Maria Assunta que nous regardions comme une sainte. Deux mois plus tard, cette dame vint exprès à Lyon pour me remercier. Elle était tout heureuse parce qu'à la suite de la neuvaine faite à Sœur Maria Assunta, son gendre avait pu marcher ; il n'est pas encore parfaitement guéri, mais il espère en l'intercession de Sœur Maria Assunta. Ce que j'ai écrit est la vérité.

“ Sœur Marie Angelus,
“ F. M. M. ”

“ St. Peter's House,
General Hospital, Colombo,
22 septembre, 1911.

“ Je connaissais une pauvre malade atteinte de phtysie, qui avait été à notre hôpital; elle était païenne bouddhiste, et très attachée à son idole ; de fait, elle passait presque tout son temps dans le grand temple de Boudha. Vêtue de sa silée blanche, son occupation était d'offrir des fleurs et de l'encens à son dieu, de balayer le sanctuaire et de recevoir des visiteurs quelques pièces de monnaie qui servaient à ses besoins. Plusieurs fois, j'avais parlé à notre vieille malade de sa religion, et de la beauté de la nôtre, mais par intérêt, elle ne voulait pas m'écouter. Le 8 août, la pauvre malheureuse, arrivée à la dernière période de sa maladie, fut obligée de revenir dans notre salle. Je recommençai aussitôt à lui parler de religion ; la fervente bouddhiste répondit : “ Je me ferai plutôt couper le cou que d'abandonner ma religion ! ” La pensée me vint alors de la recommander à Sœur Maria Assunta en promettant, si elle obtenait cette conversion, de la publier pour la gloire de Dieu. Le lendemain, je dis un **Ave Maria**, j'implorai Sœur Maria Assunta, et je fis une autre tentative. Nono-hang, tel était le nom de la malade, m'écouta, cette fois, avec plaisir ; elle me dit qu'elle ne faisait plus de diffi-

cul
dar
éta
gra
du
qui
der

enc
nos
lose
d'ur
vait
un
mai
trav
doul
leur
abar
tout
mou
le lu
doul

cultés pour devenir chrétienne, et elle persévéra dans ses bonnes dispositions. Le 22 août, son état s'aggravant, elle reçut le Baptême avec une grande piété. Le lendemain, 23, elle allait jouir du vrai Dieu qu'elle avait connu si tard, mais qui avait été si bon pour cette ouvrière de la dernière heure.

“ Sœur Marie de Sainte-Irène,
“ F. M. M. ”

“ Sainte-Marguerite (Tunisie), 6 juillet 1915.

“ Notre chère petite Sœur M. Assunta vient encore d'obtenir une grâce en faveur d'une de nos orphelines qui était atteinte de la tuberculose dans les os. Il paraît qu'il y a déjà plus d'un an qu'elle se plaignait de son bras, on l'avait alors montrée au docteur qui avait ordonné un repos complet ; au bout de cinq ou six semaines de repos, l'enfant reprit peu à peu son travail, mais elle ressentait toujours une petite douleur ; quand, il y a un mois environ, la douleur reparut plus vive. La pauvre enfant dut abandonner tout travail et tenir le bras en écharpe tout le temps ; elle ne pouvait pas faire un seul mouvement avec ce membre, ni supporter qu'on le lui touchât, sans qu'elle en ressentît une grande douleur.

“ Quand le docteur l'a examinée, il y a quinze

jours samedi dernier, il déclara qu'elle était prise de la tuberculose des os, qu'elle devait rester au repos et le bras en écharpe pendant des mois et qu'ensuite la douleur diminuerait, mais qu'elle ne pourrait pas se servir de ce bras comme de l'autre. Cela se passait le samedi, et, sur l'ordre de Mère Supérieure, le dimanche soir, on commença une neuvaine à Sœur Maria Assunta. Les enfants et les religieuses prièrent avec ferveur. Le troisième jour de la neuvaine, l'enfant disait qu'elle souffrait moins, on pouvait lui toucher le bras, sans qu'elle se plaignît, mais elle ne pouvait pas le tenir droit en le baissant. Dans la nuit, elle put enfin dormir, et le matin, quand sa compagne vint à elle pour l'aider à s'habiller, elle raconte elle-même qu'elle se sentit poussée à étendre son bras, ce qu'elle fit aussitôt sans en ressentir aucune douleur. Quelle joie dans l'orphelinat et quelle surprise pour toutes de voir Marie-Louise assister à la Sainte Messe sans son bandage! Le même jour, elle se mit à travailler à la basse-cour, sans éprouver aucune fatigue.

“ Notre neuvaine se termine donc en actions de grâces et avec grande joie.

“ Marie de Sainte-Barbe,
F. M. M. ”

Depuis lors, cette enfant n'a plus ressenti aucune atteinte de son mal.

de
qu'
un
par
son
et
dou
d'un
leur
fect
flan
que
La
s'éta
men
pau
pou
ne
avec
du
droi
pou
les
avec
boric
disp

“ Tong-eul-keou, septembre 1915.

“ Micalina Kia, jeune femme chinoise âgée de 21 ans, était souffrante depuis un mois lorsqu'elle se décida à se faire faire des piqûres par un médecin chinois. Comme il arrive souvent en pareil cas, le médecin appelé fait des piqûres au sommet de la tête, dans les jointures des coudes et aux jarrets, avec des aiguilles infectées sans doute (les médecins chinois font leurs piqûres d'un malade à l'autre sans jamais désinfecter leurs aiguilles). Après une dizaine de jours, l'infection se déclara dans le bras gauche, qui s'enflamma et enfla d'une manière inquiétante. Quelques jours après, le bras droit enfla également. La piqûre de la tête était aussi infectée ; une plaie s'était formée d'où coulait presque continuellement du pus, le jarret droit coulait aussi. La pauvre patiente était couchée sur le dos, sans pouvoir changer de position, les bras en croix, elle ne pouvait les bouger que très difficilement, et avec l'aide d'une autre main. Le siège principal du mal se trouvait aux articulations ; la jambe droite repliée, à cause du jarret qui coulait, ne pouvait s'allonger. La malade avait, par intervalles de 39° à 40° et plus de fièvre. Je la soignais avec des cataplasmes ou des compresses d'eau boriquée, sans ouvrir les abcès, ce qui semblait indispensable, mais je craignais pour les artères, et

aussi parce que le père de la malade, qui lui-même était médecin ne voulait pas entendre parler du bistouri. Je devais me contenter de faire sortir le pus et le sang qui coulaient en abondance par les petits trous que les aiguilles avaient faits ; aussi le pus ne pouvait s'écouler entièrement, il en résultait que les bras à peine désenflés, s'enflaient de nouveau. Depuis environ trois semaines que cet état durait, je finis par me persuader qu'une incision était indispensable. Un jour que le bras gauche était entièrement enflé de l'épaule aux doigts, je perdis toute espérance, je dis à la famille que je ne pouvais rien faire pour la malade, et je leur conseillai de s'adresser à Sœur Maria Assunta pour obtenir cette guérison. La malade ayant connu notre Sœur accepta avec joie cette proposition. Elle se procura un petit morceau de l'habit de Sœur Maria Assunta, ainsi que de l'ouate prise dans le cercueil, et dès le lendemain, je les lui appliquai sur les endroits les plus douloureux des bras et du jarret, tout en continuant les cataplasmes sur les bras, selon le désir de la malade. Le bras gauche avait déjà désenflé quelque peu, au premier pansement qui suivit cette application, puis durant une dizaine de jours, l'enflure diminua tout-à-fait, cette fois sans couler, ce qui étonna tout le monde. L'autre bras guérit aussi, le jarret et la tête de même, le tout presque en même temps. Seulement, il

res
et
du
les

m'
lais
cer
nor
mo

ava
elle
qu'
che
prei
catr

l'inté
satis

restait de la rigidité dans les muscles des bras et du jarret, alors la malade fit bouillir du bois du cercueil, but de cette eau et s'en frictionna les membres malades.

“ Les bras étant à peine désenflés, je dus m'absenter, aussi elle resta sans soins ; je lui laissais quarante à cinquante pilules de fer qui certainement ne lui ont pas fait grand bien, le nombre étant insuffisant ; à mon retour, après un mois, elle vint elle-même me voir.

“ Je n'en pouvais croire mes yeux, tant elle avait changé. Je la revoyais en pleine santé, elle-même m'a avoué qu'elle se portait mieux qu'avant sa maladie. A l'heure actuelle, elle marche très bien, les bras ont repris leur souplesse première, ne laissant apercevoir qu'une petite cicatrice comme signe évident de la guérison.

“ Marie de N.-D. de Foye,

“ F. M. M.

“ Micalina Kia.

“ Tong-eul-keou, septembre 1915. ”

“ Milan, 29 juillet 1917.

“ ... Je publie la faveur suivante obtenue par l'intercession de l'angélique Sœur Maria Assunta, satisfaisant ainsi à une promesse faite.

“ Le 27 juin, une de mes petites cousines,

Clodomira Ramazzotti, âgée de 2 ans, fut prise à l'improviste de fortes fièvres avec convulsions.

“ Appelés d'urgence, plusieurs médecins prêtèrent à la petite malade tous les soins nécessaires, mais, hélas ! le mal s'aggravait toujours et la mort semblait guetter sa proie. Les médecins avaient prononcé la terrifiante sentence et la mère affligée pleurait déjà son enfant.

“ Quand toute espérance sembla perdue, me rappelant les faveurs que Sœur Maria Assunta avait obtenues à différentes reprises, je recourus à elle avec ferveur et foi, lui promettant de publier la guérison si elle me l'accordait. Presque au même moment où je lui fis cette promesse, les convulsions diminuèrent lentement et l'enfant s'assoupit paisiblement.

“ A leur grand étonnement, les médecins trouvèrent que la crise se résolvait d'une heureuse façon, et après trois jours, professeurs et docteurs déclarèrent l'enfant hors de danger.

“ A présent, la petite est heureusement sauvée d'intoxication intestinale avec complication de méningite, et complètement guérie sans conserver aucune trace du terrible mal dont elle a été atteinte.

“ Melany Bider. ”

Le

no
fil
vo
au
qu
bie
vai
tio
Lo
tou
me
gea
çus
cou
ran
sais

III

Vie et pénitences de Sœur Maria Assunta pendant sa jeunesse

*Lettre de la mère de Sœur Maria Assunta à la
Très Révérende Mère Générale.*

“ Force, le 2 juillet 1905.

“ Très Honorée Mère,

“ Je ne peux pas vous exprimer la peine que nous avons eue en apprenant la mort de notre fille si aimée. Mais nous nous soumettons à la volonté de Dieu qui en a ainsi décidé. Quant aux manifestations, elles ne m'étonnent pas, parce que déjà quand elle était à la maison, elle était bien bonne. Elle était toujours occupée à travailler et à prier ; elle lisait des livres de dévotion : la vie de saint Joseph Labre et de saint Louis. Elle était humble et respectueuse envers tous ; elle jeûnait trois jours par semaine, les mercredi, vendredi et samedi. Souvent elle mangeait sa soupe sans assaisonnement ! Je m'aperçus que son lit était très dur ; un jour, je le découvris, et sous les draps étaient toute une rangée de pierres, tout un plancher ; j'en eus un saisissement, je parlais toute seule, et je me mis

à les enlever. A ce moment-là vint dans la chambre Rosa Pucci qui habite dans notre maison. Elle regarde tout étonnée, et je lui dis :

“ Vois sur quoi dort ma fille !

“ Elle répondit :

“ C'est en lisant la vie des saints qu'elle a appris cela. ”

“ Et voici ma fille qui arrive ; elle voit avec étonnement que je dérange ses arrangements, et sans dire un mot, elle retourne à la cuisine. Après cela, j'allais de temps en temps voir le lit ; j'y trouvais des morceaux de fer piquant ; je les enlevais ; elle les remettait, et nous ne nous en parlions pas. La nuit, je l'entendais dire toujours son chapelet ; elle tenait toujours dans ses mains une petite croix de bois qu'elle avait faite, et elle la laissa sous l'oreiller quand elle partit.

“ Après son départ, je me suis aperçue qu'elle devait avoir des blessures sur elle, car je trouvais de ses chemises qui étaient cachées, et qui avaient des taches de sang et de rouille. En famille, elle était aimable, empressée auprès de tous, elle travaillait toujours manuellement ; elle était très adroite, et elle réussissait tout ce qu'elle voyait faire. Elle était très silencieuse. Toujours elle a eu le désir de se faire religieuse. Une fois, elle parla avec une Sœur qui lui conseilla de se faire religieuse.

de

bie

a

elle

un

la

une

mo

lez

lue

je

lott

clar

d'en

très

voir

pati

“ Je suis pauvre, répondit-elle, et je n'ai pas de dot, sans quoi ce serait mon unique désir. ”

“ Et la bonne Sœur reprit :

“ Il y a tant de couvents ; vous en trouverez bien un qui vous accepte ; priez le Seigneur ! ”

“ Et le Bon Dieu a exaucé ses prières. Elle a été reçue grâce à Monseigneur Canestrari, et elle est partie de la maison remplie de joie.

“ ... Je viens vous demander par la présente un petit souvenir de ma chère fille ; si vous avez la bonté de me répondre, il me suffira d'avoir une petite image dans une enveloppe, un petit morceau du dernier habit qu'elle a porté. Veuillez me pardonner mon indiscretion. Je vous salue, et en vous baisant respectueusement la main, je me dis

“ Votre humble servante,

“ Eufrasie Pallotta née Casali. ”

Autres témoignages

“ Appelée à déposer sur la vie d'Assunta Pallotta, en religion Sœur Maria Assunta, je déclare avec plaisir que mon amie et compagne d'enfance était ornée de toutes les vertus. Alertes, très attentive dans l'accomplissement de ses devoirs, elle était d'une bonté, d'une douceur, d'une patience sans égales. Elle semblait admirable en

toutes choses, surtout pour le spirituel. Je savais qu'elle affligeait son corps par des jeûnes et de dures pénitences, bien que la pauvre petite dût en même temps supporter de grandes fatigues. Avec nous, elle parlait continuellement de Dieu et de choses spirituelles ; tout autre discours lui était insupportable.

“ Elle priait beaucoup, même au milieu de ses occupations ; pendant le travail, elle savait trouver le moyen d'être recueillie et de réciter des prières. Elle fréquentait l'église et les saints sacrements, et avec quelle foi, quel amour, quelle dévotion ne recevait-elle pas son Seigneur ? Dans la visite au Très Saint-Sacrement qu'elle faisait chaque jour, elle passait parfois des heures entières. Dans la prière, elle était si attentive, si absorbée qu'elle semblait avoir perdu ses sens. En somme, je peux assurer que la vie d'Assunta, tout le temps que je l'ai connue, n'était nullement terrestre, mais toute céleste...

“ (Témoignage de Maria Fedeli, compagne d'enfance de Maria Assunta).”

“ J'ai connu Assunta Pallotta, ma voisine et mon amie pendant son enfance et pendant sa première jeunesse ; elle habitait ma maison, et je peux dire que dès l'âge le plus tendre elle a mené une vie conforme aux maximes de l'Evan-

gi
ur
Di
ell
qu
vo
ad
ces
ell
pie
po
d'a
gn
ocu

nes
con
bor
Ell
var
occ
qui
un
ses

gile, et qu'en toutes occasions elle se montrait un modèle de vertu.

“ Elle était pleine de foi et d'amour envers Dieu ; elle priait toujours, même en travaillant ; elle fréquentait les sacrements avec une telle foi qu'elle excitait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. C'était une âme privilégiée ; elle fut admirable dans les mortifications et les pénitences. De jour, elle affligeait son corps ; de nuit, elle le tourmentait en mettant dans son lit des pierres sur lesquelles elle reposait. Je sais qu'elle portait un cilice, qu'elle jeûnait et qu'elle faisait d'autres pénitences. De tout cela, je peux témoigner en conscience, parce que j'en ai été témoin oculaire.

“ Rosa Pucci, de Force. ”

“ J'ai connu A. Pallotta dans sa première jeunesse, et j'ai même eu le bonheur de l'avoir comme compagne ; j'ai donc pu voir que c'était une âme bonne, une créature dont la conscience était pure. Elle était ennemie des plaisirs ; elle méprisait les vanités, et avait le monde en horreur. Toujours occupée d'œuvres de piété, elle fuyait tout ce qui eut pu la distraire de la pensée de Dieu. En un mot, elle était digne d'admiration à cause de ses vertus.

“ Elisabeth Scribboni, de Force. ”

“ Assunta Pallotta, de Force, est restée longtemps auprès de moi en qualité d'ouvrière, et je puis affirmer qu'elle a toujours été exacte dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'elle semblait d'une simplicité admirable et de mœurs religieuses et pures...

“ Paglioso Ruben, de Force. ”

“ Assunta naquit d'honnêtes et humbles parents à Force, le 20 août 1878, comme il apparaît des livres paroissiaux.

“ Elle avait un très bon caractère, et, dès ses premières années, ses excellentes inclinations commencèrent de faire présager son heureux avenir, c'est-à-dire ce que devait être la sainteté de sa vie. Elle était humble, docile, sérieuse, modeste, inclinée à la piété, et n'avait pas ces imperfections auxquelles sont sujets les enfants, si bien qu'elle semblait être mûre avant le temps. Elle montra dès son adolescence et sa jeunesse ce que devait être sa vie. Sa conduite était si exemplaire qu'elle attirait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient. Elle aimait la solitude, la retraite, et elle estima toujours beaucoup la pureté. La mortification, les jeûnes, les pénitences furent pratiquées quotidiennement par elle avec la plus grande rigueur. Elle s'adonnait continuellement aux exercices de piété ; elle avait une

tri
me

me
sou
elle
qu
l'é
fill
de
de

vo
che
pou
à l
pou

tér
teu
je
éta
tan
la c

très grande dévotion envers le Très Saint-Sacrement et la Très Sainte Vierge.

Elle se rendait à l'église autant que le lui permettait sa condition ; devant le tabernacle, et souvent devant les images de la Sainte Vierge, elle priait des heures entières, avec une foi telle que tous ceux qui la voyaient en étaient dans l'étonnement. Elle aimait à réunir des jeunes filles pour les exciter à la piété, et elle parlait de Dieu avec une telle ferveur qu'elle enflammait de son amour tous ceux qui l'entendaient.

“ Ayant résolu de se faire religieuse, elle ne voyait pas comment s'y prendre pour partir de chez elle, comment se séparer de ses parents, pour apaiser ses ardents désirs de correspondre à la divine charité, et chaque jour de retard était pour elle une peine et un tourment.

“ Quant à ce qui regarde directement son intérieur, moi qui ai eu le bonheur d'être le directeur de sa conscience pendant dix ans et plus, je peux assurer et jurer qu'Assunta Pallotta était une âme privilégiée et un ange de paradis, tant étaient grandes la pureté de ses mœurs et la candeur de sa conscience.

“ Force, 27 juillet 1905.

“ Luigi Martini, Prieur, ”
“ Curé de Saint Paul Apôtre. ”

IV

Exhumation du corps de Sœur Maria Assunta

*Lettres de la Révérende Mère Supérieure
de Tay-uien-fou.*

“ Tay-uien-fou, 2 mai 1913.

“ L'exhumation des restes mortels de Sœur Maria Assunta a eu lieu jeudi dernier, à sept heures et demie du matin ; la communauté de Tong-eul-keou, les vierges et les chrétiens des villages s'acheminèrent vers le cimetière. Quelques instants plus tard arrivaient les Pères. Le Père Ugolin fit l'absoute, bénit la tombe, et aussitôt les ouvriers se mirent à creuser la terre.

“ Quand le cercueil parut, il sembla en bon état, mais immédiatement le couvercle commença à se disloquer de toutes parts. Avec beaucoup de précautions, les ouvriers introduisirent autour du cercueil des planches qu'ils attachèrent fortement, puis ils le tirèrent hors de la fosse.

“ Le Père Ugolin enleva le couvercle, et notre chère Assunta nous apparut telle que nous l'avions déposée dans son cercueil, il y a huit ans...

co
ne
hu
est
on
qu
ta
M
vie
po
de
res
cin

ren
ser
ror

au
Ass
arr.

von
l'av
soie

“ Ses vêtements sont en poussière, mais le corps est bien conservé ; aucune mauvaise odeur ne sortait de la tombe qui, pourtant, est très humide. Les chairs sont consumées, mais la peau est intacte et cède sous la pression du doigt, si on la touche ; elle semble du parchemin. Bien que le cercueil ait été réduit en poussière au contact de l'air, le corps de notre Sœur a résisté. Monseigneur l'Evêque me fit dire de placer le vieux cercueil dans un nouveau, et de faire transporter ainsi Sœur Maria Assunta au cimetière de Tay-uien-fou. On l'a fait ponctuellement, et les restes vénérés furent déposés dans la chapelle du cimetière.

“ Monseigneur, deux Pères et le docteur vinrent voir le corps ; d'après le docteur, cette conservation est extraordinaire, mais ils examineront mieux le cas.

“ 3 mai.

“ Avec Mère Marie Lucienne, nous avons été au cimetière pour laver le corps de Sœur Maria Assunta, et pour changer ses vêtements. Puis sont arrivés le Père Giacinto et le docteur.

“ Le corps est très bien conservé ; nous l'avons tourné et retourné sans le rompre. Puis nous l'avons revêtu avec un habit et un scapulaire de soie, parce que la laine s'abîme trop vite. Après

le lavage du corps avec de l'alcool, la peau a un peu noirci, mais le docteur assure qu'il reprendra bientôt sa couleur d'un jaune desséché. Pour la photographier, nous l'avons mise debout ; elle est restée ainsi, appuyée seulement un peu au mur. Le docteur a voulu faire cette épreuve pour s'assurer encore mieux de l'étonnante conservation ; il en est émerveillé, et il a voulu la peser ; elle pèse exactement vingt-trois livres chinoises.

“ Les restes vénérés de Sœur Maria Assunta ont été placés dans un magnifique cercueil doublé en zinc et ils sont restés exposés dans la chapelle du cimetière.

“ 21 mai.

“ Le matin du samedi, 17 mai, fête de saint Pascal Baylon, nous nous rendions de bonne heure au cimetière : c'est Monseigneur qui a fait le procès-verbal.

“ Arrivent notre Evêque, le Père Vicaire, le Père Ricci, chancelier, les séminaristes et une foule de chrétiens. On sort Sœur Maria Assunta du cercueil, et on la dépose sur une table ; les clercs entonnent le **libera**, et l'évêque donne l'absoute. Puis commence le procès. Je fus appelée avec Mère Marie Lucienne, et toutes deux, nous jurons sur les Evangiles que ce sont vraiment les restes

m
tr
dé

ce
da
ou
ve

l'u
en
Mo
a i
tre

pal
mu

con

Ma
tes
den
moi
Ma
cup

mortels de Sœur Maria Assunta, professe de notre Institut ; puis l'une et l'autre, nous signons nos dépositions.

Le corps vénérable a été replacé dans son cercueil. Un ouvrier a soudé la couvercle de zinc dans lequel se trouve, à la hauteur du visage, une ouverture recouverte d'un verre. Un autre couvercle fut mis dessus et fermé avec deux chaînes ; l'une à la tête, l'autre aux pieds. Puis il a été enveloppé dans des linges blancs sur lesquels Monseigneur a apposé son sceau. Le Père Ricci a rédigé le procès-verbal que l'évêque et les prêtres ont signé.

“ Le cercueil a été porté dans la tombe préparée pour le recevoir, puis l'entrée en a été murée en présence de tous.

“ Il était près de midi ; la cérémonie avait commencé vers neuf heures.

“ Nos Chinois sont enthousiasmés de Sœur Maria Assunta et ils obtiennent d'elle toutes sortes de faveurs. Même les païens viennent lui demander des grâces, avec une foi qui n'est pas moindre que celle des chrétiens. Monseigneur Massi prend note de tout ce qui arrive, et s'occupe des constatations.

“ Marie Symphorien,

“ F. M. M. ”

V

Sur l'admirable conservation du cadavre de Sœur Maria Assunta

Relation de la visite médicale.

“ Le 7 avril 1905, mourut à Tong-eul-keou, après vingt jours de maladie, Sœur Maria Assunta, au siècle Assunta Pallotta. Il semble absolument confirmé qu'elle est tombée victime d'une violente affection typhique qui s'attaqua aux Sœurs avec une telle force, qu'elle fit trois victimes parmi elles.

“ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le processus de décomposition de l'organisme commence par la putréfaction qui a son point de départ dans l'abdomen, et qu'ici, dans ce cas spécial, la mort étant survenue par suite d'une infection intestinale, la putréfaction eut dû commencer avec une plus grande rapidité... L'inhumation eut lieu le 8 avril 1905. Le corps a été enfermé, selon l'usage chinois, dans un cercueil de bois dont les parois avaient une épaisseur moyenne de 0.05, mais dont les jointures laissaient à désirer en ce qui concernait sa ferme-

tu
m
ils
in
ve
ha
ai
fer
El
les
de
do
eu
sag
née
le
la
2
dét
rés
pre
l'hu
à la
cuel
et l
thor
la S
est
que

ture hermétique, parce que, comme on le sait, les menuisiers chinois n'emploient ni clous, ni vis ; ils pratiquent seulement des rainures qui, vu les instruments quelque peu primitifs dont ils se servent, ne peuvent pas être parfaites malgré leur habileté. La fosse qui a reçu le cercueil est, pour ainsi dire, à découvert, c'est-à-dire qu'elle n'est fermée que par la terre qui recouvre le cercueil. Elle est tapissée de pierres placées simplement les unes auprès des autres sans être reliées par de la chaux ou par quelque ciment. On le voit donc, il n'est pas question d'inhumation au sens européen, attendu que l'air et l'eau ont libre passage entre les interstices. Le 23 avril de cette année eut lieu l'exhumation, et le 29 avril suivant, le cadavre a été transporté à Tay-uïen-fou dans la salle mortuaire du cimetière catholique. Le 2 mai, j'ai procédé à un examen minutieux et détaillé du cercueil et du cadavre ; en voici le résultat consciencieux. Le fond du cercueil est presque complètement détruit par les vers et l'humidité, et ce travail de destruction s'étend à la partie inférieure des parois latérales du cercueil. Le cadavre conserve le décubitus dorsal, et la tête notablement inclinée à gauche sur le thorax exagère une attitude qui était naturelle à la Sœur pendant sa vie. La couleur du visage est jaune sombre, de la teinte de l'ivoire antique et du vieux parchemin dont elle a un peu

la consistance. La peau ne présente pas de solution de continuité. Les cheveux ont encore leur nuance naturelle, et ils sont encore plantés, mais lâchement dans le cuir chevelu. Les paupières recouvrent parfaitement le globe oculaire qui n'a subi qu'une faible réduction de volume ; les cartilages du nez et des oreilles sont conservés en parfait état. Les lèvres ont leur intégrité ; elles sont légèrement entr'ouvertes et laissent voir les dents blanches, régulièrement enfoncées dans les gencives, et fermées les unes contre les autres. Les muscles de la face ont subi une notable diminution de volume, mais ils ont conservé au visage l'harmonie des lignes, et presque leur expression naturelle.

“ Je procède au dépouillement du cadavre. La robe a perdu la consistance des fibres qui la tissent, et se laisse déchirer avec facilité ; les autres vêtements présentent plus de consistance. La coloration de la peau du corps, débarrassée de la poussière et de la moisissure, est identique à celle du visage, et ne présente aucune lésion. Le système du squelette doit être bien conservé, et les articulations sont rigides, signe évident que les ligaments articulaires continuent de subsister. Cela est si vrai que le scabreux transport du corps de Tong-eul-keou à Tay-uien-fou n'a amené aucun accident, et que, moyennant une compression graduelle faite avec des poids

sur
inc

est
join
tan
doig
alvé
le c
sont
rouil
le d
aucu
était
vingt
sière
un l
pour
le cac
de la
causes
conser
“

cée, m
mitive
ment
sépulti
cience.
qualité

sur la tête, nous sommes parvenus à corriger son inclination sur le buste.

“ Le système musculaire, bien qu’atrophie, est encore notablement représenté. Les mains sont jointes dans l’attitude de la prière, et les ongles, tant ceux des doigts des mains que ceux des doigts des pieds, sont encore plantés dans leur alvéole. Entrelacé dans les mains se trouve le chapelet abimé et mangé des vers. Au cou sont pendus un crucifix et quelques médailles rouillées. Avec une seule main placée derrière le dos, on soulève très bien le cadavre, sans aucun danger pour son intégrité, comme s’il était fait d’un seul morceau. Vêtu, le cadavre pèse vingt-trois livres chinoises. Pour enlever la poussière et la moisissure de la peau, j’ai procédé à un lavage sommaire avec de l’alcool, et aussi pour prévenir les dangers auxquels était exposé le cadavre par suite de son exposition à l’influence de la lumière et de la température, et d’autres causes qui eussent pu endommager sa parfaite conservation ultérieure.

“ L’alcool rend la teinte de la peau plus foncée, mais elle revient lentement à sa nuance primitive. J’ai voulu visiter également minutieusement le cimetière de Tong-eul-keou où était sa sépulture pour pouvoir en parler en pleine conscience. Il est dans une bonne exposition ; la qualité et la nature du terrain ne sont pas diffé-

rentes de celles qu'on observe dans le Nord de la Chine ; il est d'une couleur jaune pâle. Derrière le cimetière, et un peu plus haut sont des sources d'eau qui servent pour des usages domestiques et pour l'irrigation.

Mon impression précise et sincère, découlant de l'examen objectif, me porte à conclure que je me trouve en présence d'un cadavre conservé d'une manière si parfaite qu'on ne peut nier qu'elle soit merveilleuse. Tout ce que j'ai exposé plus haut est la résultante logique qui découle de l'interprétation des faits, nullement influencée par des idées préconçues dans un sens ou dans un autre.

“ En foi de quoi,

“ Tay-uïen-fou, 4 juin 1913.

“ Biancheri François, médecin. ”

I

B1

SCEN

Scen
nair
Rite
neur
la Sa
mer
Sacré
cette

Décret de la S. C. des Rites nommant S. E. le Cardinal Cassetta Ponent de la Cause de Béatification de Sœur Maria Assunta.

TUSCULUM OU CHINE

BÉATIFICATION ET CANONISATION

DE LA SERVANTE DE DIEU

ASSUNTA PALLOTTA

SŒUR PROFESSE DE L'INSTITUT DES FRANCISCAINES

MISSIONNAIRES DE MARIE

La Cause de la Servante de Dieu Assunta Pallotta Sœur professe de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie devant se traiter près de la S. C. des Rites, le R. P. François M. Paolini, des Frères Mineurs, Postulateur de la dite Cause, supplie humblement la Sainteté de N. S. Benoît XV afin qu'Il daigne nommer un des Eminentissimes Cardinaux préposés à la Sacrée Congrégation, comme Ponent et Rapporteur de cette Cause. Et Sa Sainteté accueillant bénévolement ces

prières présentées par le Promoteur de la Foi, R. P. D. Ange Mariani, a élu et choisi l'Em. et Rme Seigneur Cardinal François de Paule Cassetta, Evêque de Tusculum, comme Ponent ou Rapporteur de la Cause susdite, avec toutes les facultés nécessaires, nonobstant toute chose contraire.

20 Juin 1917

A. Card. VICO *Ev. De Porto, Pro-Préfet.*
ALEXANDRE VERDE, *Secrétaire de la S. C. des Rites.*

at
M
au
de
rie

de

PRIÈRE DE LA DÉVOTION PRIVÉE

Seigneur Jésus qui révélez aux petits les secrets de votre grâce et qui vous êtes comblé dans l'humilité de leur cœur, nous vous supplions, si c'est selon votre gloire et le bien des âmes, de glorifier votre fidèle épouse, Sœur Maria Assunta, et de nous accorder les grâces dont nous avons maintenant besoin, comme gage de la gloire que vous voulez manifester dans votre humble Servante. Ainsi soit-il.

Nihil obstat :

F. Card. CASSETTA, Ep. Tusculanus.

17 iunii 1917.

NOTA — Les personnes qui recevront des faveurs attribuées à l'intercession de la Servante de Dieu, Sœur Maria Assunta, voudront bien en donner connaissance au Secrétariat Général des Franciscaines Missionnaires de Marie, 12 Via Giusti, Rome ; ou à la Mère Supérieure des Maisons de :

Paris, Impasse Reille, 11.

Marseille, Avenue Breteuil, 174.

Lyon, Montée S. Laurent, 12.

St. Joseph des Châtelets près Saint-Brieuc.

Vanves, route de Clamart, 16 (Seine).

Québec, Grande Allée, 180.

Aux mêmes adresses on peut trouver les images de Sœur Maria Assunta et sa biographie.

I
II
III
IV
V
VI
Pr

INDICE

	PAG.
<i>Introduction</i>	11
CHAPITRE I. Premières années.....	23
» II. La vocation.....	31
» III. Vie religieuse.....	41
» IV. De quelques vertus particulières de Sœur Maria Assunta.....	57
» V. Progrès dans la vie religieuse. Départ pour la Chine.....	77
» VI. Les dernières nouvelles de Sœur Maria Assunta.....	95
» VII. Mort précieuse.....	111

APPENDICE

I. Documents sur les particularités extraordinaires qui ac- compagnèrent la mort de Sœur Maria Assunta	123
II. Quelques grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Sœur Maria Assunta.....	131
III. Vie et pénitences de Sœur Maria Assunta pendant sa jeunesse.....	147
IV. Exhumation du corps de Sœur Maria Assunta.....	154
V. Sur l'admirable conservation du cadavre de Sœur Maria Assunta.....	158
VI. Décret de la S. C. des Rites nommant S. E. le Cardi- nal Cassetta, Ponent de la Cause de Béatification de Sœur Maria Assunta.....	163
Prière pour la dévotion privée.....	165